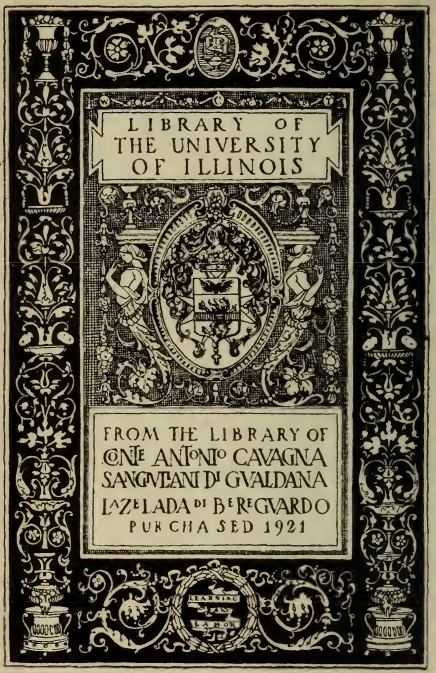
844V88
K1790
v.4



844V88
K1790
v.4
Rare Book & Special
Collections Library

THÉATRE
DE
VOLTAIRE

THÉATRE
DE
VOLTAIRE.

TOME QUATRIEME.

LE

THÉATRE DE VOLTAIRE,

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE de plusieurs Pièces, qui n'ont été imprimées que depuis la mort de l'Auteur, & qui ne se trouvent que dans l'édition des Œuvres complettes, imprimées a Kell.

TOME QUATRIEME.

A TOULOUSE,

Chez J. B. BROULHIET, Libraire.

M. DCC. XC.

AVEC PERMISSION.

TABLE
DES PIECES
Contenues dans le IV volume.

A Monseigneur le Maréchal Duc de Richelieu, Page, 3
Lettre à M. JJ. R. C. D. G. 10
L'Orphelin de la Chine, Tragédie, 15
Préface de l'Editeur de 1738, 91
L'enfant Prodigue, Comédie, 97
Préface de l'Auteur, 199
Nanine, Comédie, 209

844V88
K1790
v.4

L'ORPHELIN DE LA CHINE,

TRAGÉDIE,

Représentée pour la première fois le 20 août 1755.

See next p.

A MONSEIGNEUR

LE MARÉCHAL

DUC DE RICHELIEU,

Pair de France, Premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, Commandant en Languedoc, l'un des quarante de l'Académie.

JE voudrais, Monseigneur, vous présenter de beau marbre, comme les Génois, & je n'ai que des figures Chinoises à vous offrir. Ce petit Ouvrage ne paraît pas fait pour vous. Il n'y a aucun Héros dans cette Pièce qui ait réuni tous les suffrages par les agrémens de son esprit, ni qui ait soutenu une République prête à succomber, ni qui ait imaginé de renverser une colonne Anglaise avec quatre canons. Je sens mieux que personne le peu que je vous offre ; mais tout se pardonne à un attachement de quarante années. On dira peut-être qu'au pied des Alpes, & vis-à-vis des neiges éternelles où je me suis retiré, & où je devais n'être que Philosophe, j'ai succombé à la vanité d'imprimer que ce qu'il y a eu de plus brillant sur les bords de la Seine ne m'a jamais oublié. Cependant je n'ai consulté que mon cœur ; il me conduit seul ; il a toujours inspiré mes actions & mes paroles ; il se trompe quelquefois, vous le savez, mais ce n'est pas après des épreuves

481798

si longues. Permettez donc que si cette faible Tragédie peut durer quelque temps après moi, on sache que l'Auteur ne vous a pas été indifférent; permettez qu'on apprenne que si votre oncle fonda les beaux arts en France, vous les avez soutenus dans leur décadence.

L'idée de cette Tragédie me vint, il y a quelque temps, à la lecture de l'*Orphelin de Tchao*, Tragédie Chinoise, traduite par le Père *Brémare*, qu'on trouve dans le Recueil que le Père *du Halde* a donné au Public. Cette Pièce Chinoise fut composée au quatorzième siècle, sous la dynastie même de *Gengis-Kan*. C'est une nouvelle preuve que les vainqueurs Tartares ne changèrent point les mœurs de la Nation vaincue; ils protégèrent tous les arts établis à la Chine; ils adoptèrent toutes ses lois.

Voilà un grand exemple de la supériorité naturelle que donnent la raison & le génie sur la force aveugle & barbare, & les Tartares ont deux fois donné cet exemple. Car lorsqu'ils ont conquis encor ce grand empire au commencement du siècle passé, ils se sont soumis une seconde fois à la sagesse des vaincus, & les deux Peuples n'ont formé qu'une Nation gouvernée par les plus anciennes lois du monde : évènement frappant, qui a été le premier but de mon Ouvrage.

La Tragédie Chinoise qui porte le nom de l'*Orphelin*, est tirée d'un Recueil immense des Pièces de Théâtre de cette Nation. Elle cultivait depuis plus de trois mille ans cet art, inventé un peu plus tard par les Grecs, de faire des

portraits vivans des actions des hommes, & d'établir de ces écoles de morale où l'on enseigne la vertu en action & en dialogues. Le poëme dramatique ne fut donc longtemps en honneur que dans ce vaste pays de la Chine, séparé & ignoré du reste du monde, & dans la seule ville d'Athènes. Rome ne le cultiva qu'au bout de quatre cents années. Si vous le cherchez chez les Perses, chez les Indiens, qui passent pour des Peuples inventeurs, vous ne l'y trouverez pas ; il n'y est jamais parvenu. L'Asie se contentait des fables de *Pilpay* & de *Locman*, qui renferment toute la morale, & qui instruisent en allégories toutes les Nations & tous les siècles.

Il semble qu'après avoir fait parler les animaux, il n'y eût qu'un pas à faire pour faire parler les hommes, pour les introduire sur la scène, pour former l'art dramatique ; cependant ces Peuples ingénieux ne s'en avisèrent jamais. On doit inférer de là que les Chinois, les Grecs & les Romains sont les seuls Peuples anciens qui aient connu le véritable esprit de la société. Rien en effet ne rend les hommes plus sociables, n'adoucit plus leurs mœurs, ne perfectionne plus leur raison, que de les rassembler, pour leur faire goûter ensemble les plaisirs purs de l'esprit Aussi nous voyons qu'à peine *Pierre le Grand* eut policé la Russie, & bâti Pétersbourg, que les Théâtres s'y sont établis. Plus l'Allemagne s'est perfectionnée, & plus nous l'avons vue adopter nos spectacles. Le peu de pays où ils n'étaient pas reçus dans le siècle passé, n'étaient pas mis au rang des pays civilisés.

L'Orphelin de Tchao est un monument précieux qui sert

plus à faire connoître l'esprit de la Chine, que toutes les relations qu'on a faites, & qu'on fera jamais de ce vaste empire. Il est vrai que cette Pièce est toute barbare, en comparaison des bons Ouvrages de nos jours; mais aussi c'est un chef-d'œuvre, si on le compare à nos Pièces du quatorzième siècle. Certainement nos *Troubadours*, notre *Bazoche*, la Société des *Enfans sans souci*, & de la *Mère sotte*, n'approchaient pas de l'Auteur Chinois. Il faut encore remarquer que cette Pièce est écrite dans la langue des Mandarins, qui n'a point changé, & qu'à peine en entendons-nous la langue qu'on parlait du temps de *Louis XII* & de *Charles VIII*.

On ne peut comparer l'*Orphelin de Tchao* qu'aux Tragédies Anglaises & Espagnoles du dix-septième siècle, qui ne laissent pas encore de plaire au delà des Pyrénées & de la mer. L'action de la Pièce Chinoise dure vingt-cinq ans, comme dans les farces monstrueuses de *Shakespear* & de *Lope de Vega*, qu'on a nommées Tragédies; c'est un entassement d'événemens incroyables. L'ennemi de la maison de *Tchao* veut d'abord en faire périr le chef, en lâchant sur lui un gros dogue, qu'il fait croire être doué de l'instinct de découvrir les criminels, comme *Jacques Aymar* parmi nous devinait les voleurs par sa baguette. Ensuite il suppose un ordre de l'Empereur, & envoie à son ennemi *Tchaò* une corde, du poison & un poignard. *Tchao* chante selon l'usage, & se coupe la gorge, en vertu de l'obéissance que tout homme sur la terre doit de droit divin à un Empereur de la Chine. Le persécuteur fait mourir trois cents personnes de la maison de *Tchao*. La Princesse veuve

accouche de l'Orphelin. On dérobe cet enfant à la fureur de celui qui a exterminé toute la maison, qui veut encore faire périr au berceau le seul qui reste. Cet exterminateur ordonne qu'on égorge dans les villages d'alentour tous les enfans, afin que l'Orphelin soit enveloppé dans la destruction générale.

On croit lire les *Mille & une nuit* en action & en scènes; mais malgré l'incroyable, il y règne de l'intérêt; & malgré la foule des évènemens, tout est de la clarté la plus lumineuse. Ce sont là deux grands mérites en tout temps & chez toutes Nations, & ce mérite manque à beaucoup de nos Pièces modernes. Il est vrai que la Pièce Chinoise n'a pas d'autres beautés : unité de temps & d'action, développement de sentimens, peintures des mœurs, éloquence, raison, passion, tout lui manque; & cependant, comme je l'ai déjà dit, l'Ouvrage est supérieur à tout ce que nous faisions alors.

Comment les Chinois, qui au quatorzième siècle, & si long-temps auparavant, savaient faire de meilleurs Poëmes dramatiques que tous les Européans (1), sont-ils restés toujours dans l'enfance grossière de l'art, tandis qu'à force de soins & de temps notre Nation est parvenue à produire environ une douzaine de Pièces, qui, si elles ne sont pas

(1) Le Père *du Halde*, tous les Auteurs des Lettres édifiantes, tous les Voyageurs, ont toujours écrit *Européans*, & ce n'est que depuis quelques années qu'on s'est avisé d'imprimer *Européens*.

parfaites, ſont pourtant fort au-deſſus de tout ce que le reſte de la terre a jamais produit en ce genre? Les Chinois, comme les autres Aſiatiques, ſont demeurés aux premiers élémens de la poëſie, de l'éloquence, de la phyſique, de l'aſtronomie, de la peinture, connus par eux ſi long-temps avant nous. Il leur a été donné de commencer en tout plutôt que les autres Peuples, pour ne faire enſuite aucun progrès. Ils ont reſſemblé aux anciens Egyptiens, qui ayant d'abord enſeigné les Grecs, finirent par n'être pas capables d'être leurs diſciples.

Ces Chinois chez qui nous avons voyagé à travers tant de périls, ces Peuples de qui nous avons obtenu avec tant de peine la permiſſion de leur apporter l'argent de l'Europe, & de venir les inſtruire, ne ſavent pas encore à quel point nous leur ſommes ſupérieurs; ils ne ſont pas aſſez avancés, pour oſer ſeulement vouloir nous imiter. Nous avons puiſé dans leur hiſtoire des ſujets de Tragédie, & ils ignorent ſi nous avons une hiſtoire.

Le célèbre Abbé *Metaſtaſio* a pris pour ſujet d'un de ſes poëmes dramatiques le même ſujet à-peu-près que moi, c'eſt-à-dire, un Orphelin échappé au carnage de ſa maiſon, & il a puiſé cette aventure dans une dynaſtie qui régnait neuf cents ans avant notre ère.

La Tragédie Chinoiſe de l'*Orphelin de Tchao* eſt tout un autre ſujet. J'en ai choiſi un tout différent encore des deux autres, & qui ne leur reſſemble que par le nom. Je me ſuis arrêté à la grande époque de *Gengis-Kan*, &

j'ai voulu peindre les mœurs des Tartares & des Chinois. Les aventures les plus intéreſſantes ne ſont rien, quand elles ne peignent pas les mœurs ; & cette peinture, qui eſt un des plus grands ſecrets de l'art, n'eſt encore qu'un amuſement frivole, quand elle n'inſpire pas la vertu.

J'oſe dire que depuis la *Henriade* juſqu'à *Zaïre*, & juſqu'à cette Pièce Chinoiſe, bonne ou mauvaiſe, tel a été toujours le principe qui m'a inſpiré, & que dans l'Hiſtoire du ſiècle de *Louis XIV*, j'ai célébré mon Roi & ma patrie ſans flatter ni l'un ni l'autre. C'eſt dans un tel travail que j'ai conſumé plus de quarante années. Mais voici ce que dit un Auteur Chinois, traduit en Eſpagnol par le célèbre *Novarette*.

» Si tu compoſes quelque ouvrage, ne le montre qu'à tes amis ; crains le public, & tes confrères ; car on falſifiera, on empoiſonnera ce que tu auras fait, & on t'imputera ce que tu n'auras pas fait. La calomnie, qui a cent trompettes, les fera ſonner pour te perdre, tandis que la vérité, qui eſt muette, reſtera auprès de toi. Le célèbre *Ming* fut accuſé d'avoir mal penſé du *Tien* & du *Li*, & de l'Empereur *Vang*. On trouva le vieillard moribond qui achevait le panégyrique de *Vang*, & un hymne au *Tien* & au *Li*, *&c.* »

LETTRE

A M. J. J. R. C. D. G.

J'AI reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, & vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance & notre faiblesse se promettent tant de consolations. On n'a jamais tant employé d'esprit à vouloir nous rendre bêtes. Il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre, & je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous & moi. Je ne peux plus non plus m'embarquer, pour aller trouver les Sauvages du Canada; premièrement, parce que les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand Médecin de l'Europe, & que je ne trouverais pas les mêmes secours chez les Missouris; secondement, parce que la guerre est portée dans ces pays-là, que les exemples de nos Nations ont rendu les Sauvages presque aussi méchans que nous. Je me borne à être un Sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie, auprès de votre patrie, où vous êtes tant désiré.

Je conviens avec vous que les belles-lettres & les sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les

ennemis du *Taſſe* firent de ſa vie un tiſſu de malheurs ; ceux de *Galilée* le firent gémir dans les priſons à ſoixante-dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre ; & ce qu'il y a de plus honteux, c'eſt qu'ils l'obligèrent à ſe rétracter. Vous ſavez quelles traverſes vos amis eſſuyèrent quand ils commencèrent cet ouvrage auſſi utile qu'immenſe de l'*Encyclopédie*, auquel vous avez tant contribué.

Si j'oſais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la perſécution pour récompenſe, je vous ferais voir des gens acharnés à me perdre, du jour que je donnai la tragédie d'*Œdipe* ; une bibliothèque de calomnies imprimées contre moi ; un homme qui m'avait des obligations aſſez connues me payant de mon ſervice par vingt libelles ; un autre beaucoup plus coupable encore, faiſant imprimer mon propre ouvrage du *Siècle de Louis XIV*, avec des notes, dans leſquelles la plus craſſe ignorance vomit les plus infames impoſtures ; un autre qui vend à un Libraire quelques chapitres d'une prétendue *Hiſtoire univerſelle* ſous mon nom ; le Libraire aſſez avide pour imprimer ce tiſſu informe de bévues, de fauſſes dates, de faits eſtropiés ; & enfin des hommes aſſez injuſtes pour m'imputer la publication de cette rapſodie. Je vous ferais voir la ſociété infectée de ce nouveau genre d'hommes, inconnus à toute l'antiquité, qui ne pouvant embraſſer une profeſſion honnête, ſoit de manœuvre, ſoit de laquais, & ſachant malheureuſement lire & écrire, ſe font courtiers de littérature, vivent de nos ouvrages, volent des manuſcrits, les défigurent, & les vendent. Je pourrais me plaindre que des fragmens d'une plaiſanterie, faite il y a près de trente ans ſur le même ſujet que *Chapelain*

eut la bêtise de traiter sérieusement, courent aujourd'hui le monde par l'infidélité & l'avarice de ces malheureux qui ont mêlé leurs grossiéretés à ce badinage, qui en ont rempli les vides avec autant de sottise que de malice, & qui enfin au bout de trente ans, vendent par-tout en manuscrit ce qui n'appartient qu'à eux, & qui n'est digne que d'eux. J'ajouterais qu'en dernier lieu on a volé une partie des matériaux que j'avais rassemblés dans les archives publiques, pour servir à l'Histoire de la guerre de 1741, lorsque j'étais Historiographe de France; qu'on a vendu à un Libraire de Paris ce fruit de mon travail; qu'on se saisit à l'envi de mon bien, comme si j'étais déjà mort, & qu'on le dénature pour le mettre à l'encan. Je vous peindrais l'ingratitude, l'imposture & la rapine me poursuivant depuis quarante ans jusqu'au pied des Alpes, & jusqu'au bord de mon tombeau. Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations? que je ne dois pas me plaindre; que *Pope*, *Descartes*, *Bayle*, *le Camouens*, & cent autres, ont essuyé les mêmes injustices & de plus grandes; que cette destinée est celle de presque tous ceux que l'amour des lettres a trop séduits.

Avouez en effet, Monsieur, que ce sont là de ces petits malheurs particuliers dont à peine la société s'apperçoit. Qu'importe au genre humain que quelques frêlons pilient le miel de quelques abeilles? Les gens de lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles; le reste du monde, ou les ignore, ou en rit.

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature, & à un peu de réputation, ne sont que des

fleurs

fleurs en comparaiſon des autres maux qui de tout temps ont inondé la terre. Avouez que ni *Cicéron*, ni *Varron*, ni *Lucrèce*, ni *Virgile*, ni *Horace*, n'eurent la moindre part aux proſcriptions. *Marius* était un ignorant. Le barbare *Sylla*, le crapuleux *Antoine*, l'imbécille *Lépide* liſoient peu *Platon* & *Sophocle*; & pour ce tyran ſans courage, *Octave Cépias*, ſurnommé ſi lâchement *Auguſte*, il ne fut un déteſtable aſſaſſin que dans les temps où il fut privé de la ſociété des gens de lettres.

Avouez que *Pétrarque* & *Bocace* ne firent pas naître les troubles de l'Italie. Avouez que le badinage de *Marot* n'a pas produit la *S. Barthelemi*, & que la Tragédie du *Cid* ne cauſa pas les troubles de la Fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorans. Ce qui fait & fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'eſt l'inſatiable cupidité & l'indomptable orgueil des hommes depuis *Thamas Kouli-Kan*, qui ne ſavait pas lire, juſqu'à un Commis de la Douane, qui ne ſait que chiffrer. Les lettres nourriſſent l'ame, la rectifient, la conſolent; elles vous ſervent, Monſieur, dans le temps que vous écrivez contr'elles; vous êtes comme *Achille*, qui s'emporte contre la gloire, & comme le Père *Mallebranche*, dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination.

Si quelqu'un doit ſe plaindre des lettres, c'eſt moi, puiſque dans tous les temps & dans tous les lieux elles ont ſervi à me perſécuter. Mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la ſociété, dont tant d'hommes méchans corrompent les douceurs; comme il faut aimer ſa patrie, quelques injuſtices qu'on y eſſuie; comme il faut aimer & ſervir l'Être ſuprême, malgré les ſuperſtitions & le fanatiſme qui déshonorent ſi ſouvent ſon culte, &c.

ACTEURS.

GENGIS-KAN, Empereur Tartare.

OCTAR, } Guerriers Tartares.
OSMAN, }

ZAMTI, Mandarin lettré.

IDAMÉ, femme de Zamti.

ASSELI, attaché à Idamé.

ETAN, attaché à Zamti.

La scène est dans un palais des Mandarins qui tient au palais impérial, dans la ville de Cambalu, aujourd'hui Pekin.

L'ORPHELIN DE LA CHINE, *TRAGÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IDAMÉ, ASSELI.

IDAMÉ.

Se peut-il qu'en ce temps de désolation,
En ce jour de carnage & de destruction,
Quand ce palais sanglant, ouvert à des Tartares,
Tombe avec l'univers sous ces peuples barbares,
Dans cet amas affreux de publiques horreurs,
Il soit encor pour moi de nouvelles douleurs!

ASSELI.

Eh, qui n'éprouve, hélas ! dans la perte commune,
Les triſtes ſentimens de ſa propre infortune ?
Qui de nous vers le ciel n'élève pas ſes cris
Pour les jours d'un époux, ou d'un père, ou d'un fils ?
Dans cette vaſte enceinte, au Tartare inconnue,
Où le Roi dérobait à la publique vue
Ce peuple déſarmé de paiſibles mortels,
Interprètes des lois, Miniſtres des autels,
Vieillards, femmes, enfans, troupeau faible & timide,
Dont n'a point approché cette guerre homicide,
Nous ignorons encor à quelle atrocité
Le vainqueur inſolent porte ſa cruauté.
Nous entendons gronder la foudre & les tempêtes;
Le dernier coup approche, & vient frapper nos têtes.

IDAMÉ.

O fortune ! ô pouvoir au-deſſus de l'humain !
Chère & triſte Aſſéli, ſais-tu quelle eſt la main
Qui du Catai ſanglant preſſe le vaſte empire,
Et qui s'appeſantit ſur tout ce qui reſpire ?

ASSELI.

On nomme ce tyran du nom de Roi des Rois.
C'eſt ce fier Gengis-Kan, dont les affreux exploits
Font un vaſte tombeau de la ſuperbe Aſie.
Octar, ſon Lieutenant, déjà dans ſa furie,
Porte au palais, dit-on, le fer & les flambeaux.
Le Catai paſſe enfin ſous des maîtres nouveaux.
Cette ville, autrefois ſouveraine du monde,
Nage de tous côtés dans le ſang qui l'inonde.
Voilà ce que cent voix, en ſanglots ſuperflus,

Ont appris dans ces lieux à mes sens éperdus.

IDAMÉ.

Sais-tu que ce tyran de la terre interdite,
Sous qui de cet état la fin se précipite,
Ce destructeur des Rois, de leur sang abreuvé,
Est un Scythe, un soldat, dans la poudre élevé,
Un guerrier vagabond de ces déserts sauvages,
Climats qu'un ciel épais ne couvre que d'orages ?
C'est lui qui sur les siens briguant l'autorité,
Tantôt fort & puissant, tantôt persécuté,
Vint jadis à tes yeux, dans cette auguste ville,
Aux portes du palais demander un asyle.
Son nom est Témugin ; c'est t'en apprendre assez.

ASSELI.

Quoi! c'est lui dont les vœux vous furent adressés!
Quoi! c'est ce fugitif dont l'amour & l'hommage
A vos parens surpris parurent un outrage!
Lui qui traîne après lui tant de Rois ses suivans,
Dont le nom seul impose au reste des vivans!

IDAMÉ.

C'est lui-même, Asséli : son superbe courage,
Sa future grandeur brillait sur son visage.
Tout semblait, je l'avoue, esclave auprès de lui ;
Et lorsque de la Cour il mendiait l'appui,
Inconnu, fugitif, il ne parlait qu'en maître.
Il m'aimait ; & mon cœur s'en applaudit peut-être ;
Peut-être qu'en secret je tirais vanité
D'adoucir ce lion dans mes fers arrêté,
De plier à nos mœurs cette grandeur sauvage,
D'instruire à nos vertus son féroce courage,

Et de le rendre enfin, grâces à ces liens,
Digne un jour d'être admis parmi nos citoyens.
Il eût servi l'Etat, qu'il détruit par la guerre.
Un refus a produit les malheurs de la terre.
De nos peuples jaloux tu connais la fierté.
De nos arts, de nos lois l'auguste antiquité,
Une religion de tout temps épurée,
De cent siècles de gloire une suite avérée,
Tout nous interdisait, dans nos préventions,
Une indigne alliance avec les Nations.
Enfin un autre hymen, un plus saint nœud m'engage ;
Le vertueux Zamti mérita mon suffrage.
Qui l'eût cru, dans ce temps de paix & de bonheur,
Qu'un Scythe méprisé seroit notre vainqueur ?
Voilà ce qui m'alarme, & qui me désespère ;
J'ai refusé sa main ; je suis épouse & mère :
Il ne pardonne pas ; il se vit outrager,
Et l'univers sait trop s'il aime à se venger.
Etrange destinée, & revers incroyable !
Est-il possible, ô Dieu ! que ce peuple innombrable
Sous le glaive du Scythe expire sans combats,
Comme de vils troupeaux que l'on mène au trépas ?

ASSELI.

Les Coréens, dit-on, rassemblaient une armée ;
Mais nous ne savons rien que par la renommée,
Et tout nous abandonne aux mains des destructeurs.

IDAMÉ.

Que cette incertitude augmente mes douleurs !
J'ignore à quel excès parviennent nos misères,
Si l'Empereur encor au palais de ses pères

A trouvé quelque asyle ou quelque défenseur,
Si la Reine est tombée aux mains de l'oppresseur,
Si l'un & l'autre touche à son heure fatale.
Hélas ! ce dernier fruit de leur foi conjugale,
Ce malheureux enfant, à nos soins confié,
Excite encor ma crainte, ainsi que ma pitié.
Mon époux au Palais porte un pied téméraire.
Une ombre de respect pour son saint ministère
Peut-être adoucira ces vainqueurs forcenés.
On dit que ces brigands aux meurtres acharnés,
Qui rempliſſent de sang la terre intimidée,
Ont d'un Dieu cependant conservé quelque idée,
Tant la nature même en toute Nation
Grava l'Être suprême & la religion.
Mais je me flatte en vain qu'aucun respect les touche :
La crainte est dans mon cœur, & l'espoir dans ma bouche.
Je me meurs.....

SCENE II.

IDAMÉ, ZAMTI, ASSELI.

IDAMÉ.

Est-ce vous, époux infortuné ?
Notre sort sans retour est-il déterminé ?
Hélas ! qu'avez-vous vu ?

ZAMTI.

Ce que je tremble à dire,
Le malheur est au comble : il n'est plus cet empire.

Sous le glaive étranger j'ai vu tout abattu.
De quoi nous a servi d'adorer la vertu ?
Nous étions vainement dans une paix profonde,
Et les Législateurs & l'exemple du monde.
Vainement par nos lois l'univers fut instruit :
La sagesse n'est rien, la force a tout détruit.
J'ai vu de ces brigands la horde hyperborée,
Par des fleuves de sang se frayant une entrée
Sur les corps entassés de nos frères mourans,
Portant par-tout le glaive & les feux dévorans.
Ils pénètrent en foule à la demeure auguste
Où de tous les humains le plus grand, le plus juste,
D'un front majestueux attendait le trépas.
La Reine évanouie était entre ses bras.
De leurs nombreux enfans ceux en qui le courage
Commençait vainement à croître avec leur âge,
Et qui pouvoient mourir les armes à la main,
Etaient déjà tombés sous le fer inhumain.
Il restait près de lui ceux dont la tendre enfance
N'avait que la faiblesse & des pleurs pour défense :
On les voyait encor autour de lui pressés,
Tremblans à ses genoux, qu'ils tenaient embrassés.
J'entre par des détours inconnus au vulgaire ;
J'approche en frémissant de ce malheureux père ;
Je vois ces vils humains, ces monstres des déserts,
A notre auguste maître osant donner des fers,
Traîner dans son palais, d'une main sanguinaire,
Le père, les enfans, & leur mourante mère.

IDAME'.

C'est donc là leur destin ! Quel changement, ô cieux !

ZAMTI.

Ce Prince infortuné tourne vers moi les yeux ;
Il m'appelle, il me dit dans la langue sacrée
Du conquérant Tartare, & du peuple ignorée :
Conserve au moins le jour au dernier de mes fils.
Jugez si mes sermens & mon cœur l'ont promis ;
Jugez de mon devoir quelle est la voix pressante.
J'ai senti ranimer ma force languissante ;
J'ai revolé vers vous. Les ravisseurs sanglans
Ont laissé le passage à mes pas chancelans ;
Soit que dans les fureurs de leur horrible joie,
Au pillage acharnés, occupés de leur proie,
Leur superbe mépris ait détourné les yeux ;
Soit que cet ornement d'un Ministre des cieux,
Ce symbole sacré du grand Dieu que j'adore,
A la férocité puisse imposer encore ;
Soit qu'enfin ce grand Dieu dans ses profonds desseins,
Pour sauver cet enfant qu'il a mis dans mes mains,
Sur leurs yeux vigilans répandant un nuage,
Ait égaré leur vue, ou suspendu leur rage.

IDAMÉ.

Seigneur, il seroit temps encor de le sauver ;
Qu'il parte avec mon fils, je les peux enlever.
Ne désespérons point, & préparons leur fuite.
De notre prompt départ qu'Etan ait la conduite.
Allons vers la Corée, au rivage des mers,
Aux lieux où l'Océan ceint ce triste univers.
La terre a des déserts & des antres sauvages ;
Portons-y ces enfans, tandis que les ravages
N'inondent point encor ces asyles sacrés,

Eloignés de leur vue, & peut-être ignorés.
Allons, le temps eſt cher, & la plainte inutile.

ZAMTI.

Hélas ! le fils des Rois n'a pas même un aſyle.
J'attends les Coréens : ils viendront, mais trop tard.
Cependant la mort vole au pied de ce rempart.
Saiſiſſons, s'il ſe peut, le moment favorable
De mettre en ſureté ce gage inviolable.

SCENE III.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSELI, ETAN.

ZAMTI.

ETAN, où courez-vous, interdit, conſterné ?

IDAMÉ.

Fuyons de ce ſéjour au Scythe abandonné.

ETAN.

Vous êtes obſervés ; la fuite eſt impoſſible.
Autour de notre enceinte une garde terrible,
Aux Peuples conſternés offre de toutes parts
Un rempart hériſſé de piques & de dards.
Les vainqueurs ont parlé. L'eſclavage en ſilence
Obéit à leurs voix dans cette ville immenſe.
Chacun reſte immobile, & de crainte & d'horreur,
Depuis que ſous le glaive eſt tombé l'Empereur.

ZAMTI.

Il n'eſt donc plus !

IDAMÉ.

O cieux !

ETAN.

De ce nouveau carnage
Qui pourra retracer l'épouvantable image ?
Son épouse, ses fils sanglans & déchirés.....
O famille de Dieux sur la terre adorés !
Que vous dirai-je, hélas ! leur têtes exposées
Du vainqueur insolent excitent les risées,
Tandis que leurs sujets, tremblans de murmurer,
Baissent des yeux mourans qui craignent de pleurer.
De nos honteux Soldats les phalanges errantes
A genoux ont jeté leurs armes impuissantes.
Les vainqueurs fatigués dans nos murs asservis,
Lassés de leur victoire & de sang assouvis,
Publiant à la fin le terme du carnage,
Ont, au lieu de la mort, annoncé l'esclavage.
Mais d'un plus grand désastre on nous menace encor.
On prétend que ce Roi des fiers enfans du Nord,
Gengis-Kan, que le ciel envoya pour détruire,
Dont les seuls Lieutenans oppriment cet Empire,
Dans nos murs autrefois inconnu, dédaigné,
Vient toujours implacable, & toujours indigné,
Consommer sa colère & venger son injure.
Sa Nation farouche est d'une autre nature
Que les tristes humains qu'enferment nos remparts.
Ils habitent des champs, des tentes & des chars ;
Ils se croiraient gênés dans cette ville immense.
De nos arts, de nos lois la beauté les offense.
Ces brigands vont changer en d'éternels déserts
Les murs que si long-temps admira l'univers.

IDAMÉ.

Le vainqueur vient sans doute armé de la vengeance.
Dans mon obscurité j'avais quelque espérance,
Je n'en ai plus. Les cieux, à nous nuire attachés,
Ont éclairé la nuit où nous étions cachés.
Trop heureux les mortels inconnus à leur maître!

ZAMTI.

Les nôtres sont tombés : le juste ciel peut-être
Voudra pour l'Orphelin signaler son pouvoir.
Veillons sur lui, voilà notre premier devoir.
Que nous veut ce Tartare ?

IDAME'.

O ciel, prends ma défense.

SCENE IV.

ZAMTI, IDAME', ASSELI, OCTAR, Gardes.

OCTAR.

ESCLAVES, écoutez ; que votre obéissance
Soit l'unique réponse aux ordres de ma voix.
Il reste encor un fils du dernier de vos Rois ;
C'est vous qui l'élevez : votre soin téméraire
Nourrit un ennemi dont il faut se défaire.
Je vous ordonne, au nom du vainqueur des humains,
De remettre aujourd'hui cet enfant dans mes mains.
Je vais l'attendre ; allez, qu'on m'apporte ce gage.
Pour peu que vous tardiez, le sang & le carnage
Vont de mon maître encor signaler le courroux,

Et

Et la destruction commencera par vous.
La nuit vient, le jour fuit; vous, avant qu'il finisse,
Si vous aimez la vie, allez, qu'on obéisse.

SCENE V.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Ou sommes-nous réduits? O monstres! ô terreur!
Chaque instant fait éclore une nouvelle horreur,
Et produit des forfaits dont l'ame intimidée
Jusqu'à ce jour de sang n'avait point eu d'idée.
Vous ne répondez rien: vos soupirs élancés
Au ciel qui nous accable, en vain sont adressés.
Enfant de tant de Rois, faut-il qu'on sacrifie
Aux ordres d'un Soldat ton innocente vie?

ZAMTI.

J'ai promis, j'ai juré de conserver ses jours.

IDAMÉ.

De quoi lui serviront vos malheureux secours?
Qu'importent vos sermens, vos stériles tendresses?
Êtes-vous en état de tenir vos promesses?
N'espérons plus.

ZAMTI.

Ah, ciel! Et quoi, vous voudriez
Voir du fils de mes Rois les jours sacrifiés?

IDAMÉ.

Non, je n'y puis penser sans des torrens de larmes;

Et si je n'étais mère, & si dans mes alarmes,
Le ciel me permettait d'abréger un destin
Nécessaire à mon fils élevé dans mon sein,
Je vous dirais, mourons ; & lorsque tout succombe
Sous les pas de nos Rois, descendons dans la tombe.

ZAMTI.

Après l'atrocité de leur indigne sort,
Qui pourroit redouter & refuser la mort ?
Le coupable la craint, le malheureux l'appelle :
Le brave la défie, & marche au-devant d'elle :
Le sage qui l'attend, la reçoit sans regrets.

IDAME'.

Quels sont en me parlant vos sentimens secrets ?
Vous baissez vos regards, vos cheveux se hérissent,
Vous pâlissez, vos yeux de larmes se remplissent ;
Mon cœur répond au vôtre, il sent tous vos tourmens.
Mais que résolvez-vous ?

ZAMTI.

De garder mes sermens.
Auprès de cet enfant, allez, daignez m'attendre.

IDAME'.

Mes prières, mes cris pourront-ils le défendre ?

SCENE VI.

ZAMTI, ETAN.

ETAN.

SEIGNEUR, votre pitié ne peut le conserver.
Ne songez qu'à l'Etat, que sa mort peut sauver :

Pour le salut du Peuple il faut bien qu'il périsse.

ZAMTI.

Oui..... je vois qu'il faut faire un triste sacrifice.
Ecoute : cet empire est-il cher à tes yeux ?
Reconnais-tu ce Dieu de la terre & des cieux,
Ce Dieu que sans mélange annonçaient nos ancêtres,
Méconnu par le Bonze, insulté par nos maîtres ?

ETAN.

Dans nos communs malheurs il est mon seul appui ;
Je pleure là patrie, & n'espère qu'en lui.

ZAMTI.

Jure ici par son nom, par sa toute-puissance,
Que tu conserveras dans l'éternel silence
Le secret qu'en ton sein je dois ensevelir.
Jure-moi que tes mains oseront accomplir
Ce que les intérêts & les lois de l'empire,
Mon devoir & mon Dieu, vont par moi te prescrire.

ETAN.

Je le jure, & je veux, dans ces murs désolés,
Voir nos malheurs communs sur moi seul assemblés.
Si trahissant vos vœux, & démentant mon zèle,
Ou ma bouche, ou ma main, vous était infidèle.

ZAMTI.

Allons, il ne m'est plus permis de reculer.

ETAN.

De vos yeux attendris je vois des pleurs couler.
Hélas, de tant de maux les atteintes cruelles
Laissent donc place encor à des larmes nouvelles !

ZAMTI.

On a porté l'arrêt ! rien ne peut le changer !

ETAN.

On presse ; & cet enfant, qui vous est étranger.....

ZAMTI.

Etranger, lui, mon Roi !

ETAN.

Notre Roi fut son père ;
Je le sais, j'en frémis : parlez, que dois-je faire ?

ZAMTI.

On compte ici mes pas ; j'ai peu de liberté.
Sers-toi de la faveur de ton obscurité.
De ce dépôt sacré tu sais quel est l'asyle :
Tu n'es point observé ; l'accès t'en est facile.
Cachons, pour quelque temps, cet enfant précieux
Dans le sein des tombeaux bâtis par nos aïeux.
Nous remettrons bientôt au Chef de la Corée
Ce tendre rejeton d'une tige adorée.
Il peut ravir du moins à nos cruels vainqueurs
Ce malheureux enfant, l'objet de leurs terreurs.
Il peut sauver mon Roi. Je prends sur moi le reste.

ETAN.

Et que deviendrez-vous sans ce gage funeste ?
Que pourrez-vous répondre au vainqueur irrité ?

ZAMTI.

J'ai de quoi satisfaire à sa férocité.

ETAN.

Vous, Seigneur ?

ZAMTI.

O nature ! ô devoir tyrannique !

ETAN.

Eh bien !

ZAMTI.

Dans son berceau saisis mon fils unique.

ETAN.

Votre fils !

ZAMTI.

Songe au Roi que tu dois conserver.
Prends mon fils..... que son sang..... je ne puis achever.

ETAN.

Ah ! que m'ordonnez-vous ?

ZAMTI.

Respecte ma tendresse,
Respecte mon malheur, & surtout ma faiblesse.
N'oppose aucun obstacle à cet ordre sacré,
Et remplis ton devoir après l'avoir juré.

ETAN.

Vous m'avez arraché ce serment téméraire.
A quel devoir affreux me faut-il satisfaire ?
J'admire avec horreur ce dessein généreux ;
Mais si mon amitié.....

ZAMTI.

C'en est trop, je le veux.
Je suis père ; & ce cœur, qu'un tel arrêt déchire,
S'en est dit cent fois plus que tu ne peux m'en dire.
J'ai fait taire le sang, fais taire l'amitié.
Pars.

ETAN.

Il faut obéir.

ZAMTI.

Laisse-moi par pitié.

SCENE VII.

ZAMTI, *seul.*

J'AI fait taire le sang! Ah trop malheureux père!
J'entends trop cette voix si fatale & si chère.
Ciel, impose silence aux cris de ma douleur.
Mon épouse, mon fils, me déchirent le cœur.
De ce cœur effrayé cache-moi la blessure.
L'homme est trop faible, hélas! pour dompter la nature;
Que peut-il par lui-même? Achève, soutiens-moi;
Affermis la vertu prête à tomber sans toi.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ZAMTI, *seul.*

ETAN auprès de moi tarde trop à se rendre.
Il faut que je lui parle ; & je crains de l'entendre.
Je tremble malgré moi de son fatal retour.
O mon fils ! mon cher fils ! as-tu perdu le jour ?
Aura-t-on consommé ce fatal sacrifice ?
Je n'ai pu de ma main te conduire au supplice ;
Je n'en eus pas la force. En ai-je assez au moins
Pour apprendre l'effet de mes funestes soins ?
En ai-je encor assez pour cacher mes alarmes ?

SCENE II.

ZAMTI, ETAN.

ZAMTI.

VIENS, ami... je t'entends... je sais tout par tes larmes.

ETAN.

Votre malheureux fils.....

ZAMTI.

Arrête ; parle-moi

De l'espoir de l'empire, & du fils de mon Roi :
Est-il en sureté ?

ETAN.

Les tombeaux de ses pères
Cachent à nos tyrans sa vie & ses misères.
Il vous devra des jours pour souffrir commencés ;
Présent fatal peut-être !

ZAMTI.

Il vit : c'en est assez.
O vous, à qui je rends ces services fidèles,
O mes Rois, pardonnez mes larmes paternelles.

ETAN.

Osez-vous en ces lieux gémir en liberté ?

ZAMTI.

Où porter ma douleur & ma calamité ?
Et comment désormais soutenir les approches,
Le désespoir, les cris, les éternels reproches,
Les imprécations d'une mère en fureur ?
Encor si nous pouvions prolonger son erreur !

ETAN.

On a ravi son fils dans sa fatale absence :
A nos cruels vainqueurs on conduit son enfance ;
Et soudain j'ai volé pour donner mes secours
Au royal Orphelin dont on poursuit les jours.

ZAMTI.

Ah ! du moins, cher Etan, si tu pouvais lui dire
Que nous avons livré l'héritier de l'empire,
Que j'ai caché mon fils, qu'il est en sureté !
Imposons quelque temps à sa crédulité.
Hélas ! la vérité si souvent est cruelle !

On l'aime, & les humains sont malheureux par elle.
Allons..... Ciel! elle-même approche de ces lieux;
La douleur & la mort sont peintes dans ses yeux.

SCENE III.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Qu'ai-je vu? qu'a-t-on fait? Barbare, est-il possible?
L'avez-vous commandé ce sacrifice horrible?
Non, je ne puis le croire, & le ciel irrité
N'a pas dans votre sein mis tant de cruauté.
Non, vous ne serez point plus dur & plus barbare
Que la loi du vainqueur & le fer du Tartare.
Vous pleurez, malheureux!

ZAMTI.

Ah! pleurez avec moi;
Mais avec moi songez à sauver votre Roi.

IDAMÉ.

Que j'immole mon fils!

ZAMTI.

Telle est notre misère:
Vous êtes citoyenne avant que d'être mère.

IDAMÉ.

Quoi! sur toi la nature a si peu de pouvoir!

ZAMTI.

Elle n'en a que trop, mais moins que mon devoir:
Et je dois plus au sang de mon malheureux maître,

Qu'à cet enfant obſcur à qui j'ai donné l'être.

IDAMÉ.

Non, je ne connais point cette horrible vertu.
J'ai vu nos murs en cendre, & ce trône abattu ;
J'ai pleuré de nos Rois les diſgraces affreuſes.
Mais par quelles fureurs encor plus douloureuſes,
Veux-tu, de ton épouſe avançant le trépas,
Livrer le ſang d'un fils qu'on ne demande pas ?
Ces Rois enſevelis, diſparus dans la poudre,
Sont-ils pour toi des Dieux dont tu craignes la foudre ?
A ces Dieux impuiſſans, dans la terre endormis,
As-tu fait le ſerment d'aſſaſſiner ton fils ?
Hélas ! grands & petits, & ſujets & Monarques,
Diſtingués un moment par de frivoles marques,
Egaux par la nature, égaux par le malheur,
Tout mortel eſt chargé de ſa propre douleur :
Sa peine lui ſuffit, & dans ce grand naufrage,
Raſſembler nos débris, voilà notre partage.
Où ſerais-je, grand Dieu ! ſi ma crédulité
Eût tombé dans le piège à mes pas préſenté ?
Auprès du fils des Rois ſi j'étais demeurée,
La victime aux bourreaux allait être livrée :
Je ceſſais d'être mère ; & le même couteau
Sur le corps de mon fils me plongeait au tombeau.
Grâces à mon amour, inquiète, troublée,
A ce fatal berceau l'inſtinct m'a rappelée.
J'ai vu porter mon fils à nos cruels vainqueurs.
Mes mains l'ont arraché des mains des raviſſeurs.
Barbare, ils n'ont point eu ta fermeté cruelle.
J'en ai chargé ſoudain cette eſclave fidèle,

Qui soutient de son lait ses misérables jours,
Ces jours qui périssaient sans moi, sans mon secours;
J'ai conservé le sang du fils & de la mère,
Et j'ose dire encor, de son malheureux père.

ZAMTI.

Quoi! mon fils est vivant!

IDAMÉ.

Oui, rends grâces au ciel,
Malgré toi, favorable à ton cœur paternel.
Repens-toi.

ZAMTI.

Dieu des cieux, pardonnez cette joie
Qui se mêle un moment aux pleurs où je me noie.
O ma chère Idamé! ces momens seront courts.
Vainement de mon fils vous prolongiez les jours;
Vainement vous cachiez cette fatale offrande.
Si nous ne donnons pas le sang qu'on nous demande,
Nos tyrans soupçonneux feront bientôt vengés;
Nos citoyens tremblans, avec nous égorgés,
Vont payer de vos soins les efforts inutiles;
De Soldats entourés nous n'avons plus d'asyles,
Et mon fils, qu'au trépas vous croyez arracher,
A l'œil qui le poursuit ne peut plus se cacher.
Il faut subir son sort.

IDAMÉ.

Ah! cher époux, demeure:
Ecoute-moi du moins.

ZAMTI.

Hélas!.... il faut qu'il meure.

IDAMÉ.

Qu'il meure ! arrête, tremble, & crains mon déſeſpoir.
Crains ſa mère.

ZAMTI.

Je crains de trahir mon devoir.
Abandonnez le vôtre ; abandonnez ma vie
Aux déteſtables mains d'un conquérant impie.
C'eſt mon ſang qu'à Gengis il vous faut demander.
Allez, il n'aura pas de peine à l'accorder.
Dans le ſang d'un époux trempez vos mains perfides ;
Allez, ce jour n'eſt fait que pour des parricides.
Rendez vains mes ſermens, ſacrifiez nos lois,
Immolez votre époux, & le ſang de vos Rois.

IDAMÉ.

De mes Rois ! Va, te dis-je, ils n'ont rien à prétendre.
Je ne dois point mon ſang en tribut à leur cendre.
Va, le nom de ſujet n'eſt pas plus ſaint pour nous
Que ces noms ſi ſacrés & de père & d'époux.
La nature & l'hymen, voilà les lois premières,
Les devoirs, les liens des Nations entières :
Ces lois viennent des Dieux, le reſte eſt des humains.
Ne me fais point haïr le ſang des Souverains.
Oui, ſauvons l'Orphelin d'un vainqueur homicide ;
Mais ne le ſauvons pas au prix d'un parricide.
Que les jours de mon fils n'achètent point ſes jours.
Loin de l'abandonner, je vole à ſon ſecours.
Je prends pitié de lui ; prends pitié de toi-même,
De ton fils innocent, de ſa mère qui t'aime.
Je ne menace plus : je tombe à tes genoux.
O père infortuné, cher & cruel époux,

Pour

Pour qui j'ai mépriſé, tu t'en ſouviens peut-être,
Ce mortel qu'aujourd'hui le ſort a fait ton maître ;
Accorde-moi mon fils, accorde-moi ce ſang
Que le plus pur amour a formé dans mon flanc,
Et ne réſiſte point au cri terrible & tendre
Qu'à tes ſens déſolés l'amour a fait entendre.

ZAMTI.

Ah ! c'eſt trop abuſer du charme & du pouvoir
Dont la nature & vous combattent mon devoir.
Trop faible épouſe, hélas ! ſi vous pouviez connaître ! ...

IDAME'.

Je ſuis faible, oui ; pardonne : une mère doit l'être.
Je n'aurai point de toi ce reproche à ſouffrir,
Quand il faudra te ſuivre, & qu'il faudra mourir.
Cher époux, ſi tu peux au vainqueur ſanguinaire,
A la place du fils ſacrifier la mère,
Je ſuis prête : Idamé ne ſe plaindra de rien ;
Et mon cœur eſt encor auſſi grand que le tien.

ZAMTI.

Oui, j'en crois ta vertu.

SCENE IV.

ZAMTI, IDAME', OCTAR, Gardes.

OCTAR.

Quoi ! vous oſez reprendre
Ce dépôt que ma voix vous ordonna de rendre ?
Soldats, ſuivez leurs pas, & me répondez d'eux :

Saisissez cet enfant qu'ils cachent à mes yeux.
Allez : votre Empereur en ces lieux va paraître.
Apportez la victime aux pieds de votre maître.
Soldats, veillez sur eux.

ZAMTI.

Je suis prêt d'obéir.

Vous aurez cet enfant.

IDAME'.

Je ne le puis souffrir.
Non, vous ne l'obtiendrez, cruels, qu'avec ma vie.

OCTAR.

Qu'on fasse retirer cette femme hardie.
Voici votre Empereur : ayez soin d'empêcher
Que tous ces vils captifs osent en approcher.

SCENE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, Troupe de Guerriers.

GENGIS.

On a poussé trop loin le droit de ma conquête.
Que le glaive se cache, & que la mort s'arrête.
Je veux que les vaincus respirent désormais.
J'envoyai la terreur, & j'apporte la paix.
La mort du fils des Rois suffit à ma vengeance.
Etouffons dans son sang la fatale semence
Des complots éternels & des rebellions
Qu'un fantôme de Prince inspire aux Nations.
Sa famille est éteinte; il vit; il doit la suivre.

Je n'en veux qu'à des Rois : mes ſujets doivent vivre.
Ceſſez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts conſacrés par les temps ;
Reſpectez-les, ils ſont le prix de mon courage.
Qu'on ceſſe de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives de lois, ce vaſte amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'eſt utile ;
Elle occupe ce Peuple, & le rend plus docile.
Octar, je vous deſtine à porter mes drapeaux
Aux lieux où le ſoleil renaît du ſein des eaux.
(*A un de ſes ſuivans.*)
Vous, dans l'Inde ſoumiſe, humble dans ſa défaite,
Soyez de mes décrets le fidèle interprète,
Tandis qu'en Occident je fais voler mes fils
Des murs de Samarcande aux bords du Tanaïs.
Sortez. Demeure, Octar.

SCENE VI.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

Eh bien ! pouvais-tu croire
Que le ſort m'élevât à ce comble de gloire ?
Je foule aux pieds ce trône, & je règne en des lieux
Où mon front avili n'oſa lever les yeux.
Voici donc ce palais, cette ſuperbe ville,

Où caché dans la foule, & cherchant un asyle,
J'essuyai les mépris qu'à l'abri du danger
L'orgueilleux citoyen prodigue à l'étranger.
On dédaignait un Scythe, & la honte & l'outrage
De mes vœux mal conçus devinrent le partage.
Une femme ici même a refusé la main
Sous qui depuis cinq ans tremble le genre humain.

OCTAR.

Quoi ! dans ce haut degré de gloire & de puissance,
Quand le monde à vos pieds se prosterne en silence,
D'un tel ressouvenir vous seriez occupé !

GENGIS.

Mon esprit, je l'avoue, en fut toujours frappé.
Des affronts attachés à mon humble fortune,
C'est le seul dont je garde une idée importune.
Je n'eus que ce moment de faiblesse & d'erreur.
Je crus trouver ici le repos de mon cœur :
Il n'est point dans l'éclat dont le sort m'environne.
La gloire le promet, l'amour, dit-on, le donne.
J'en conserve un dépit trop indigne de moi ;
Mais au moins je voudrais qu'elle connût son Roi ;
Que son œil entrevît, du sein de la bassesse,
De qui son imprudence outragea la tendresse ;
Qu'à l'aspect des grandeurs qu'elle eût pu partager,
Son désespoir secret servît à me venger.

OCTAR.

Mon oreille, Seigneur, était accoutumée
Aux cris de la victoire & de la renommée,
Au bruit des murs fumans renversés sous vos pas,
Et non à ces discours que je ne conçois pas.

GENGIS.

Non, depuis qu'en ces lieux mon ame fut vaincue,
Depuis que ma fierté fut ainſi confondue,
Mon cœur s'eſt déſormais défendu ſans retour
Tous ces vils ſentimens qu'ici l'on nomme amour.
Idamé, je l'avoue, en cette ame égarée,
Fit une impreſſion que j'avais ignorée.
Dans nos antres du Nord, dans nos ſtériles champs,
Il n'eſt point de beauté qui ſubjugue nos ſens.
De nos travaux groſſiers les compagnes ſauvages
Partageaient l'âpreté de nos mâles courages.
Un poiſon tout nouveau me ſurprit en ces lieux;
La tranquille Idamé le portait dans ſes yeux :
Ses paroles, ſes traits reſpiraient l'art de plaire.
Je rends grâce au refus qui nourrit ma colère :
Son mépris diſſipa ce charme ſuborneur,
Ce charme inconcevable & ſouverain du cœur.
Mon bonheur m'eût perdu : mon ame tout entière
Se doit aux grands objets de ma vaſte carrière.
J'ai ſubjugué le monde, & j'aurais ſoupiré !
Ce trait injurieux dont je fus déchiré,
Ne rentrera jamais dans mon ame offenſée.
Je bannis ſans regret cette lâche penſée.
Une femme ſur moi n'aura point ce pouvoir ;
Je la veux oublier, je ne veux point la voir.
Qu'elle pleure à loiſir ſa fierté trop rebelle :
Octar, je vous défends que l'on s'informe d'elle.

OCTAR.

Vous avez en ces lieux des ſoins plus importans.

GENGIS.

Oui, je me souviens trop de tant d'égaremens.

SCENE VII.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

OSMAN.

La victime, Seigneur, allait être égorgée ;
Une garde autour d'elle était déjà rangée.
Mais un évènement que je n'attendais pas,
Demande un nouvel ordre, & suspend son trépas :
Une femme éperdue, & de larmes baignée,
Arrive, tend les bras à la garde indignée,
Et nous surprenant tous par ses cris forcenés :
Arrêtez, c'est mon fils que vous assassinez,
C'est mon fils, on vous trompe au choix de la victime.
Le désespoir affreux, qui parle, & qui l'anime,
Ses yeux, son front, sa voix, ses sanglots, ses clameurs,
Sa fureur intrépide au milieu de ses pleurs,
Tout semblait annoncer, par ce grand caractère,
Le cri de la nature & le cœur d'une mère.
Cependant son époux devant nous appelé,
Non moins éperdu qu'elle, & non moins accablé,
Mais sombre & recueilli dans sa douleur funeste,
De nos Rois, a-t-il dit, voilà ce qui nous reste :
Frappez, voilà le sang que vous me demandez.
De larmes en parlant ses yeux sont inondés.
Cette femme à ces mots d'un froid mortel saisie,

Long-temps sans mouvement, sans couleur & sans vie,
Ouvrant enfin les yeux d'horreur appesantis,
Dès qu'elle a pu parler, a réclamé son fils.
Le mensonge n'a point de douleurs si sincères :
On ne versa jamais de larmes plus amères.
On doute, on examine, & je reviens confus.
Demander à vos pieds vos ordres absolus.

GENGIS.

Je saurai démêler un pareil artifice ;
Et qui m'a pu tromper, est sûr de son supplice.
Ce Peuple de vaincus prétend-il m'aveugler ?
Et veut-on que le sang recommence à couler ?

OCTAR.

Cette femme ne peut tromper votre prudence.
Du fils de l'Empereur elle a conduit l'enfance.
Aux enfans de son maître on s'attache aisément.
Le danger, le malheur ajoute au sentiment.
Le fanatisme alors égale la nature,
Et sa douleur si vraie ajoute à l'imposture.
Bientôt de son secret perçant l'obscurité,
Vos yeux dans cette nuit répandront la clarté.

GENGIS.

Quelle est donc cette femme ?

OCTAR.

On dit qu'elle est unie
A l'un de ces lettrés que respectait l'Asie,
Qui trop enorgueillis du faste de leurs lois,
Sur leur vain Tribunal osaient braver cent Rois.
Leur foule est innombrable ; ils sont tous dans les chaînes ;
Ils connaîtront enfin des lois plus souveraines.

Zamti, c'eſt là le nom de cet eſclave altier
Qui veillait ſur l'enfant qu'on doit ſacrifier.

GENGIS.

Allez interroger ce couple condamnable ;
Tirez la vérité de leur bouche coupable :
Que nos guerriers ſurtout, à leur poſte fixés,
Veillent dans tous les lieux où je les ai placés ;
Qu'aucun d'eux ne s'écarte. On parle de ſurpriſe :
Les Coréens, dit-on, tentent quelque entrepriſe ;
Vers les rives du fleuve on a vu des Soldats.
Nous ſaurons quels mortels s'avancent au trépas,
Et ſi l'on veut forcer les enfans de la guerre
A porter le carnage aux bornes de la terre.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, Troupe de Guerriers.

GENGIS.

A-t-on de ces captifs éclairci l'imposture ?
A-t-on connu leur crime, & vengé mon injure ?
Ce rejeton des Rois à leur garde commis,
Entre les mains d'Octar est-il enfin remis ?

OSMAN.

Il cherche à pénétrer dans ce sombre mystère.
A l'aspect des tourmens ce Mandarin sévère
Persiste en sa réponse avec tranquillité.
Il semble sur son front porter la vérité.
Son épouse en tremblant nous répond par des larmes :
Sa plainte, sa douleur augmente encor ses charmes.
De pitié malgré nous nos cœurs étaient surpris,
Et nous nous étonnions de nous voir attendris.
Jamais rien de si beau ne frappa notre vue.
Seigneur, le croiriez-vous ? cette femme éperdue
A vos sacrés genoux demande à se jeter.
Que le vainqueur des Rois daigne enfin m'écouter :
Il pourra d'un enfant protéger l'innocence.
Malgré ses cruautés j'espère en sa clémence ;

Puiſqu'il eſt tout-puiſſant, il ſera généreux.
Pourrait-il rebuter les pleurs des malheureux ?
C'eſt ainſi qu'elle parle, & j'ai dû lui promettre
Qu'à vos pieds en ces lieux vous daignerez l'admettre.

GENGIS.

De ce myſtère enfin je dois être éclairci.

(*à ſa ſuite.*)

Oui, qu'elle vienne. Allez, & qu'on l'amène ici.
Qu'elle ne penſe pas que par de vaines plaintes,
Des ſoupirs affectés, & quelques larmes feintes,
Aux yeux d'un Conquérant on puiſſe en impoſer.
Les femmes de ces lieux ne peuvent m'abuſer.
Je n'ai que trop connu leurs larmes infidelles,
Et mon cœur dès long-temps s'eſt affermi contr'elles.
Elle cherche un honneur dont dépendra ſon ſort,
Et vouloir me tromper, c'eſt demander la mort.

OSMAN.

Voilà cette captive à vos pieds amenée.

GENGIS.

Que vois-je ? eſt-il poſſible ? ô ciel ! ô deſtinée !
Ne me trompé-je point ? eſt-ce un ſonge, une erreur ?
C'eſt Idamé, c'eſt elle, & mes ſens.....

SCENE VI.

GENGIS, IDAMÉ, OCTAR, OSMAN, Gardes.

IDAMÉ.

Ah, Seigneur
Tranchez les triſtes jours d'une femme éperdue.
Vous devez vous venger, je m'y ſuis attendue;
Mais, Seigneur; épargnez un enfant innocent.

GENGIS.

Raſſurez-vous; ſortez de cet effroi preſſant.....
Ma ſurpriſe, Madame, eſt égale à la vôtre.
Le deſtin, qui fait tout, nous trompa l'un & l'autre.
Les temps ſont bien changés; mais ſi l'ordre des cieux
D'un habitant du Nord, mépriſable à vos yeux,
A fait un conquérant ſous qui tremble l'Aſie,
Ne craignez rien pour vous, votre Empereur oublie
Les affronts qu'en ces lieux eſſuya Témugin.
J'immole à ma victoire, à mon trône, au deſtin,
Le dernier rejeton d'une race ennemie.
Le repos de l'Etat me demande ſa vie.
Il faut qu'entre mes mains ce dépôt ſoit livré.
Votre cœur ſur un fils doit être raſſuré.
Je le prends ſous ma garde.

IDAMÉ.

A peine je reſpire.

GENGIS.

Mais de la vérité, Madame, il faut m'inſtruire.

Quel indigne artifice oſe-t-on m'oppoſer ?
De vous, de votre époux, qui prétend m'impoſer ?

IDAMÉ.

Ah ! des infortunés épargnez la misère.

GENGIS.

Vous ſavez ſi je dois haïr ce téméraire.

IDAMÉ.

Vous, Seigneur !

GENGIS.

J'en dis trop, & plus que je ne veux.

IDAME'.

Ah ! rendez-moi, Seigneur, un enfant malheureux.
Vous me l'avez promis, ſa grâce eſt prononcée.

GENGIS.

Sa grâce eſt dans vos mains : ma gloire eſt offenſée,
Mes ordres mépriſés, mon pouvoir avili.
En un mot vous ſavez juſqu'où je ſuis trahi.
C'eſt peu de m'enlever le ſang que je demande,
De me déſobéir alors que je commande :
Vous êtes dès long-temps inſtruite à m'outrager.
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je dois me venger.
Votre époux ! .... ce ſeul nom le rend aſſez coupable.
Quel eſt donc ce mortel pour vous ſi reſpectable,
Qui ſous ſes lois, Madame, a pu vous captiver ?
Quel eſt cet inſolent qui penſe me braver ?
Qu'il vienne.

IDAMÉ.

Mon époux vertueux & fidelle.
Objet infortuné de ma douleur mortelle,
Servit ſon Dieu, ſon Roi, rendit mes jours heureux.

GENGIS.

GENGIS.

Qui?... lui?... Mais depuis quand formâtes-vous ces nœuds?

IDAMÉ.

Depuis que loin de nous le sort qui vous seconde
Eut entraîné vos pas pour le malheur du monde.

GENGIS.

J'entends : depuis le jour que je fus outragé,
Depuis que de vous deux je dus être vengé,
Depuis que vos climats ont mérité ma haine.

SCENE III.

GENGIS, OCTAR, OSMAN (*d'un côté*), IDAMÉ, ZAMTI (*de l'autre*), Gardes.

GENGIS.

PARLE; as-tu satisfait à ma loi souveraine?
As-tu mis dans mes mains le fils de l'Empereur?

ZAMTI.

J'ai rempli mon devoir; c'en est fait; oui, Seigneur.

GENGIS.

Tu sais si je punis la fraude & l'insolence;
Tu sais que rien n'échappe aux coups de ma vengeance,
Que si le fils des Rois par toi m'est enlevé,
Malgré ton imposture il sera retrouvé;
Que son trépas certain va suivre ton supplice.
(*A ses Gardes.*)
Mais je veux bien le croire. Allez, & qu'on saisisse
L'enfant que cet esclave a remis en vos mains.
Frappez.

ZAMTI.

Malheureux père !

IDAMÉ.

Arrêtez, inhumains.
Ah, Seigneur ! est-ce ainsi que la pitié vous presse ?
Est-ce ainsi qu'un vainqueur sait tenir sa promesse ?

GENGIS.

Est-ce ainsi qu'on m'abuse, & qu'on croit me jouer ?
C'en est trop; écoutez, il faut tout m'avouer.
Sur cet enfant, Madame, expliquez-vous sur l'heure.
Instruisez-moi de tout, répondez, ou qu'il meure.

IDAMÉ.

Eh bien, mon fils l'emporte, & si dans mon malheur
L'aveu que la nature arrache à ma douleur
Est encor à vos yeux une offense nouvelle ;
S'il faut toujours du sang à votre ame cruelle,
Frappez ce triste cœur qui cède à son effroi,
Et sauvez un mortel plus généreux que moi.
Seigneur, il est trop vrai que notre auguste maître,
Qui sans vos seuls exploits n'eût point cessé de l'être,
A remis à mes mains, aux mains de mon époux,
Ce dépôt respectable à tout autre qu'à vous;
Seigneur, assez d'horreurs suivaient votre victoire,
Assez de cruautés ternissaient tant de gloire.
Dans des fleuves de sang tant d'innocens plongés,
L'Empereur & sa femme, & cinq fils égorgés,
Le fer de tous côtés dévastant cet empire,
Tous ces champs de carnage auraient dû vous suffire.
Un barbare en ces lieux est venu demander
Ce dépôt précieux que j'aurais dû garder,

Ce fils de tant de Rois, notre unique espérance.
A cet ordre terrible, à cette violence,
Mon époux inflexible en sa fidélité,
N'a vu que son devoir, & n'a point hésité;
Il a livré son fils. La nature outragée
Vainement déchirait son ame partagée;
Il imposait silence à ses cris douloureux.
Vous deviez ignorer ce sacrifice affreux.
J'ai dû plus respecter sa fermeté sévère.
Je devais l'imiter, mais enfin je suis mère.
Mon ame est au-dessous d'un si cruel effort.
Je n'ai pu de mon fils consentir à la mort.
Hélas! au désespoir que j'ai trop fait paraître,
Une mère aisément pouvait se reconnaître.
Voyez de cet enfant le père confondu,
Qui ne vous a trahi qu'à force de vertu.
L'un n'attend son salut que de son innocence,
Et l'autre est respectable, alors qu'il vous offense;
Ne punissez que moi, qui trahis à la fois,
Et l'époux que j'admire, & le sang de mes Rois.
Digne époux! digne objet de toute ma tendresse!
La pitié maternelle est ma seule faiblesse;
Mon sort suivra le tien, je meurs si tu péris.
Pardonne-moi du moins d'avoir sauvé ton fils.

ZAMTI.

Je t'ai tout pardonné; je n'ai plus à me plaindre;
Pour le sang de mon Roi je n'ai plus rien à craindre;
Ses jours sont assurés.

GENGIS.

Traître, ils ne le sont pas:

Va réparer ton crime, ou subir ton trépas.

ZAMTI.

Le crime est d'obéir à des ordres injustes.
La souveraine voix de mes maîtres augustes
Du sein de leurs tombeaux parle plus haut que toi.
Tu fus notre vainqueur, & tu n'es pas mon Roi;
Si j'étais ton sujet, je te serais fidèle.
Arrache-moi la vie, & respecte mon zèle.
Je t'ai livré mon fils, j'ai pu te l'immoler:
Penses-tu que pour moi je puisse encor trembler?

GENGIS.

Qu'on l'ôte de mes yeux.

IDAMÉ.

Ah! daignez.....

GENGIS.

Qu'on l'entraîne.

IDAMÉ.

Non, n'accablez que moi des traits de votre haine.
Cruel! qui m'aurait dit que j'aurais par vos coups
Perdu mon Empereur, mon fils & mon époux?
Quoi! votre ame jamais ne peut être amollie!

GENGIS.

Allez, suivez l'époux à qui le sort vous lie.
Est-ce à vous de prétendre encor à me toucher?
Et quel droit avez-vous de me rien reprocher?

IDAMÉ.

Ah! je l'avais prévu; je n'ai plus d'espérance.

GENGIS.

Allez, dis-je, Idamé; si jamais la clémence
Dans mon cœur malgré moi pouvait encor entrer,
Vous sentez quels affronts il faudrait réparer.

SCENE IV.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

D'où vient que je gémis ? d'où vient que je balance ?
Quel Dieu parlait en elle, & prenait sa défense ?
Est-il dans les vertus, est-il dans la beauté
Un pouvoir au-dessus de mon autorité ?
Ah ! demeurez, Octar, je me crains, je m'ignore :
Il me faut un ami, je n'en eus point encore :
Mon cœur en a besoin.

OCTAR.

Puisqu'il faut vous parler,
S'il est des ennemis qu'on vous doive immoler,
Si vous voulez couper d'une race odieuse,
Dans ses derniers rameaux, la tige dangereuse,
Précipitez sa perte ; il faut que la rigueur,
Trop nécessaire appui du trône d'un vainqueur,
Frappe sans intervalle un coup sûr & rapide.
C'est un torrent qui passe en son cours homicide.
Le temps ramène l'ordre & la tranquillité.
Le Peuple se façonne à la docilité.
De ses premiers malheurs l'image est affaiblie ;
Bientôt il les pardonne, & même il les oublie.
Mais lorsque goutte à goutte on fait couler le sang,
Qu'on ferme avec lenteur, & qu'on rouvre le flanc,
Que les jours renaissans ramènent le carnage,

Le déſeſpoir tient lieu de force & de courage,
Et fait d'un Peuple faible un Peuple d'ennemis,
D'autant plus dangereux qu'ils étaient plus ſoumis.

GENGIS.

Quoi ! c'eſt cette Idamé ! quoi ! c'eſt là cette eſclave !
Quoi ! l'hymen l'a ſoumiſe au mortel qui me brave !

OCTAR.

Je conçois que pour elle il n'eſt point de pitié :
Vous ne lui devez plus que votre inimitié.
Cet amour, dites-vous, qui vous toucha pour elle,
Fut d'un feu paſſager la légère étincelle.
Ses imprudens refus, la colère & le temps,
En ont éteint dans vous les reſtes languiſſans.
Elle n'eſt à vos yeux qu'une femme coupable,
D'un criminel obſcur épouſe méprisable.

GENGIS.

Il en ſera puni ; je le dois, je le veux ;
Ce n'eſt pas avec lui que je ſuis généreux.
Moi, laiſſer reſpirer un vaincu que j'abhorre !
Un eſclave ! un rival !

OCTAR.

Pourquoi vit-il encore ?
Vous êtes tout-puiſſant, & n'êtes point vengé !

GENGIS.

Juſte ciel ! à ce point mon cœur ſerait changé !
C'eſt ici que ce cœur connaîtrait les alarmes,
Vaincu par la beauté, déſarmé par les larmes,
Dévorant mon dépit, & mes ſoupirs honteux !
Moi rival d'un eſclave, & d'un eſclave heureux !
Je ſouffre qu'il reſpire, & cependant on l'aime.

Je respecte Idamé jusqu'en son époux même ;
Je crains de la blesser en enfonçant mes coups
Dans le cœur détesté de cet indigne époux.
Est-il bien vrai que j'aime ? est-ce moi qui soupire ?
Qu'est-ce donc que l'amour ? a-t-il donc tant d'empire ?

OCTAR.

Je n'appris qu'à combattre, à marcher sous vos lois.
Mes chars & mes coursiers, mes flèches, mon carquois,
Voilà mes passions, & ma seule science.
Des caprices du cœur j'ai peu d'intelligence.
Je connais seulement la victoire & nos mœurs.
Les captives toujours ont suivi leurs vainqueurs.
Cette délicatesse importune, étrangère,
Dément votre fortune & votre caractère.
Et qu'importe pour vous qu'une esclave de plus
Attende en gémissant vos ordres absolus ?

GENGIS.

Qui connaît mieux que moi jusqu'où va ma puissance ?
Je puis, je le sais trop, user de violence.
Mais quel bonheur honteux, cruel, empoisonné,
D'assujettir un cœur qui ne s'est point donné,
De ne voir en des yeux dont on sent les atteintes
Qu'un nuage de pleurs & d'éternelles craintes,
Et de ne posséder, dans sa funeste ardeur,
Qu'une esclave tremblante à qui l'on fait horreur !
Les monstres des forêts qu'habitent nos Tartares,
Ont des jours plus sereins, des amours moins barbares.
Enfin il faut tout dire, Idamé prit sur moi
Un secret ascendant, qui m'imposait la loi.
Je tremble que mon cœur aujourd'hui s'en souvienne.

J'en étais indigné ; ſon ame eut ſur la mienne,
Et ſur mon caractère, & ſur ma volonté,
Un empire plus sûr & plus illimité
Que je n'en ai reçu des mains de la victoire,
Sur cent Rois détrônés, accablés de ma gloire.
Voilà ce qui tantôt excitait mon dépit.
Je la veux pour jamais chaſſer de mon eſprit ;
Je me rends tout entier à ma grandeur ſuprême :
Je l'oublie, elle arrive, elle triomphe, & j'aime.

SCENE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

GENGIS.

Eh bien, que réſout-elle ? & que m'apprenez vous ?

OSMAN.

Elle eſt prête à périr auprès de ſon époux
Plutôt que découvrir l'aſyle impénétrable
Où leurs ſoins ont caché cet enfant miſérable.
Ils jurent d'affronter le plus cruel trépas.
Son époux la retient tremblante entre ſes bras.
Il ſoutient ſa conſtance, il l'exhorte au ſupplice.
Ils demandent tous deux que la mort les uniſſe.
Tout un Peuple autour d'eux pleure & frémit d'effroi.

GENGIS.

Idamé, dites-vous, attend la mort de moi ?
Ah ! raſſurez ſon ame, & faites-lui connaître
Que ſes jours ſont ſacrés, qu'ils ſont chers à ſon maître.
C'en eſt aſſez : volez.

SCENE VI.

GENGIS, OCTAR.

OCTAR.

QUELS ordres donnez-vous
Sur cet enfant des Rois qu'on dérobe à nos coups ?

GENGIS.

Aucun.

OCTAR.

Vous commandiez que notre vigilance
Aux mains d'Idamé même enlevât son enfance.

GENGIS.

Qu'on attende.

OCTAR.

On pourrait...

GENGIS.

Il ne peut m'échapper;

OCTAR.

Peut-être elle vous trompe.

GENGIS.

Elle ne peut tromper.

OCTAR.

Voulez-vous de ses Rois conserver ce qui reste ?

GENGIS.

Je veux qu'Idamé vive : ordonne tout le reste.
Va la trouver. Mais non. Cher Octar, hâte-toi
De forcer son époux à fléchir sous ma loi.

C'eſt peu de cet enfant, c'eſt peu de ſon ſupplice;
Il faut bien qu'il me faſſe un plus grand ſacrifice.

OCTAR.

Lui?

GENGIS.

Sans doute: oui, lui-même.

OCTAR.

Et quel eſt votre eſpoir?

GENGIS.

De dompter Idamé, de l'aimer, de la voir,
D'être aimé de l'ingrate, ou de me venger d'elle,
De la punir. Tu vois ma faibleſſe nouvelle.
Emporté, malgré moi, par de contraires vœux,
Je frémis, & j'ignore encor ce que je veux.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GENGIS, Troupe de Guerriers Tartares.

AINSI la liberté, le repos & la paix,
Ce but de mes travaux, me fuira pour jamais ?
Je ne puis être à moi ! D'aujourd'hui je commence
A ſentir tout le poids de ma triſte puiſſance.
Je cherchais Idamé : je ne vois près de moi
Que ces Chefs importuns qui fatiguent leur Roi.
(*A ſa ſuite.*)
Allez. Au pied des murs hâtez-vous de vous rendre ;
L'inſolent Goréen ne pourra nous ſurprendre.
Ils ont proclamé Roi cet enfant malheureux,
Et ſa tête à la main je marcherai contr'eux.
Pour la dernière fois que Zamti m'obéiſſe :
J'ai trop de cet enfant différé le ſupplice.
(*Il reſte ſeul.*)
Allez. Ces ſoins cruels à mon ſort attachés
Gênent trop mes eſprits d'un autre ſoin touchés.
Ce Peuple à contenir, ces vainqueurs à conduire,
Des périls à prévoir, des complots à détruire ;
Que tout pèſe à mon cœur en ſecret tourmenté !
Ah ! je fus plus heureux dans mon obſcurité.

SCENE II.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

Eh bien, vous avez vu ce Mandarin farouche?

OCTAR.

Nul péril ne l'émeut, nul respect ne le touche.
Seigneur, en votre nom j'ai rougi de parler
A ce vil ennemi qu'il fallait immoler.
D'un œil d'indifférence il a vu le supplice;
Il répète les noms de devoir, de justice;
Il brave la victoire : on dirait que sa voix
Du haut du tribunal nous dicte ici des loix.
Confondez avec lui son épouse rebelle.
Ne vous abaissez point à soupirer pour elle,
Et détournez les yeux de ce couple proscrit,
Qui vous ose braver quand la terre obéit.

GENGIS.

Non : je ne reviens point encor de ma surprise.
Quels sont donc ces humains que mon bonheur maîtrise?
Quels sont ces sentimens qu'au fond de nos climats
Nous ignorons encor, & ne soupçonnions pas!
A son Roi, qui n'est plus, immolant la nature,
L'un voit périr son fils sans crainte & sans murmure,
L'autre pour son épouse est prête à s'immoler :
Rien ne peut les fléchir, rien ne les fait trembler.
Que dis-je? si j'arrête une vue attentive

Sur

ur cette Nation désolée & captive,
Malgré moi je l'admire, en lui donnant des fers.
e vois que ses travaux ont instruit l'univers ;
e vois un Peuple antique, industrieux, immense ;
Ses Rois sur la sagesse ont fondé leur puissance ;
De leurs voisins soumis heureux législateurs,
Gouvernant sans conquête, & régnant par les mœurs.
Le ciel ne nous donna que la force en partage.
Nos arts sont les combats, détruire est notre ouvrage.
Ah ! de quoi m'ont servi tant de succès divers ?
Quel fruit me revient-il des pleurs de l'univers ?
Nous rougissons de sang le char de la victoire.
Peut-être qu'en effet il est une autre gloire.
Mon cœur est en secret jaloux de leurs vertus,
Et vainqueur je voudrais égaler les vaincus.

OCTAR.

Pouvez-vous de ce Peuple admirer la faiblesse ?
Quel mérite ont des arts enfans de la molleſſe,
Qui n'ont pu les sauver des fers & de la mort ?
Le faible est destiné pour servir le plus fort.
Tout cède sur la terre aux travaux, au courage ;
Mais c'est vous qui cédez, qui souffrez un outrage,
Vous qui tendez les mains, malgré votre courroux,
A je ne sais quels fers inconnus parmi nous ;
Vous qui vous exposez à la plainte importune
De ceux dont la valeur a fait votre fortune.
Ces braves compagnons de vos travaux passés
Verront-ils tant d'honneurs par l'amour effacés ?
Leur grand cœur s'en indigne, & leurs fronts en rougissent
Leurs clameurs jusqu'à vous par ma voix retentissent.

Je vous parle en leur nom, comme au nom de l'Etat :
Excuſez un Tartare, excuſez un Soldat,
Blanchi ſous le harnois, & dans votre ſervice,
Qui ne peut ſupporter un amoureux caprice,
Et qui montre la gloire à vos yeux éblouis.

GENGIS.

Que l'on cherche Idamé.

OCTAR.

Vous voulez.....

GENGIS.

Obéis.

De ton zèle hardi réprime la rudeſſe ;
Je veux que mes ſujets reſpectent ma faibleſſe.

SCENE III.

GENGIS, *ſeul.*

AMON ſort à la fin je ne puis réſiſter ;
Le ciel me la deſtine, il n'en faut point douter.
Qu'ai-je fait, après tout, dans ma grandeur ſuprême ?
J'ai fait des malheureux, & je le ſuis moi-même.
Et de tous ces mortels attachés à mon rang,
Avides de combats, prodigues de leur ſang,
Un ſeul a-t-il jamais, arrêtant ma penſée,
Diſſipé les chagrins de mon ame oppreſſée ?
Tant d'Etats ſubjugués ont-ils rempli mon cœur ?
Ce cœur laſſé de tout demandait une erreur
Qui pût de mes ennuis chaſſer la nuit profonde,
Et qui me conſolât ſur le trône du monde.

Par ses tristes conseils Octar m'a révolté.
Je ne vois près de moi qu'un tas ensanglanté
De monstres affamés & d'assassins sauvages,
Disciplinés au meurtre, & formés aux ravages.
Ils sont nés pour la guerre, & non pas pour ma cour.
Je les prends en horreur, en connaissant l'amour.
Qu'ils combattent sous moi, qu'ils meurent à ma suite ;
Mais qu'ils n'osent jamais juger de ma conduite.
Idamé ne vient point..... c'est elle, je la voi.

SCENE IV.

GENGIS, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Quoi ! vous voulez jouir encor de mon effroi !
Ah, Seigneur ! épargnez une femme, une mère.
Ne rougissez-vous pas d'accabler ma misère ?

GENGIS.

Cessez à vos frayeurs de vous abandonner.
Votre époux peut se rendre ; on peut lui pardonner.
J'ai déjà suspendu l'effet de ma vengeance,
Et mon cœur pour vous seule a connu la clémence.
Peut-être ce n'est pas sans un ordre des cieux
Que mes prospérités m'ont conduit à vos yeux.
Peut-être le destin voulut vous faire naître,
Pour fléchir un vainqueur, pour captiver un maître,
Pour adoucir en moi cette âpre dureté
Des climats où mon sort en naissant m'a jeté.

Vous m'entendez, je règne, & vous pourriez reprendre
Un pouvoir que sur moi vous deviez peu prétendre.
Le divorce, en un mot, par mes lois est permis,
Et le vainqueur du monde à vous seule est soumis.
S'il vous fut odieux, le trône a quelques charmes,
Et le bandeau des Rois peut essuyer des larmes.
L'intérêt de l'Etat & de vos citoyens
Vous presse autant que moi de former ces liens.
Ce langage sans doute a de quoi vous surprendre.
Sur les débris fumans des trônes mis en cendre,
Le destructeur des Rois dans la poudre oubliés,
Semblait n'être plus fait pour se voir à vos pieds.
Mais sachez qu'en ces lieux votre foi fut trompée :
Par un rival indigne elle fut usurpée.
Vous la devez, Madame, au vainqueur des humains.
Témugin vient à vous vingt sceptres dans les mains.
Vous baissez vos regards, & je ne puis comprendre,
Dans vos yeux interdits, ce que je dois attendre.
Oubliez mon pouvoir, oubliez ma fierté ;
Pesez vos intérêts, parlez en liberté.

IDAMÉ.

A tant de changemens tour-à-tour condamnée,
Je ne le cèle point, vous m'avez étonnée.
Je vais, si je le peux, reprendre mes esprits,
Et quand je répondrai, vous serez plus surpris.
Il vous souvient du temps & de la vie obscure
Où le ciel enfermait votre grandeur future.
L'effroi des Nations n'était que Témugin ;
L'univers n'était pas, Seigneur, en votre main;
Elle était pure alors, & me fut présentée,

Apprenez qu'en ce temps je l'aurais acceptée.

GENGIS.

Ciel! que m'avez-vous dit? ô ciel! vous m'aimeriez! Vous!

IDAMÉ.

J'ai dit que ces vœux que vous me présentiez,
N'auraient pas révolté mon ame assujétie,
Si les sages mortels à qui j'ai dû la vie,
N'avaient fait à mon cœur un contraire devoir.
De nos parens sur nous vous savez le pouvoir;
Du Dieu que nous servons ils sont la vive image;
Nous leur obéissons en tout temps, en tout âge.
Cet empire détruit, qui dut être immortel,
Seigneur, était fondé sur le droit paternel,
Sur la foi de l'hymen, sur l'honneur, la justice,
Le respect des sermens; & s'il faut qu'il périsse,
Si le sort l'abandonne à vos heureux forfaits,
L'esprit qui l'anima ne périra jamais.
Vos destins sont changés, mais le mien ne peut l'être.

GENGIS.

Quoi! vous m'auriez aimé!

IDAMÉ.

C'est à vous de connaître
Que ce serait encor une raison de plus
Pour n'attendre de moi qu'un éternel refus.
Mon hymen est un nœud formé par le ciel même;
Mon époux m'est sacré: je dirai plus, je l'aime.
Je le préfere à vous, au trône, à vos grandeurs:
Pardonnez mon aveu, mais respectez nos mœurs.
Ne pensez pas non plus que je mette ma gloire

A remporter sur vous cette illustre victoire,
A braver un vainqueur, à tirer vanité
De ces justes refus qui ne m'ont point coûté.
Je remplis mon devoir, & je me rends justice :
Je ne fais point valoir un pareil sacrifice.
Portez ailleurs les dons que vous me proposez,
Détachez-vous d'un cœur qui les a mépriſés ;
Et puisqu'il faut toujours qu'Idamé vous implore ;
Permettez qu'à jamais mon époux les ignore.
De ce faible triomphe il seroit moins flatté,
Qu'indigné de l'outrage à ma fidélité.

GENGIS.

Il sait mes sentimens, Madame, il faut les suivre ;
Il s'y conformera, s'il aime encor à vivre.

IDAMÉ.

Il en est incapable ; & si dans les tourmens
La douleur égarait ses nobles sentimens,
Si son ame vaincue avait quelque molleſſe,
Mon devoir & ma foi soutiendraient sa faibleſſe.
De son cœur chancelant je deviendrais l'appui,
En attestant des nœuds déshonorés par lui.

GENGIS.

Ce que je viens d'entendre, ô Dieux, est-il croyable ?
Quoi ! lorsqu'envers vous-même il s'est rendu coupable,
Lorsque sa cruauté, par un barbare effort,
Vous arrachant un fils, l'a conduit à la mort !....

IDAMÉ.

Il eut une vertu, Seigneur, que je révère ;
Il pensait en Héros, je n'agissais qu'en mère ;
Et si j'étais injuste assez pour le haïr,

Je me repecte assez pour ne le point trahir.

GENGIS.

Tout m'étonne dans vous ; mais aussi tout m'outrage.
J'adore avec dépit cet excès de courage.
Je vous aime encor plus quand vous me résistez.
Vous subjuguez mon cœur, & vous le révoltez.
Redoutez-moi ; sachez que malgré ma faiblesse
Ma fureur peut aller plus loin que ma tendresse.

IDAMÉ.

Je sais qu'ici tout tremble, ou périt sous vos coups.
Les lois vivent encor, & l'emportent sur vous.

GENGIS.

Les lois ! il n'en est plus. Quelle erreur obstinée
Ose les alléguer contre ma destinée ?
Il n'est ici de lois que celles de mon cœur,
Que celles d'un Soldat, d'un Scythe, d'un vainqueur.
Les lois que vous suivez m'ont été trop fatales.
Oui, lorsque dans ces lieux nos fortunes égales,
Nos sentimens, nos cœurs l'un vers l'autre emportés,
(Car je le crois ainsi malgré vos cruautés)
Quand tout nous unissait, vos lois, que je déteste,
Ordonnèrent ma honte & votre hymen funeste.
Je les anéantis ; je parle ; c'est assez ;
Imitez l'univers, Madame, obéissez.
Vos mœurs, que vous vantez, vos usages austères,
Sont un crime à mes yeux, quand ils me sont contraires.
Mes ordres sont donnés, & votre indigne époux
Doit remettre en mes mains votre Empereur & vo
Leurs jours me répondront de votre obéissance.
Pensez-y, vous savez jusqu'où va ma vengeance,

Et ſongez à quel prix vous pouvez déſarmer
Un maître qui vous aime, & qui rougit d'aimer.

SCENE V.

IDAMÉ, ASSELI.

IDAME'.

Il me faut donc choiſir leur perte ou l'infamie.
O pur ſang de mes Rois ! ô moitié de ma vie !
Cher époux, dans mes mains quand je tiens votre ſort,
Ma voix, ſans balancer, vous condamne à la mort.

ASSELI.

Ah ! reprenez plutôt cet empire ſuprême
Qu'aux beautés, aux vertus attacha le ciel même,
Ce pouvoir qui ſoumit ce Scythe furieux
Aux lois de la raiſon qu'il liſait dans vos yeux.
Long-temps accoutumée à dompter ſa colère,
Que ne pouvez-vous point, puiſque vous ſavez plaire ?

IDAME'.

Dans l'état où je ſuis, c'eſt un malheur de plus.

ASSELI.

Vous ſeule adouciriez le deſtin des vaincus.
Dans nos calamités le ciel qui vous ſeconde,
Veut vous oppoſer ſeule à ce tyran du monde.
Vous avez vu tantôt ſon courage irrité
Se dépouiller pour vous de ſa férocité.
Il aurait dû cent fois, il devrait même encore
Perdre dans votre époux un rival qu'il abhorre.

Zamti pourtant respire après l'avoir bravé ;
A son épouse encor il n'est point enlevé.
On vous respecte en lui : ce vainqueur sanguinaire
Sur les débris du monde a craint de vous déplaire.
Enfin souvenez-vous que dans ces mêmes lieux
Il sentit le premier le pouvoir de vos yeux :
Son amour autrefois fut pur & légitime.

IDAME'.

Arrête, il ne l'est plus : y penser est un crime.

SCENE VI.

ZAMTI, IDAME', ASSELI.

IDAME'.

Ah ! dans ton infortune & dans mon désespoir
Suis-je encor ton épouse, & peux-tu me revoir ?

ZAMTI.

On le veut : du tyran tel est l'ordre funeste :
Je dois à ses fureurs ce moment qui me reste.

IDAME'.

On t'a dit à quel prix ce tyran daigne enfin
Sauver tes tristes jours, & ceux de l'Orphelin ?

ZAMTI.

Ne parlons pas des miens, laissons notre infortune.
Un citoyen n'est rien dans la perte commune ;
Il doit s'anéantir. Idamé, souviens-toi
Que mon devoir unique est de sauver mon Roi.
Nous lui devions nos jours, nos services, notre être,

Tout jusqu'au sang d'un fils qui naquit pour son maître;
Mais l'honneur est un bien que nous ne devons pas.
Cependant l'Orphelin n'attend que le trépas;
Mes soins l'ont enfermé dans ces asyles sombres
Où des Rois ses aïeux on révère les ombres;
La mort, si nous tardons, l'y dévore avec eux.
En vain des Coréens le Prince généreux
Attend ce cher dépôt que lui promit mon zèle.
Etan, de son salut ce Ministre fidèle,
Etan, ainsi que moi, se voit chargé de fers.
Toi seule à l'Orphelin restes dans l'univers.
C'est à toi maintenant de conserver sa vie,
Et ton fils, & ta gloire à mon honneur unie.

IDAME'.

Ordonne: que veux-tu? que faut-il?

ZAMTI.

M'oublier,
Vivre pour ton pays, lui tout sacrifier.
La mort, en éteignant les flambeaux d'hyménée,
Est un arrêt des cieux qui fait ta destinée.
Il n'est plus d'autres soins ni d'autres lois pour nous.
L'honneur d'être fidèle aux cendres d'un époux
Ne saurait balancer une gloire plus belle.
C'est au Prince, à l'Etat qu'il faut être fidelle.
Rempliſſons de nos Rois les ordres absolus.
Je leur donnai mon fils, je leur donne encor plus.
Libre par mon trépas, enchaîne ce Tartare;
Eteins sur mon tombeau les foudres du barbare.
Je commence à sentir la mort avec horreur,
Quand ma mort t'abandonne à cet usurpateur.

Je fais en frémissant ce sacrifice impie ;
Mais mon devoir l'épure, & mon trépas l'expie.
Il était nécessaire autant qu'il est affreux.
Idamé, sers de mère à ton Roi malheureux.
Règne, que ton Roi vive, & que ton époux meure :
Règne, dis-je, à ce prix : oui, je le veux.....

IDAME'.

Demeure.
Me connais-tu ? veux-tu que ce funeste rang
Soit le prix de ma honte & le prix de ton sang ?
Penses-tu que je sois moins épouse que mère ?
Tu t'abuses, cruel, & ta vertu sévère
A commis contre toi deux crimes en un jour,
Qui font frémir tous deux la nature & l'amour.
Barbare envers ton fils, & plus envers moi-même,
Ne te souvient-il plus qui je suis, & qui t'aime ?
Crois-moi : dans nos malheurs il est un sort plus beau,
Un plus noble chemin pour descendre au tombeau.
Soit amour, soit mépris, le tyran qui m'offense,
Sur moi, sur mes desseins n'est pas en défiance.
Dans ces remparts fumans, & de sang abreuvés,
Je suis libre, & mes pas ne sont point observés.
Le Chef des Coréens s'ouvre un secret passage,
Non loin de ces tombeaux où ce précieux gage
A l'œil qui le poursuit fut caché par tes mains.
De ces tombeaux sacrés je sais tous les chemins ;
Je cours y ranimer sa languissante vie,
Le rendre aux défenseurs armés pour la patrie,
Le porter en mes bras dans leurs rangs belliqueux,
Comme un présent d'un Dieu qui combat avec eux.

Nous mourrons, je le sais, mais tout couverts de gloire,
Nous laisserons de nous une illustre mémoire.
Mettons nos noms obscurs au rang des plus grands noms,
Et juge si mon cœur a suivi tes leçons.

ZAMTI.

Tu l'inspires, grand Dieu; que ton bras la soutienne!
Idamé, ta vertu l'emporte sur la mienne.
Toi seule as mérité que les cieux attendris
Daignent sauver par toi ton Prince & ton pays.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

IDAMÉ, ASSELI.

ASSELI.

Quoi ! rien n'a réſiſté ! tout a fui ſans retour !
Quoi ! je vous vois deux fois ſa captive en un jour !
Falloit-il affronter ce conquérant ſauvage ?
Sur les faibles mortels il a trop d'avantage.
Une femme, un enfant, des guerriers ſans vertu !
Que pouviez-vous ? hélas !

IDAMÉ.

J'ai fait ce que j'ai dû :
Tremblante pour mon fils, ſans force, inanimée,
J'ai porté dans mes bras l'Empereur à l'armée.
Son aſpect a d'abord animé les Soldats ;
Mais Gengis a marché : la mort ſuivait ſes pas,
Et des enfans du Nord la horde enſanglantée
Aux fers dont je ſortais m'a ſoudain rejetée.
C'en eſt fait.

ASSELI.

Ainſi donc ce malheureux enfant
Retombe entre ſes mains, & meurt preſque en naiſſant !

Votre époux avec lui termine sa carrière !

IDAMÉ.

L'un & l'autre bientôt voit son heure dernière.
Si l'arrêt de la mort n'est point porté contr'eux,
C'est pour leur préparer des tourmens plus affreux.
Mon fils, ce fils si cher va les suivre peut-être.
Devant ce fier vainqueur il m'a fallu paraître.
Tout fumant de carnage, il m'a fait appeler,
Pour jouir de mon trouble, & pour mieux m'accabler.
Ses regards inspiraient l'horreur & l'épouvante.
Vingt fois il a levé sa main toute sanglante
Sur le fils de mes Rois, sur mon fils malheureux.
Je me suis en tremblant jetée au-devant d'eux ;
Toute en pleurs à ses pieds je me suis prosternée ;
Mais lui me repoussant d'une main forcenée,
La menace à la bouche, & détournant les yeux,
Il est sorti pensif, & rentré furieux,
Et s'adressant aux siens d'une voix oppressée,
Il leur criait vengeance, & changeait de pensée,
Tandis qu'autour de lui ses barbares Soldats
Semblaient lui demander l'ordre de mon trépas.

ASSELI.

Pensez-vous qu'il donnât un ordre si funeste ?
Il laisse vivre encor votre époux qu'il déteste :
L'Orphelin aux bourreaux n'est point abandonné.
Daignez demander grâce, & tout est pardonné.

IDAMÉ.

Non, ce féroce amour est tourné tout en rage.
Ah ! si tu l'avais vu redoubler mon outrage,
M'assurer de sa haine, insulter à mes pleurs !

ASSELI.

Et vous doutez encor d'asservir ses fureurs ?
Ce lion subjugué, qui rugit dans sa chaîne,
S'il ne vous aimait pas, parlerait moins de haine.

IDAMÉ.

Qu'il m'aime ou me haïsse, il est temps d'achever
Des jours que sans horreur je ne puis conserver.

ASSELI.

Ah ! que résolvez-vous ?

IDAMÉ.

Quand le ciel en colère
De ceux qu'il persécute a comblé la misère,
Il les soutient souvent dans le sein des douleurs,
Et leur donne un courage égal à leurs malheurs.
J'ai pris dans l'horreur même où je suis parvenue
Une force nouvelle à mon cœur inconnue.
Va, je ne craindrai plus ce vainqueur des humains ;
Je dépendrai de moi, mon sort est dans mes mains.

ASSELI.

Mais ce fils, cet objet de crainte & de tendresse,
L'abandonnerez-vous ?

IDAME'.

Tu me rends ma faiblesse,
Tu me perces le cœur. Ah ! sacrifice affreux !
Que n'avais-je point fait pour ce fils malheureux !
Mais Gengis après tout dans sa grandeur altière,
Environné de Rois couchés dans la poussière,
Ne recherchera point un enfant ignoré,
Parmi les malheureux dans la foule égaré,
Ou peut-être il verra d'un regard moins sévère

Cet enfant innocent dont il aima la mère.
A cet espoir au moins mon triste cœur se rend :
C'est une illusion que j'embrasse en mourant.
Haïra-t-il ma cendre, après m'avoir aimée ?
Dans la nuit de la tombe en serai-je opprimée ?
Poursuivra-t-il mon fils ?

SCENE II.

IDAME', ASSELI, OCTAR.

OCTAR.

IDAMÉ, demeurez :
Attendez l'Empereur en ces lieux retirés.
(*A sa suite.*)
Veillez sur ces enfans, & vous à cette porte,
Tartares, empêchez qu'aucun n'entre & ne sorte.
(*A Asséli.*)
Eloignez-vous.

IDAME'.

Seigneur, il veut encor me voir !
J'obéis, il le faut, je cède à son pouvoir.
Si j'obtenais du moins, avant de voir un maître,
Qu'un moment à mes yeux mon époux pût paraître,
Peut-être du vainqueur les esprits ramenés
Rendraient enfin justice à deux infortunés.
Je sens que je hasarde une prière vaine.
La victoire est chez vous implacable, inhumaine.

Mais enfin la pitié, Seigneur, en vos climats
Eſt-elle un ſentiment qu'on ne connaiſſe pas ?
Et ne puis-je implorer votre voix favorable ?

OCTAR.

Quand l'arrêt eſt porté, qui conſeille eſt coupable.
Vous n'êtes plus ici ſous vos antiques Rois
Qui laiſſaient déſarmer la rigueur de leurs lois.
D'autres temps, d'autres mœurs : ici règnent les armes :
Nous ne connaiſſons point les prières, les larmes.
On commande, & la terre écoute avec terreur.
Demeurez, attendez l'ordre de l'Empereur.

SCENE III.

IDAME', *ſeule.*

DIEU des infortunés, qui voyez mon outrage,
Dans ces extrémités ſoutenez mon courage :
Verſez du haut des cieux, dans ce cœur conſterné,
Les vertus de l'époux que vous m'avez donné.

SCENE IV.

GENGIS, IDAME'.

GENGIS.

NON, je n'ai point aſſez déployé ma colère,
Aſſez humilié votre orgueil téméraire,
Aſſez fait de reproche aux infidélités

Dont votre ingratitude a payé mes bontés.
Vous n'avez pas conçu l'excès de votre crime,
Ni tout votre danger, ni l'horreur qui m'anime
Vous que j'avais aimée, & que je dus haïr;
Vous qui me trahissiez, & que je dois punir.

IDAME'

Ne punissez que moi; c'est la grâce dernière
Que j'ose demander à la main meurtrière
Dont j'espérais en vain fléchir la cruauté.
Eteignez dans mon sang votre inhumanité.
Vengez-vous d'une femme à son devoir fidelle:
Finissez ses tourmens.

GENGIS.

Je ne le puis, cruelle:
Les miens sont plus affreux, je les veux terminer.
Je viens pour vous punir, je puis tout pardonner.
Moi, pardonner?.. à vous!.. non: craignez ma vengeance.
Je tiens le fils des Rois, le vôtre, en ma puissance.
De votre indigne époux je ne vous parle pas;
Depuis que vous l'aimez, je lui dois le trépas.
Il me trahit, me brave, il ose être rebelle.
Mille morts puniſſaient sa fraude criminelle.
Vous retenez mon bras, & j'en suis indigné.
Oui, jusqu'à ce moment le traître est épargné.
Mais je ne prétends plus supplier ma captive;
Il le faut oublier, si vous voulez qu'il vive.
Rien n'excuse à présent votre cœur obstiné:
Il n'est plus votre époux, puisqu'il est condamné.
Il a péri pour vous; votre chaîne odieuse
Va se rompre à jamais par une mort honteuse.

C'eſt vous qui m'y forcez, & je ne conçois pas
Le ſcrupule inſenſé qui le livre au trépas.
Tout couvert de ſon ſang, je devais ſur ſa cendre
A mes vœux abſolus vous forcer de vous rendre.
Mais ſachez qu'un barbare, un Scythe, un deſtructeur,
A quelques ſentimens dignes de votre cœur.
Le deſtin, croyez-moi, nous devait l'un à l'autre,
Et mon ame a l'orgueil de régner ſur la vôtre.
Abjurez votre hymen, & dans le même temps
Je place votre fils au rang de mes enfans.
Vous tenez dans vos mains plus d'une deſtinée ;
Du rejeton des Rois l'enfance condamnée,
Votre époux, qu'à la mort un mot peut arracher,
Les honneurs les plus hauts, tout prêts à le chercher,
Le deſtin de ſon fils, le vôtre, le mien même,
Tout dépendra de vous, puiſqu'enfin je vous aime.
Oui, je vous aime encor ; mais ne préſumez pas
D'armer contre mes vœux l'orgueil de vos appas.
Gardez-vous d'inſulter à l'excès de faibleſſe
Que déjà mon courroux reproche à ma tendreſſe.
C'eſt un danger pour vous que l'aveu que je fais.
Tremblez de mon amour, tremblez de mes bienfaits :
Mon ame à la vengance eſt trop accoutumée,
Et je vous punirais de vous avoir aimée.
Pardonnez ; je menace encor en ſoupirant :
Achevez d'adoucir ce courroux qui ſe rend.
Vous ferez d'un ſeul mot le ſort de cet empire ;
Mais ce mot important, Madame, il faut le dire.
Prononcez ſans tarder, ſans feinte, ſans détour,
Si je vous dois enfin ma haine ou mon amour.

IDAME'.

L'une & l'autre aujourd'hui ſerait trop condamnable.
Votre haine eſt injuſte, & votre amour coupable.
Cet amour eſt indigne & de vous & de moi :
Vous me devez juſtice, & ſi vous êtes Roi,
Je la veux, je l'attends pour moi contre vous-même.
Je ſuis loin de braver votre grandeur ſuprême ;
Je la rappelle en vous, lorſque vous l'oubliez,
Et vous-même en ſecret vous me juſtifiez.

GENGIS.

Eh bien, vous le voulez ; vous choiſiſſez ma haine.
Vous l'aurez ; & déjà je la retiens à peine.
Je ne vous connais plus, & mon juſte courroux
Me rend la cruauté que j'oubliais pour vous.
Votre époux, votre Prince, & votre fils, cruelle,
Vont payer de leur ſang votre fierté rebelle.
Ce mot que je voulais les a tous condamnés.
C'en eſt fait, & c'eſt vous qui les aſſaſſinez.

IDAMÉ.

Barbare !

GENGIS.

Je le ſuis ; j'allais ceſſer de l'être.
Vous aviez un amant, vous n'avez plus qu'un maître,
Un ennemi ſanglant, féroce, ſans pitié,
Dont la haine eſt égale à votre inimitié.

IDAME'.

Eh bien, je tombe aux pieds de ce maître ſévère.
Le ciel l'a fait mon Roi : Seigneur, je le révère ;
Je demande à genoux une grâce de lui.

GENGIS.

Inhumaine ! eſt-ce à vous d'en attendre aujourd'hui ?
Levez-vous : je ſuis prêt encor à vous entendre.
Pourrai-je me flatter d'un ſentiment plus tendre ?
Que voulez-vous ? parlez.

IDAMÉ.

Seigneur, qu'il ſoit permis
Qu'en ſecret mon époux près de moi ſoit admis,
Que je lui parle.

GENGIS.

Vous !

IDAMÉ.

Ecoutez ma prière.
Cet entretien ſera ma reſſource dernière.
Vous jugerez après ſi j'ai dû réſiſter.

GENGIS.

Non, ce n'était pas lui qu'il fallait conſulter ;
Mais je veux bien encor ſouffrir cette entrevue.
Je crois qu'à la raiſon ſon ame enfin rendue,
N'oſera plus prétendre à cet honneur fatal
De me déſobéir, & d'être mon rival.
Il m'enleva ſon Prince, il vous a poſſédée.
Que de crimes ! Sa grâce eſt encore accordée.
Qu'il la tienne de vous ; qu'il vous doive ſon ſort.
Préſentez à ſes yeux le divorce ou la mort :
Oui, j'y conſens. Oſtar, veillez à cette porte.
Vous, ſuivez-moi. Quel ſoin m'abaiſſe & me tranſporte !
Faut-il encor aimer ! eſt-ce là mon deſtin ?

(*Il ſort.*)

IDAME, *seule.*

Je renais, & je sens s'affermir dans mon sein
Cette intrépidité dont je doutais encore.

SCENE V.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

O TOI, qui me tiens lieu de ce ciel que j'implore,
Mortel plus respectable & plus grand à mes yeux
Que tous ces conquérans dont l'homme a fait des Dieux!
L'horreur de nos destins ne t'est que trop connue;
La mesure est comblée, & notre heure est venue.

ZAMTI.

Je le sais.

IDAMÉ.

C'est en vain que tu voulus deux fois
Sauver le rejeton de nos malheureux Rois.

ZAMTI.

Il n'y faut plus penser, l'espérance est perdue.
De tes devoirs sacrés tu remplis l'étendue.
Je mourrai consolé.

IDAMÉ.

Que deviendra mon fils?
Pardonne encor ce mot à mes sens attendris:
Pardonne à ces soupirs; ne vois que mon courage.

Nos Rois ſont au tombeau, tout eſt dans l'eſclavage.
Va, crois-moi, ne plaignons que les infortunés
Qu'à reſpirer encor le ciel a condamnés.

IDAME'.

La mort la plus honteuſe eſt ce qu'on te prépare.

ZAMTI.

Sans doute, & j'attendais les ordres du barbare.
Ils ont tardé long-temps.

IDAME'.

Eh bien, écoute-moi.
Ne ſaurons-nous mourir que par l'ordre d'un Roi ?
Les taureaux aux autels tombent en ſacrifice ;
Les criminels tremblans ſont traînés au ſupplice :
Les mortels généreux diſpoſent de leur ſort.
Pourquoi des mains d'un maître attendre ici la mort ?
L'homme était-il donc né pour tant de dépendance ?
De nos voiſins altiers imitons la conſtance :
De la nature humaine ils ſoutiennent les droits,
Vivent libres chez eux, & meurent à leur choix.
Un affront leur ſuffit pour ſortir de la vie,
Et plus que le néant ils craignent l'infamie.
Le hardi Japonois n'attend pas qu'au cercueil
Un deſpote inſolent le plonge d'un coup d'œil.
Nous avons enſeigné ces braves inſulaires ;
Apprenons d'eux enfin des vertus néceſſaires :
Sachons mourir comme eux.

ZAMTI.

Je t'approuve, & je crois
Que le malheur extrême eſt au-deſſus des lois.
J'avais déjà conçu tes deſſeins magnanimes ;

Mais seuls & désarmés, esclaves & victimes,
Courbés sous nos tyrans, nous attendons leurs coups.

IDAME' (*en tirant un poignard.*)

Tiens, sois libre avec moi; frappe, & délivre-nous.

ZAMTI.

Ciel!

IDAME'.

Déchire ce sein, ce cœur qu'on déshonore.
J'ai tremblé que ma main, mal affermie encore,
Ne portât sur moi-même un coup mal assuré.
Enfonce dans ce cœur un bras moins égaré;
Immole avec courage une épouse fidelle:
Tout couvert de mon sang tombe & meurs auprès d'elle.
Qu'à mes derniers momens j'embrasse mon époux,
Que le tyran le voie, & qu'il en soit jaloux.

ZAMTI.

Grâce au ciel, jusqu'au bout ta vertu persévère.
Voilà de ton amour la marque la plus chère.
Digne épouse, reçois mes éternels adieux;
Donne ce glaive, donne, & détourne les yeux.

IDAME' (*en lui donnant le poignard.*)

Tiens, commence par moi; tu le dois; tu balances!

ZAMTI.

Je ne puis.

IDAME.

Je le veux.

ZAMTI.

Je frémis.

IDAME'.

Tu m'offenses.

Frappe,

Frappe, & tourne sur toi tes bras ensanglantés.

ZAMTI.

Eh bien, imite-moi.

IDAMÉ (*lui faisant les bras.*)

Frappe, dis-je.....

SCENE VI & dernière.

GENGIS, OCTAR, IDAMÉ, ZAMTI, Gardes.

GENGIS *accompagné de ses Gardes, & désarmant Zamti.*

ARRÊTEZ,

Arrêtez, malheureux! ô ciel! qu'alliez-vous faire?

IDAMÉ.

Nous délivrer de toi, finir notre misère,
A tant d'atrocités dérober notre sort.

ZAMTI.

Veux-tu nous envier jusques à notre mort?

GENGIS.

Oui... Dieu, maître des Rois, à qui mon cœur s'adresse,
Témoin de mes affronts, témoin de ma faiblesse,
Toi, qui mis à mes pieds tant d'Etats, tant de Rois,
Deviendrai-je à la fin digne de mes exploits?
Tu m'outrages, Zamti, tu l'emportes encore
Dans un cœur né pour moi, dans un cœur que j'adore.
Ton épouse à mes yeux, victime de sa foi,
Veut mourir de ta main plutôt que d'être à moi.
Vous apprendrez tous deux à souffrir mon empire,
Peut-être à faire plus.

IDAMÉ.

Que prétends-tu nous dire ?

ZAMTI.

Quel eſt ce nouveau trait de l'inhumanité ?

IDAMÉ.

D'où vient que notre arrêt n'eſt pas encor porté ?

GENGIS.

Il va l'être, Madame, & vous allez l'apprendre.
Vous me rendiez juſtice, & je vais vous la rendre.
A peine dans ces lieux je crois ce que j'ai vu.
Tous deux je vous admire, & vous m'avez vaincu.
Je rougis ſur le trône où m'a mis la victoire,
D'être au-deſſous de vous au milieu de ma gloire.
En vain par mes exploits j'ai ſu me ſignaler ;
Vous m'avez avili : je veux vous égaler.
J'ignorais qu'un mortel pût ſe dompter lui-même ;
Je l'apprends ; je vous dois cette gloire ſuprême.
Jouiſſez de l'honneur d'avoir pu me changer.
Je viens vous réunir, je viens vous protéger.
Veillez, heureux époux, ſur l'innocente vie
De l'enfant de vos Rois, que ma main vous confie.
Par le droit des combats j'en pouvais diſpoſer ;
Je vous remets ce droit dont j'allais abuſer.
Croyez qu'à cet enfant heureux dans ſa misère,
Ainſi qu'à votre fils, je tiendrai lieu de père.
Vous verrez ſi l'on peut ſe fier à ma foi.
Je fus un conquérant, vous m'avez fait un Roi.
(*A Zamti.*)
Soyez ici des lois l'interprète ſuprême,
Rendez leur miniſtère auſſi ſaint que vous-même ;

Enſeignez la raiſon, la juſtice & les mœurs ;
Que les Peuples vaincus gouvernent les vainqueurs.
Que la ſageſſe règne, & préſide au courage.
Triomphez de la force ; elle vous doit hommage.
J'en donnerai l'exemple, & votre Souverain
Se ſoumet à vos lois les armes à la main.

IDAMÉ.

Ciel ! que viens-je d'entendre ? hélas ! puis-je vous croire ?

ZAMTI.

Êtes-vous digne enfin, Seigneur, de votre gloire ?
Ah ! vous ferez aimer votre joug aux vaincus.

IDAME'.

Qui put vous inſpirer ce deſſein ?

GENGIS.

Vos vertus.

Fin du cinquième & dernier Acte.

L'ENFANT PRODIGUE, *COMÉDIE.*

Représentée pour la première fois le 10 Octobre 1736.

PRÉFACE

De l'Éditeur de l'édition de 1738.

IL eſt aſſez étrange que l'on n'ait pas ſongé plutôt à imprimer cette Comédie, qui fut jouée il y a près de deux ans, & qui eut environ trente repréſentations. L'Auteur ne s'étant point déclaré, on l'a miſe juſqu'ici ſur le compte de diverſes perſonnes très-eſtimées ; mais elle eſt véritablement de M. de *Voltaire*, quoique le ſtyle de la *Henriade* & d'*Alzire* ſoit ſi différent de celui-ci, qu'il ne permet guère d'y reconnaître la même main.

C'eſt ce qui fait que nous donnons ſous ſon nom cette Pièce au Public, comme la première Comédie qui ſoit écrite en vers de cinq pieds. Peut-être cette nouveauté engagera-t-elle quelqu'un à ſe ſervir de cette meſure. Elle produira ſur le Théâtre Français de la variété, & qui donne des plaiſirs nouveaux, doit toujours être bien reçu.

Si la Comédie doit être la repréſentation des mœurs, cette Pièce ſemble être aſſez de ce caractère. On y voit un mélange de ſérieux & de plaiſanterie, de comique & de touchant. C'eſt ainſi que la vie des hommes eſt bigarrée. Souvent même une ſeule aventure produit tous ces contraſtes. Rien n'eſt ſi commun qu'une maiſon dans laquelle un père gronde, une fille occupée de ſa paſſion

pleure ; le fils se moque des deux, & quelques parens prennent différemment part à la scène. On raille très-souvent dans une chambre de ce qui attendrit dans la chambre voisine ; & la même personne a quelquefois ri & pleuré de la même chose dans le même quart-d'heure.

Une Dame très-respectable étant un jour au chevet d'une de ses filles qui était en danger de mort, entourée de toute sa famille, s'écriait en fondant en larmes : *Mon Dieu, rendez-la moi, & prenez tous mes autres enfans.* Un homme qui avait épousé une de ses filles, s'approcha d'elle, & la tirant par la manche : *Madame*, dit-il, *les gendres en sont-ils ?* Le sang froid & le comique avec lequel il prononça ces paroles, fit un tel effet sur cette Dame affligée, qu'elle sortit en éclatant de rire ; tout le monde la suivit en riant, & la malade ayant su de quoi il était question, se mit à rire plus fort que les autres.

Nous n'inférons pas de là que toute Comédie doive avoir des scènes attendrissantes. Il y a beaucoup de très-bonnes Pièces où il ne règne que de la gaieté ; d'autres toutes sérieuses ; d'autres où l'attendrissement va jusques aux larmes. Il ne faut donner l'exclusion à aucun genre ; & si l'on me demandait quel genre est le meilleur, je répondrais : *Celui qui est le mieux traité.*

Il serait peut-être à propos, & conforme au goût de ce siècle *raisonneur*, d'examiner ici quelle est cette sorte de plaisanterie qui nous fait rire à la Comédie.

La cause du rire est une de ces choses plus senties que

connues. L'admirable *Molière*, *Regnard*, qui le vaut quelquefois, & les Auteurs de tant de jolies Pièces, se sont contentés d'exciter en nous ce plaisir, sans nous en rendre jamais raison, & sans dire leur secret.

J'ai cru remarquer aux spectacles qu'il ne s'élève presque jamais de ces éclats de rire universels qu'à l'occasion d'une mépriſe. *Mercure* pris pour *Sosie*; le Chevalier *Menechme* pris pour son frère; *Crispin* faisant son testament sous le nom du bon homme *Géronte*; *Valère* parlant à *Harpagon* des beaux yeux de sa fille, tandis qu'*Harpagon* n'entend que les beaux yeux de sa cassette; *Pourceaugnac*, à qui on tâte le pouls, parce qu'on le veut faire passer pour fou. En un mot, les mépriſes, les équivoques de pareille espèce excitent un rire général. *Arlequin* ne fait guère rire que quand il se méprend, & voilà pourquoi le titre de *Balourd* lui était si bien approprié.

Il y a bien d'autres genres de comique. Il y a des plaisanteries qui causent une autre sorte de plaisir; mais je n'ai jamais vu ce qui s'appelle rire de tout son cœur, soit aux spectacles, soit dans la société, que dans des cas approchans de ceux dont je viens de parler.

Il y a des caractères ridicules dont la représentation plaît, sans causer ce rire immodéré de joie. *Trissotin* & *Vadius*, par exemple, semblent être de ce genre; le *Joueur*, le *Grondeur*, qui font un plaisir inexprimable, ne permettent guère le rire éclatant.

Il y a d'autres ridicules mêlés de vices dont on eſt charmé de voir la peinture, & qui ne cauſent qu'un plaiſir ſérieux. Un malhonnête homme ne fera jamais rire, parce que dans le rire il entre toujours de la gaieté, incompatible avec le mépris & l'indignation. Il eſt vrai qu'on rit au *Tartuffe*, mais ce n'eſt pas de ſon hypocriſie, c'eſt de la mépriſe du bon homme, qui le croit un ſaint; & l'hypocriſie une fois reconnue, on ne rit plus, on ſent d'autres impreſſions.

On pourrait aiſément remonter aux ſources de nos autres ſentimens, à ce qui excite la gaieté, la curioſité, l'intérêt, l'émotion, les larmes. Ce ſerait ſurtout aux Auteurs dramatiques à nous développer tous ces reſſorts, puiſque ce ſont eux qui les font jouer. Mais ils ſont plus occupés de remuer les paſſions que de les examiner; ils ſont perſuadés qu'un ſentiment vaut mieux qu'une définition, & je ſuis trop de leur avis pour mettre un traité de philoſophie au-devant d'une Pièce de théâtre.

Je me bornerai ſimplement à inſiſter encore un peu ſur la néceſſité où nous ſommes d'avoir des choſes nouvelles. Si l'on avait toujours mis ſur le théâtre tragique la grandeur Romaine, à la fin on s'en ſerait rebuté. Si les Héros ne parlaient jamais que tendreſſe, on ſerait aſſadi :

O imitatores ſervum pecus!

Les Ouvrages que nous avons depuis les *Corneille*, les *Molière*, les *Racine*, les *Lulli*, les *le Brun*, me pa-

raiſſent tous avoir quelque choſe de neuf & d'original qui les a ſauvés du naufrage. Encore une fois, tous les genres ſont bons, hors le genre ennuyeux.

Ainſi il ne faut jamais dire : Si cette muſique n'a pas réuſſi, ſi ce tableau ne plaît pas, ſi cette pièce eſt tombée, c'eſt que cela était d'une eſpèce nouvelle. Il faut dire : C'eſt que cela ne vaut rien dans ſon eſpèce.

ACTEURS.

EUPHEMON, père.

EUPHEMON, fils.

FIERENFAT, Préſident de Cognac, ſecond fils d'Euphémon.

RONDON, Bourgeois de Cognac.

LISE, fille de Rondon.

LA BARONNE DE CROUPILLAC.

MARTHE, ſuivante de Liſe.

JASMIN, valet d'Euphémon fils.

La Scène eſt à Cognac.

L'ENFANT PRODIGUE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMON, RONDON.

RONDON.

Mon triſte ami, mon cher & vieux voiſin,
Que de bon cœur j'oublîrai ton chagrin !
Que je rirai ! quel plaiſir ! que ma fille
Va ranimer ta dolente famille !
Mais Mons ton fils, le Sieur de Fierenſat,
Me ſemble avoir un procédé bien plat.

EUPHEMON.

Quoi donc !

Tout fier de sa magistrature,
Il fait l'amour avec poids & mesure.
Adolescent, qui s'érige en barbon,
Jeune écolier, qui vous parle en Caton,
Est, à mon sens, un animal bernable,
Et j'aime mieux l'air fou que l'air capable.
Il est trop fat.

EUPHEMON.

Et vous êtes aussi
Un peu trop brusque.

RONDON.

Ah! je suis fait ainsi.
J'aime le vrai, je me plais à l'entendre;
J'aime à le dire, à gourmander mon gendre,
A bien mater cette fatuité,
Et l'air pédant dont il est encrouté.
Vous avez fait, beau-père, en père sage,
Quand son aîné, ce joueur, ce volage,
Ce débauché, ce fou, partit d'ici,
De donner tout à ce sot cadet-ci,
De mettre en lui toute votre espérance,
Et d'acheter pour lui la présidence
De cette ville. Oui, c'est un trait prudent.
Mais dès qu'il fut Monsieur le Président,
Il fut, ma foi, gonflé d'impertinence:
Sa gravité marche & parle en cadence.
Il dit qu'il a bien plus d'esprit que moi,
Qui, comme on sait, en ai bien plus que toi.
Il est....

EUPHEMON.

Eh mais : quelle humeur vous emporte ?
Faut-il toujours ?....

RONDON.

Va, va, laisse, qu'importe ?
Tous ces défauts, vois-tu, sont comme rien,
Lorsque d'ailleurs on amasse un gros bien.
Il est avare, & tout avare est sage.
Oh ! c'est un vice excellent en ménage,
Un très-bon vice. Allons, dès aujourd'hui
Il est mon gendre, & ma Lise est à lui.
Il reste donc, notre triste beau-père,
A faire ici donation entière
De tous vos biens, contrats, acquis, conquis,
Présens, futurs, à Monsieur votre fils,
En réservant sur votre vieille tête
D'un usufruit l'entretien fort honnête ;
Le tout en bref arrêté, cimenté,
Pour que ce fils, bien cossu, bien doté,
Joigne à nos biens une vaste opulence,
Sans quoi soudain ma Lise à d'autres pense.

EUPHEMON.

Je l'ai promis, & j'y satisferai :
Oui, Fierenfat aura le bien que j'ai.
Je veux couler au sein de la retraite
La triste fin de ma vie inquiète ;
Mais je voudrais qu'un fils si bien doté
Eût pour mes biens un peu moins d'âpreté.
J'ai vu d'un fils la débauche insensée,
Je vois dans l'autre une ame intéressée.

RONDON.

Tant mieux, tant mieux.

EUPHEMON.

Cher ami, je suis né
Pour n'être rien qu'un père infortuné.

RONDON.

Voilà-t-il pas de vos jérémiades,
De vos regrets, de vos complaintes fades?
Voulez-vous pas que ce maître étourdi,
Ce bel aîné, dans le vice enhardi,
Venant gâter les douceurs que j'apprête,
Dans cet hymen paraisse en trouble-fête?

EUPHEMON.

Non.

RONDON.

Voulez-vous qu'il vienne, sans façon,
Mettre en jurant le feu dans la maison?

EUPHEMON.

Non.

RONDON.

Qu'il vous batte, & qu'il m'enlève Lise?
Lise autrefois à cet aîné promise?
Ma Lise qui.....

EUPHEMON.

Que cet objet charmant
Soit préservé d'un pareil garnement!

RONDON.

Qu'il rentre ici pour dépouiller son père?
Pour succéder?

EUPHEMON.

Non..... tout est à son frère.

RONDON.

Ah ! sans cela point de Lise pour lui.

EUPHEMON.

Il aura Lise & mes biens aujourd'hui,
Et son aîné n'aura pour tout partage
Que le courroux d'un père qu'il outrage :
Il le mérite : il fut dénaturé.

RONDON.

Ah ! vous l'aviez trop long-temps enduré ;
L'autre du moins agit avec prudence ;
Mais cet aîné ! quels traits d'extravagance !
Le libertin, mon Dieu, que c'était là !
Te souvient-il, vieux père, ah, ah, ah,
Qu'il te vola, ce tour est bagatelle,
Chevaux, habits, linge, meubles, vaisselle,
Pour équiper la petite Jourdain,
Qui le quitta le lendemain matin ?
J'en ai bien ri, je l'avoue.

EUPHEMON.

Ah ! quels charmes
Trouvez-vous donc à rappeler mes larmes ?

RONDON.

Et sur un as mettant vingt rouleaux d'or ?
Eh, eh !

EUPHEMON.

Cessez.

RONDON.

Te souvient-il encor

Quand l'étourdi dut en face d'Egliſe
Se fiancer à ma petite Liſe ?
Dans quel endroit on le trouva caché ?
Comment ! pour qui ! .... Peſte, quel débauché !

EUPHEMON.

Epargnez-moi ces indignes hiſtoires,
De ſa conduite impreſſions trop noires ;
Ne ſuis-je pas aſſez infortuné ?
Je ſuis ſorti des lieux où je ſuis né,
Pour m'épargner, pour ôter de ma vue
Ce qui rappelle un malheur qui me tue.
Votre commerce ici vous a conduit :
Mon amitié, ma douleur vous y ſuit.
Ménagez-les : vous prodiguez ſans ceſſe
La vérité ; mais la vérité bleſſe.

RONDON.

Je me tairai, ſoit ; j'y conſens ; d'accord.
Pardon ; mais diable ! auſſi vous aviez tort,
En connaiſſant le fougueux caractère
De votre fils, d'en faire un Mouſquetaire.

EUPHEMON.

Encor !

RONDON.

Pardon ; mais vous deviez.....

EUPHEMON.

Je dois
Oublier tout pour notre nouveau choix,
Pour mon cadet & pour ſon mariage ;
Çà penſez-vous que ce cadet ſi ſage
De votre fille ait pu toucher le cœur ?

RONDON.

Assurément. Ma fille a de l'honneur :
Elle obéit à mon pouvoir suprême.
Et quand je dis, Allons, je veux qu'on aime,
Son cœur docile, & que j'ai su tourner,
Tout aussi-tôt aime sans raisonner.
A mon plaisir j'ai paîtri sa jeune ame.

EUPHEMON.

Je doute un peu pourtant qu'elle s'enflamme
Par vos leçons, & je me trompe fort
Si de vos soins votre fille est d'accord.
Pour mon aîné j'obtins le sacrifice
Des vœux naissans de son ame novice.
Je sais quels sont ces premiers traits d'amour.
Le cœur est tendre ; il saigne plus d'un jour.

RONDON.

Vous radotez.

EUPHEMON.

Quoi que vous puissiez dire,
Cet étourdi pouvait très-bien séduire.

RONDON.

Lui ! point du tout : ce n'était qu'un vaurien.
Pauvre bon-homme ! allez, ne craignez rien,
Car à ma fille, après ce beau ménage,
J'ai défendu de l'aimer davantage.
Ayez le cœur sur cela réjoui :
Quand j'ai dit non, personne ne dit oui.
Voyez plutôt.

SCENE II.

EUPHEMON, RONDON, LISE, MARTHE.

RONDON.

Approchez, venez, Lise.
Ce jour pour vous est un grand jour de crise.
Que je te donne un mari jeune ou vieux,
Ou laid ou beau, triste ou gai, riche ou gueux,
Ne sens-tu pas des désirs de lui plaire,
Du goût pour lui, de l'amour?

LISE.

Non, mon père.

RONDON.

Comment, coquine!

EUPHEMON.

Ah, ah, notre féal,
Votre pouvoir va, ce semble, un peu mal:
Qu'est devenu ce despotique empire?

RONDON.

Comment! après tout ce que j'ai pu dire,
Tu n'aurais pas un peu de passion
Pour ton futur époux?

LISE.

Mon père, non.

RONDON.

Ne sais-tu pas que le devoir t'oblige
A lui donner tout ton cœur?

LISE.

Non, vous dis-je.
Je sais, mon père, à quoi ce nœud sacré
Oblige un cœur de vertu pénétré.
Je sais qu'il faut, aimable en sa sagesse,
De son époux mériter la tendresse,
Et réparer du moins par la bonté
Ce que le sort nous refuse en beauté;
Être au dehors discrète, raisonnable,
Dans sa maison, douce, égale, agréable.
Quant à l'amour, c'est tout un autre point:
Les sentimens ne se commandent point.
N'ordonnez rien: l'amour fuit l'esclavage.
De mon époux le reste est le partage;
Mais pour mon cœur, il le doit mériter.
Ce cœur au moins difficile à dompter
Ne put aimer ni par ordre d'un père,
Ni par raison, ni par-devant Notaire.

EUPHEMON.

C'est à mon gré raisonner sensément.
J'approuve fort ce juste sentiment.
C'est à mon fils à tâcher de se rendre
Digne d'un cœur aussi noble que tendre.

RONDON.

Vous tairez-vous, radoteur complaisant,
Flatteur barbon, vrai corrupteur d'enfant?
Jamais sans vous ma fille, bien apprise,
N'eût devant moi lâché cette sottise.

(*A Lise.*)

Ecoute, toi: je te baille un mari

Tant soit peu fat, & par trop renchéri ;
Mais c'est à moi de corriger mon gendre.
Toi, tel qu'il est, c'est à toi de le prendre,
De vous aimer, si vous pouvez, tous deux,
Et d'obéir à tout ce que je veux.
C'est là ton lot ; & toi, notre beau-père,
Allons signer chez notre gros Notaire,
Qui vous alonge, en cent mots superflus
Ce qu'on dirait en quatre tout au plus.
Allons hâter son bavard griffonnage ;
Lavons la tête à ce large visage.
Puis je reviens, après cet entretien,
Gronder ton fils, ma fille, & toi.

EUPHEMON.

Fort bien.

SCENE III.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

Mon Dieu ! qu'il joint à tous ses airs grotesques
Des sentimens & des travers burlesques !

LISE.

Je suis sa fille, & de plus son humeur
N'altère point la bonté de son cœur ;
Et sous les plis d'un front atrabilaire,
Sous cet air brusque il a l'ame d'un père ;
Quelquefois même, au milieu de ses cris,
Tout en grondant il cède à mes avis.

Il est bien vrai qu'en blâmant la personne,
Et les défauts du mari qu'il me donne,
Et me montrant d'une telle union
Tous les dangers, il a grande raison;
Mais lorsqu'ensuite il ordonne que j'aime,
Dieu, que je sens que son tort est extrême!

MARTHE.

Comment aimer un Monsieur Fierenfat?
J'épouserais plutôt un vieux Soldat,
Qui jure, boit, bat sa femme, & qui l'aime,
Qu'un fat en robe, enivré de lui-même,
Qui d'un ton grave, & d'un air de pédant,
Semble juger sa femme en lui parlant;
Qui comme un paon dans lui-même se mire,
Sous son rabat se rengorge & s'admire,
Et plus avare encor que suffisant,
Vous fait l'amour en comptant son argent.

LISE.

Ah! ton pinceau l'a peint d'après nature.
Mais qu'y ferai-je? Il faut bien que j'endure
L'état forcé de cet hymen prochain.
On ne fait pas comme on veut son destin:
Et mes parens, ma fortune, mon âge,
Tout de l'hymen me prescrit l'esclavage.
Ce Fierenfat est, malgré mes dégoûts,
Le seul qui puisse être ici mon époux;
Il est le fils de l'ami de mon père;
C'est un parti devenu nécessaire.
Hélas! quel cœur libre dans ses soupirs
Peut se donner au gré de ses désirs?

Il faut céder : le temps, la patience,
Sur mon époux vaincront ma répugnance,
Et je pourrai, soumise à mes liens,
A ses défauts me prêter comme aux miens.

MARTHE.

C'est bien parler, belle & discrète Lise ;
Mais votre cœur tant soit peu se déguise.
Si j'osais..... mais vous m'avez ordonné
De ne parler jamais de cet aîné.

LISE.

Quoi !

MARTHE.

D'Euphémon, qui, malgré tous ses vices,
De votre cœur eut les tendres prémices,
Qui vous aimait.

LISE.

Il ne m'aima jamais.
Ne parlons plus de ce nom que je hais.

MARTHE, *en s'en allant.*

N'en parlons plus.

LISE, *la retenant.*

Il est vrai : sa jeunesse
Pour quelque temps a surpris ma tendresse.
Etait-il fait pour un cœur vertueux ?

MARTHE, *en s'en allant.*

C'était un fou, ma foi, très-dangereux.

LISE, *la retenant.*

De corrupteurs sa jeunesse entourée,
Dans les excès se plongeait égarée.
Le malheureux ! il cherchait tour-à-tour

Tous

Tous les plaisirs, il ignorait l'amour.

MARTHE.

Mais autrefois vous m'avez paru croire
Qu'à vous aimer il avait mis sa gloire,
Que dans vos fers il était engagé.

LISE.

S'il eût aimé, je l'aurais corrigé.
Un amour vrai, sans feinte & sans caprice,
Est en effet le plus grand frein du vice.
Dans ses liens qui sait se retenir,
Est honnête homme, ou va le devenir.
Mais Euphémon dédaigna sa maîtresse :
Pour la débauche il quitta la tendresse.
Ses faux amis, indigens scélérats,
Qui dans le piège avoient conduit ses pas,
Ayant mangé tout le bien de sa mère,
Ont, sous son nom, volé son triste père.
Pour comble enfin, ces séducteurs cruels
L'ont entraîné loin des bras paternels,
Loin de mes yeux, qui noyés dans les larmes,
Pleuraient encor ses vices & ses charmes.
Je ne prends plus nul intérêt à lui.

MARTHE.

Son frère enfin lui succède aujourd'hui :
Il aura Lise, & certes c'est dommage,
Car l'autre avait un bien joli visage,
De blonds cheveux, la jambe faite au tour,
Dansait, chantait, était né pour l'amour.

LISE.

Ah ! que dis-tu ?

MARTHE.

Même dans ces mélanges
D'égaremens, de sottises étranges,
On découvrait aisément dans son cœur
Sous ses défauts un certain fond d'honneur.

LISE.

Il était né pour le bien, je l'avoue.

MARTHE.

Ne croyez pas que ma bouche le loue ;
Mais il n'était, me semble, point flatteur,
Point médisant, point escroc, point menteur.

LISE.

Oui, mais.....

MARTHE.

Fuyons, car c'est Monsieur son frère.

LISE.

Il faut rester, c'est un mal nécessaire.

SCENE IV.

LISE, MARTHE, le Président FIERENFAT.

FIERENFAT.

JE l'avoûrai, cette donation
Doit augmenter la satisfaction
Que vous avez d'un si beau mariage.
Surcroît de biens est l'ame d'un ménage ;
Fortune, honneurs & dignités, je croi,
Abondamment se trouvent avec moi,

Et vous aurez dans Cognac, à la ronde,
L'honneur du pas sur les gens du beau monde.
C'eſt un plaiſir bien flatteur que cela;
Vous entendrez murmurer *la voilà.*
En vérité, quand j'examine au large
Mon rang, mon bien, tous les droits de ma charge,
Les agrémens que dans le monde j'ai,
Les droits d'aîneſſe où je ſuis ſubrogé,
Je vous en fais mon compliment, Madame.

MARTHE.

Moi, je la plains: c'eſt une choſe infame
Que vous mêliez dans tous vos entretiens
Vos qualités, votre rang & vos biens.
Être à la fois & Midas & Narciſſe,
Enflé d'orgueil & pincé d'avarice;
Lorgner ſans ceſſe avec un œil content
Et ſa perſonne & ſon argent comptant;
Être en rabat un petit-maître avare,
C'eſt un excès de ridicule rare.
Un jeune fat, paſſe encore; mais, ma foi,
Un jeune avare eſt un monſtre pour moi.

FIERENFAT.

Ce n'eſt pas vous probablement, ma mie,
A qui mon père aujourd'hui me marie,
C'eſt à Madame. Ainſi donc, s'il vous plaît,
Prenez à nous un peu moins d'intérêt.

(*A Life.*)

Le ſilence eſt votre fait..... Vous, Madame,
Qui dans une heure ou deux ſerez ma femme,
Avant la nuit vous aurez la bonté

De me chaſſer ce gendarme effronté,
Qui ſous le nom d'une fille ſuivante,
Donne carrière à ſa langue impudente,
Je ne ſuis pas un Préſident pour rien;
Et nous pourrions l'enfermer pour ſon bien.

MARTHE, *à Liſe.*

Défendez-moi, parlez-lui, parlez ferme;
Je ſuis à vous, empêchez qu'on m'enferme;
Il pourrait bien vous enfermer auſſi.

LISE.

J'augure mal déjà de tout ceci.

MARTHE.

Parlez-lui donc; laiſſez ces vains murmures.

LISE.

Que puis-je, hélas! lui dire?

MARTHE.

Des injures.

LISE.

Non, des raiſons valent mieux.

MARTHE.

Croyez-moi,
Point de raiſons, c'eſt le plus sûr.

SCENE V.

RONDON, Acteurs précédens.

RONDON.

Ma foi,
Il nous arrive une plaiſante affaire.

FIERENFAT.

Et quoi, Monsieur ?

RONDON.

Ecoute. A ton vieux père
J'allais porter notre papier timbré,
Quand nous l'avons ici près rencontré
Entretenant au pied de cette roche
Un voyageur qui descendoit du coche.

LISE.

Un voyageur jeune ?....

RONDON.

Nenni vraiment,
Un béquillard, un vieux ridé sans dent.
Nos deux barbons d'abord avec franchise,
L'un contre l'autre ont mis leur barbe grise :
Leurs dos voûtés s'élevaient, s'abaissaient
Aux longs élans des soupirs qu'ils poussaient,
Et sur leur nez leur prunelle érailliée
Versait les pleurs dont elle était mouillée,
Puis Euphémon, d'un air tout rechigné,
Dans son logis soudain s'est rencogné.
Il dit qu'il sent une douleur insigne,
Qu'il faut au moins qu'il pleure avant qu'il signe,
Et qu'à personne il ne prétend parler.

FIERENFAT.

Ah ! je prétends moi l'aller consoler.
Vous savez tous comme je le gouverne,
Et d'assez près la chose nous concerne :
Je le connais, & dès qu'il me verra
Contrat en main, d'abord il signera.

Le temps eſt cher, mon nouveau droit d'aîneſſe
Eſt un objet.

LISE.

Non, Monſieur, rien ne preſſe.

RONDON.

Si fait, tout preſſe, & c'eſt ta faute auſſi,
Que tout cela.

LISE.

Comment! à moi! ma faute!

RONDON.

Oui.
Les contre-temps qui troublent les familles,
Viennent toujours par la faute des filles.

LISE.

Qu'ai-je donc fait qui vous fâche ſi fort?

RONDON.

Vous avez fait, que vous avez tous tort.
Je veux un peu voir nos deux trouble-fêtes,
A la raiſon ranger leurs lourdes têtes,
Et je prétends vous marier tantôt,
Malgré leurs dents, malgré vous, s'il le faut.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

Vous frémissez en voyant de plus près
Tous ce fracas, ces noces, ces apprêts.

LISE.

Ah! plus mon cœur s'étudie & s'essaie,
Plus de ce joug la pesanteur m'effraie :
A mon avis, l'hymen & ses liens
Sont les plus grands, ou des maux, ou des biens.
Point de milieu : l'état du mariage
Est des humains le plus cher avantage,
Quand le rapport des esprits & des cœurs,
Des sentimens, des goûts & des humeurs,
Serre ces nœuds tissus par la nature,
Que l'amour forme, & que l'honneur épure.
Dieux! quel plaisir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de son amant!
Votre maison, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée,
Et vos enfans, ces gages précieux,
Nés de l'amour, en sont de nouveaux nœuds.

Un tel hymen, une union si chère,
Si l'on en voit, c'est le ciel sur la terre.
Mais tristement vendre par un contrat
Sa liberté, son nom & son état,
Aux volontés d'un maître despotique
Dont on devient le premier domestique ;
Se quereller, ou s'éviter le jour,
Sans joie à table, & la nuit sans amour ;
Trembler d'avoir toujours une faiblesse,
Y succomber, ou combattre sans cesse ;
Tromper son maître, ou vivre saas espoir
Dans les langueurs d'un importun devoir ;
Gémir, sécher dans sa douleur profonde ;
Un tel hymen est l'enfer de ce monde.

MARTHE.

En vérité les filles, comme on dit,
Ont un démon qui leur forme l'esprit.
Que de lumière en une ame si neuve !
La plus experte & la plus fine veuve,
Qui sagement se console à Paris
D'avoir porté le deuil de trois maris,
N'en eût pas dit sur ce point davantage.
Mais vos dégoûts sur ce beau mariage
Auraient besoin d'un éclaircissement.
L'hymen déplaît avec le Président :
Vous plairait-il avec Monsieur son frère ?
Débrouillez-moi, de grâce, ce mystère ;
L'aîné fait-il bien du tort au cadet ?
Haïssez-vous ? aimez-vous ? parlez net.

LISE.

Je n'en ſais rien, je ne peux & je n'oſe
De mes dégoûts bien demêler la cauſe.
Comment chercher la triſte vérité
Au fond d'un cœur, hélas! trop agité?
Il faut au moins, pour ſe mirer dans l'onde,
Laiſſer calmer la tempête qui gronde,
Et que l'orage & les vents en repos,
Ne rident plus la ſurface des eaux.

MARTHE.

Comparaiſon n'eſt pas raiſon, Madame.
On lit très-bien dans le fond de ſon ame :
On y voit clair. Et ſi les paſſions
Portent en nous tant d'agitations,
Fille de bien ſait toujours dans ſa tête
D'où vient le vent qui cauſe la tempête.
On ſait.....

LISE.

Et moi, je ne veux rien ſavoir :
Mon œil ſe ferme, & je ne veux rien voir :
Je ne veux point chercher ſi j'aime encore
Un malheureux qu'il faut bien que j'abhorre.
Je ne veux point accroître mes dégoûts
Du vain regret d'un plus aimable époux.
Que loin de moi cet Euphemon, ce traître,
Vive content, ſoit heureux, s'il peut l'être :
Qu'il ne ſoit pas au moins déshérité :
Je n'aurai pas l'affreuſe dureté,
Dans ce contrat où je me détermine,
D'être ſa ſœur pour hâter ſa ruine.

Voilà mon cœur : c'eſt trop le pénétrer.
Aller plus loin, ſeroit le déchirer.

SCENE II.

LISE, MARTHE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

LA-BAS, Madame, il eſt une Baronne
De Croupillac.

LISE.

Sa viſite m'étonne.

LE LAQUAIS.

Qui d'Angoulême arrive juſtement,
Et veut ici vous faire compliment.

LISE.

Hélas ! ſur quoi ?

MARTHE.

Sur votre hymen ſans doute.

LISE.

Ah ! c'eſt encor tout ce que je redoute.
Suis-je en état d'entendre ces propos,
Ces complimens, protocole des ſots,
Où l'on ſe gêne, où le bon ſens expire
Dans le travail de parler ſans rien dire ?
Que ce fardeau me pèſe & me déplaît !

SCENE III.

LISE, Mad. CROUPILLAC, MARTHE.

MARTHE.

VOILA la Dame.

LISE.

Oh! je vois trop qui c'eſt.

MARTHE.

On dit qu'elle eſt aſſez grande épouſeuſe,
Un peu plaideuſe, & beaucoup radoteuſe.

LISE.

Des ſiéges donc. Madame, pardon, ſi...

Mad. CROUPILLAC.

Ah, Madame!

LISE.

Eh, Madame!

Mad. CROUPILLAC.

Il faut auſſi...

LISE.

S'aſſeoir, Madame.

Mad. CROUPILLAC, *aſſiſe.*

En vérité, Madame,
Je ſuis confuſe, & dans le fond de l'ame,
Je voudrais bien...

LISE.

Madame ?

Mad. CROUPILLAC.

Je voudrais
Vous enlaidir, vous ôter vos attraits.
Je pleure, hélas ! vous voyant si jolie.

LISE.

Consolez-vous, Madame.

Mad. CROUPILLAC.

Oh non, ma mie,
Je ne saurais. Je vois que vous aurez
Tous les maris que vous demanderez.
J'en avais un, du moins en espérance,
Un seul, hélas ! c'est bien peu, quand j'y pense !
Et j'avais eu grand'peine à le trouver :
Vous me l'ôtez, vous allez m'en priver.
Il est un temps, ah, que ce temps vient vîte !
Où l'on perd tout quand un amant vous quitte,
Où l'on est seule ; & certe il n'est pas bien
D'enlever tout à qui n'a presque rien.

LISE.

Excusez-moi, si je suis interdite
De vos discours & de votre visite.
Quel accident afflige vos esprits ?
Qui perdez-vous ? & qui vous ai-je pris ?

Mad. CROUPILLAC.

Ma chère enfant, il est force bégueules,
Au teint ridé, qui pensent qu'elles seules,
Avec du fard & quelques fausses dents,
Fixent l'amour, les plaisirs & le temps.

Pour

Pour mon malheur, hélas ! je suis plus sage ;
Je vois trop bien que tout passe, & j'enrage.

LISE.

J'en suis fâchée, & tout est ainsi fait ;
Mais je ne peux vous rajeunir.

Mad. CROUPILLAC.

Si fait :
J'espère encor ; & ce serait peut-être
Me rajeunir, que me rendre mon traître.

LISE.

Mais de quel traître ici me parlez-vous ?

Mad. CROUPILLAC.

D'un Président, d'un ingrat, d'un époux,
Que je poursuis, pour qui je perds haleine,
Et sûrement qui n'en vaut pas la peine.

LISE.

Eh bien, Madame ?

Mad. CROUPILLAC.

Eh bien, dans mon printemps
Je ne parlais jamais aux Présidens :
Je haïssais leur personne & leur style ;
Mais, avec l'âge, on est moins difficile.

LISE.

Enfin, Madame ?

Mad. CROUPILLAC.

Enfin il faut savoir
Que vous m'avez réduite au désespoir.

LISE.

Comment ? en quoi ?

Mad. CROUPILLAC.

J'étais dans Angoulême,
Veuve, & pouvant disposer de moi-même:
Dans Angoulême en ce temps Fierenfat
Etudiait, apprentif Magistrat.
Il me lorgnait, il se mit dans la tête
Pour ma personne un amour malhonnête,
Bien malhonnête, hélas! bien outrageant,
Car il faisait l'amour à mon argent.
Je fis écrire au bon homme de père:
On s'entremit, on pousſa loin l'affaire,
Car en mon nom souvent on lui parla.
Il répondit qu'il verrait tout cela.
Vous voyez bien que la chose étoit sûre.

LISE.

Oh oui.

Mad. CROUPILLAC.

Pour moi, j'étais prête à conclure.
De Fierenfat alors le frère aîné
A votre lit fut, dit-on, destiné.

LISE.

Quel souvenir!

Mad. CROUPILLAC.

C'était un fou, ma chère,
Qui jouissait de l'honneur de vous plaire.

LISE.

Ah!

Mad. CROUPILLAC.

Ce fou-là s'étant fort dérangé,
Et de son père ayant pris son congé,

Errant, proscrit, peut-être mort; que sais-je ?
(Vous vous troublez !) mon Héros de Collège,
Mon Président, sachant que votre bien
Est, tout compté, plus ample que le mien,
Méprise enfin ma fortune & mes larmes;
De votre dot il convoite les charmes;
Entre vos bras il est ce soir admis.
Mais pensez-vous qu'il vous soit bien permis
D'aller ainsi, courant de frère en frère,
Vous emparer d'une famille entière ?
Pour moi déjà par protestation
J'arrête ici la célébration;
J'y mangerai mon château, mon douaire,
Et le procès sera fait de manière,
Que vous, son père, & les enfans que j'ai,
Nous serons morts avant qu'il soit jugé.

LISE.

En vérité, je suis toute honteuse
Que mon hymen vous rende malheureuse;
Je suis peu digne, hélas ! de ce courroux.
Sans être heureux, on fait donc des jaloux !
Cessez, Madame, avec un œil d'envie,
De regarder mon état & ma vie;
On nous pourrait aisément accorder:
Pour un mari je ne veux point plaider.

Mad. CROUPILLAC.

Quoi ! point plaider ?

LISE.

Non: je vous l'abandonne.

Mad. CROUPILLAC.

Vous êtes donc ſans goût pour ſa perſonne ?
Vous n'aimez point ?

LISE.

Je trouve peu d'attraits
Dans l'hyménée, & nul dans les procès.

SCENE IV.

Mad. CROUPILLAC, LISE, RONDON.

RONDON.

Oh, oh, ma fille, on nous fait des affaires
Qui font dreſſer les cheveux aux beaux-pères :
On m'a parlé de proteſtation.
Eh vertu-bleu ! qu'on en parle à Rondon ;
Je chaſſerai bien loin ces créatures.

Mad. CROUPILLAC.

Faut-il encor eſſuyer des injures ?
Monſieur Rondon, de grâce, écoutez-moi.

RONDON.

Que vous plaît-il ?

Mad. CROUPILLAC.

Votre gendre eſt ſans foi ;
C'eſt un fripon d'eſpèce toute neuve,
Galant, avare, écornifleur de veuve ;
C'eſt de l'argent qu'il aime.

RONDON.

Il a raiſon.

Mad. CROUPILLAC.

Il m'a cent fois promis dans ma maiſon
Un pur amour, d'éternelles tendreſſes.

RONDON.

Eſt-ce qu'on tient de ſemblables promeſſes ?

Mad. CROUPILLAC.

Il m'a quittée, hélas ! ſi durement.

RONDON.

J'en aurais fait de bon cœur tout autant.

Mad. CROUPILLAC.

Je vais parler comme il faut à ſon père.

RONDON.

Ah ! parlez-lui plutôt qu'à moi.

Mad. CROUPILLAC.

L'affaire
Eſt effroyable, & le beau ſexe entier
En ma faveur ira par-tout crier.

RONDON.

Il crira moins que vous.

Mad. CROUPILLAC.

Ah ! vos perſonnes
Sauront un peu ce qu'on doit aux Baronnes.

RONDON.

On doit en rire.

Mad. CROUPILLAC.

Il me faut un époux,
Et je prendrai lui, ſon vieux père, ou vous.

RONDON.

Qui ? moi ?

Mad. CROUPILLAC.

Vous-même.

RONDON.

Oh! je vous en défie.

Mad. CROUPILLAC.

Nous plaiderons.

RONDON.

Mais voyez la folie!

SCENE V.

RONDON, FIERENFAT, LISE.

RONDON, *à Lise.*

Je voudrais bien savoir aussi pourquoi
Vous recevez ces visites chez moi?
Vous m'attirez toujours des algarades.
(*A Fierenfat.*)
Et vous, Monsieur le Roi des pédans fades,
Quel sot démon vous force à courtiser
Une Baronne, afin de l'abuser?
C'est bien à vous, avec ce plat visage,
De vous donner les airs d'être volage!
Il vous sied bien, grave & triste indolent,
De vous mêler du métier de galant!
C'était le fait de votre fou de frère;
Mais vous! mais vous!

FIERENFAT.

Détrompez-vous, beau-père.

Je n'ai jamais requis cette union ;
Je ne promis que sous condition,
Me réservant toujours au fond de l'ame
Le droit de prendre une plus riche femme.
De mon aîné l'exhérédation,
Et tous les biens en ma possession,
A votre fille enfin m'on fait prétendre :
Argent comptant fait & beau-père & gendre.

RONDON.

Il a raison, ma foi : j'en suis d'accord.

LISE.

Avoir ainsi raison, c'est un grand tort.

RONDON.

L'argent fait tout. Va, c'est chose très-sûre.
Hâtons-nous donc, sur ce pied, de conclure.
D'écus tournois soixante pesans sacs
Finiront tout, malgré les Croupillacs.
Qu'Euphémon tarde, & qu'il me déséspère !
Signons toujours avant lui.

LISE.

Non, mon père.
Je fais aussi mes protestations,
Et je me donne à des conditions.

RONDON.

Conditions ! toi ? quelle impertinence !
Tu dis, tu dis ?

LISE.

Je dis ce que je pense.
Peut-on goûter le bonheur odieux.
De se nourrir des pleurs d'un malheureux ?

(*à Fierenfat.*)

Et vous, Monsieur, dans votre sort prospère,
Oubliez-vous que vous avez un frère ?

FIERENFAT.

Mon frère ? moi, je ne l'ai jamais vu,
Et du logis il était disparu
Lorsque j'étais encor dans notre école,
Le nez collé sur Cujas & Bartole.
J'ai su depuis ses beaux déportemens ;
Et si jamais il reparait céans,
Consolez-vous, nous savons les affaires,
Nous l'enverrons en douceur aux galères.

LISE.

C'est un projet fraternel & chrétien ;
En attendant, vous confisquez son bien :
C'est votre avis ; mais moi, je vous déclare
Que je déteste un tel projet.

RONDON.

Tarare.
Va, mon enfant, le contrat est dressé ;
Sur tout cela le Notaire a passé.

FIERENFAT.

Nos pères l'ont ordonné de la sorte ;
En droit écrit leur volonté l'emporte.
Lisez Cujas, chapitre cinq, six, sept :
« Tout libertin de débauches infect,
» Qui, renonçant à l'aile paternelle,
» Fuit la maison, ou bien qui pille icelle,
» *Ipso facto* de tout dépossédé ;
» Comme un bâtard il est exhérédé.

LISE.

Je ne connais le droit ni la coutume ;
Je n'ai point lu Cujas ; mais je préſume
Que ce ſont tous de mal-honnêtes gens,
Vrais ennemis du cœur & du bon ſens,
Si, dans leur code, ils ordonnent qu'un frère
Laiſſe périr ſon frère de misère ;
Et la nature & l'honneur ont leurs droits,
Qui valent mieux que Cujas & vos lois.

RONDON.

Ah ! laiſſez là vos lois, & votre code,
Et votre honneur, & faites à ma mode ;
De cet aîné que t'embarraſſes-tu ?
Il faut du bien.

LISE.

Il faut de la vertu.
Quil ſoit puni ; mais au moins qu'on lui laiſſe
Un peu de bien, reſte d'un droit d'aîneſſe.
Je vous le dis, ma main ni mes faveurs
Ne ſeront point le prix de ſes malheurs.
Corrigez donc l'article que j'abhorre
Dans ce contrat, qui tous nous déshonore :
Si l'intérêt ainſi l'a pu dreſſer,
C'eſt une opprobre, il le faut effacer.

FIERENFAT.

Ah, qu'une femme entend mal les affaires !

RONDON.

Quoi ! tu voudrais corriger deux Notaires ?
Faire changer un contrat ?

LISE.

Pourquoi non ?

RONDON.

Tu ne feras jamais bonne maiſon :
Tu perdras tout.

LISE.

Je n'ai pas grand uſage,
Juſqu'à préſent, du monde & du ménage.
Mais l'intérêt, mon cœur vous le maintient,
Perd des maiſons, autant qu'il en ſoutient.
Si j'en fais une, au moins cet édifice
Sera d'abord fondé ſur la juſtice.

RONDON.

Elle eſt têtue ; &, pour la contenter,
Allons, mon gendre, il faut s'exécuter.
Çà, donne un peu.

FIERENFAT.

Oui, je donne à mon frère....
Je donne... allons...

RONDON.

Ne lui donne donc guère.

SCENE VI.

EUPHEMON, RONDON, LISE, FIERENFAT.

RONDON.

Ah ! le voici, le bon homme Euphémon.
Viens, viens, j'ai mis ma fille à la raiſon ;
On n'attend plus rien que ta ſignature.

Presse-moi donc cette tardive allure.
Dégourdis-toi, prends un ton réjoui,
Un air de noce, un front épanoui;
Car dans neuf mois, je veux, ne te déplaise,
Que deux enfans..... Je ne me sens pas d'aise.
Allons, ri donc, chassons tous les ennuis;
Signons, signons.

EUPHEMON.

Non, Monsieur, je ne puis.

FIERENFAT.

Vous ne pouvez?

RONDON.

En voici bien d'une autre.

FIERENFAT.

Quelle raison!

RONDON.

Quelle rage est la vôtre?
Quoi! tout le monde, est-il devenu fou?
Chacun dit non: comment? pourquoi? par où?

EUPHEMON.

Ah! ce serait outrager la nature,
Que de signer dans cette conjoncture.

RONDON.

Serait-ce point la Dame Croupillac,
Qui sourdement fait ce maudit micmac?

EUPHEMON.

Non, cette femme est folle, & dans sa tête
Elle veut rompre un hymen que j'apprête.
Mais ce n'est pas de ses cris impuissans
Que sont venus les ennuis que je sens.

RONDON.

Eh bien, quoi donc ! ce béquillard du coche
Dérange tout, & notre affaire accroche ?

EUPHEMON.

Ce qu'il a dit doit retarder du moins
L'heureux hymen, objet de tant de soins.

LISE.

Qu'a-t-il donc dit, Monsieur ?

FIERENFAT.

Quelle nouvelle
A-t-il appris ?

EUPHEMON.

Une, hélas ! trop cruelle.
Devers Bordeaux cet homme a vu mon fils
Dans les prisons, sans secours, sans habits,
Mourant de faim ; la honte & la tristesse
Vers le tombeau conduisaient sa jeunesse ;
La maladie & l'excès du malheur
De son printemps avaient séché la fleur,
Et dans son sang la fièvre enracinée
Précipitait sa dernière journée.
Quand il le vit, il était expirant ;
Sans doute, hélas ! il est mort à présent.

RONDON.

Voilà, ma foi, sa pension payée.

LISE.

Il serait mort !

RONDON.

N'en sois point effrayée ;
Va, que t'importe ?

FIERENFAT.

FIERENFAT.

Ah, Monsieur! la pâleur
De son visage efface la couleur.

RONDON.

Elle est, ma foi, sensible : ah, la friponne!
Puisqu'il est mort, allons, je te pardonne.

FIERENFAT.

Mais après tout, mon père, voulez-vous?....

EUPHEMON.

Ne craignez rien, vous serez son époux.
C'est mon bonheur; mais il serait atroce
Qu'un jour de deuil devînt un jour de noce.
Puis-je, mon fils, mêler à ce festin
Le contre-temps de mon juste chagrin?
Et sur vos fronts, parés de fleurs nouvelles,
Laisser couler mes larmes paternelles?
Donnez, mon fils, ce jour à nos soupirs,
Et différez l'heure de vos plaisirs;
Par une joie indiscrète, insensée,
L'honnêteté serait trop offensée.

LISE.

Ah! oui, Monsieur, j'approuve vos douleurs;
Il m'est plus doux de partager vos pleurs,
Que de former les nœuds du mariage.

FIERENFAT.

Eh! mais, mon père.....

RONDON.

Eh! vous n'êtes pas sage.
Quoi! différer un hymen projeté,
Pour un ingrat cent fois déshérité,

Maudit de vous, de sa famille entière !

EUPHEMON.

Dans ces momens un père est toujours père.
Ses attentats & toutes ses erreurs
Furent toujours le sujet de mes pleurs ;
Et ce qui pèse à mon ame attendrie,
C'est qu'il est mort sans réparer sa vie.

RONDON.

Réparons-la, donnons-nous aujourd'hui
Des petits-fils qui vaillent mieux que lui ;
Signons, dansons, allons. Que de faiblesse !

EUPHEMON.

Mais.....

RONDON.

Mais, morbleu, ce procédé me blesse :
De regretter même le plus grand bien,
C'est fort mal fait : douleur n'est bonne à rien.
Mais regretter le fardeau qu'on vous ôte,
C'est une énorme & ridicule faute.
Ce fils aîné, ce fils, votre fléau,
Vous mit trois fois sur le bord du tombeau.
Pauvre cher homme ! allez, sa frénésie
Eût tôt ou tard abrégé votre vie.
Soyez tranquille, & suivez mes avis ;
C'est un grand gain que de perdre un tel fils.

EUPHEMON.

Oui ; mais ce gain coûte plus qu'on ne pense :
Je pleure, hélas ! sa mort & sa naissance.

RONDON, *à Fierenfat.*

Va, fuis ton père, & fois expéditif;
Prends ce contrat: le mort faifit le vif.
Il n'eſt plus temps qu'avec moi l'on barguigne;
Prends-lui la main, qu'il parafe, & qu'il ſigne.
à Liſe.
Et toi, ma fille, attendons à ce ſoir:
Tout ira bien.

LISE.

Je ſuis au déſeſpoir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMON fils, JASMIN.

JASMIN.

Oui, mon ami, tu fus jadis mon maître ;
Je t'ai servi deux ans sans te connaître :
Ainsi que moi, réduit à l'hôpital,
Ta pauvreté m'a rendu ton égal.
Non, tu n'es plus ce Monsieur d'Entremonde,
Ce Chevalier si pimpant dans le monde,
Fêté, couru, de femmes entouré,
Nonchalamment de plaisirs enivré.
Tout est au diable. Eteins dans ta mémoire
Ces vains regrets des beaux jours de ta gloire :
Sur du fumier l'orgueil est un abus :
Le souvenir d'un bonheur qui n'est plus,
Est à nos maux un poids insupportable.
Toujours Jasmin, j'en suis moins misérable.
Né pour souffrir, je sais souffrir gaîment :
Manquer de tout, voilà mon élément.
Ton vieux chapeau, tes guenilles de bure
Dont tu rougis, c'était là ma parure.
Tu dois avoir, ma foi, bien du chagrin

De n'avoir pas été toujours Jasmin.

EUPHEMON fils.

Que la misère entraîne d'infamie !
Faut-il encor qu'un valet m'humilie ?
Quelle accablante & terrible leçon !
Je sens encor, je sens qu'il a raison.
Il me console au moins à sa manière :
Il m'accompagne, & son ame grossière,
Sensible & tendre en sa rusticité,
N'a point pour moi perdu l'humanité.
Né mon égal, puisqu'enfin il est homme,
Il me soutient sous le poids qui m'assomme ;
Il suit gaîment mon sort infortuné,
Et mes amis m'ont tous abandonné.

JASMIN.

Toi, des amis, hélas ! mon pauvre maître !
Apprends-moi donc, de grâce, à les connaître ;
Comment sont faits les gens qu'on nomme amis ?

EUPHEMON fils.

Tu les a vus chez moi toujours admis,
M'importunant souvent de leurs visites,
A mes soupers délicats parasites,
Vantant mes goûts d'un esprit complaisant,
Et sur le tout empruntant mon argent,
De leur bon cœur m'étourdissant la tête,
Et me louant, moi présent.

JASMIN.

Pauvre bête !
Pauvre innocent ! tu ne les voyais pas
Te chansonner au sortir d'un repas,

Siffler, berner ta bénigne imprudence.

EUPHEMON fils.

Ah, je le crois, car dans ma décadence,
Lorsqu'à Bordeaux je me vis arrêté,
Aucun de ceux à qui j'ai tout prêté
Ne me vint voir, nul ne m'offrit sa bourse.
Puis au sortir, malade & sans ressource,
Lorsqu'à l'un d'eux que j'avais tant aimé,
J'allais m'offrir mourant, inanimé,
Sous ces haillons, dépouilles délabrées,
De l'indigence exécrables livrées;
Quand je lui vins demander un secours,
D'où dépendait mes misérables jours,
Il détourna son œil confus & traître,
Puis il feignit de ne me pas connaître,
Et me chassa comme un pauvre importun.

JASMIN.

Aucun n'osa te consoler?

EUPHEMON fils.

Aucun.

JASMIN.

Ah, les amis! les amis! quels infames!

EUPHEMON fils.

Les hommes sont tous de fer.

JASMIN.

Et les femmes?

EUPHEMON fils.

J'en attendais, hélas! plus de douceur;
J'en ai cent fois essuyé plus d'horreur.
Celle surtout qui m'aimant sans mystère,

Semblait placer son orgueil à me plaire,
Dans son logis meublé de mes présens,
De mes bienfaits acheta des amans,
Et de mon vin régalait leur cohue,
Lorsque de faim j'expirais dans sa rue.
Enfin, Jasmin, sans ce pauvre vieillard
Qui dans Bordeaux me trouva par hasard,
Qui m'avait vu, dit-il, dans mon enfance,
Une mort prompte eût fini ma souffrance.
Mais en quel lieu sommes-nous, cher Jasmin?

JASMIN.

Près de Cognac, si je sais mon chemin,
Et l'on m'a dit que mon vieux premier maître,
Monsieur Rondon, loge en ces lieux peut-être.

EUPHEMON fils.

Rondon?... le père de..... Quel nom dis-tu?

JASMIN.

Le nom d'un homme assez brusque & bourru.
Je fus jadis page dans sa cuisine;
Mais dominé d'une humeur libertine,
Je voyageai: je fus depuis coureur,
Laquais, commis, fantassin, déserteur,
Puis dans Bordeaux je te pris pour mon maître.
De moi Rondon se souviendra peut-être,
Et nous pourrions dans notre adversité.....

EUPHEMON fils.

Et depuis quand, dis-moi, l'as-tu quitté?

JASMIN.

Depuis quinze ans. C'était un caractère
Moitié plaisant, moitié triste & colère,

Au fond bon diable : il avait un enfant,
Un vrai bijou, fille unique vraiment,
Œil bleu, nez court, teint frais, bouche vermeille;
Et des raisons ! c'était une merveille.
Cela pouvait bien avoir..... de mon temps.....
A bien compter..... entre six à sept ans,
Et cette fleur, avec l'âge embellie,
Est en état, ma foi, d'être cueillie.

EUPHEMON fils.

Ah, malheureux!

JASMIN.

Mais j'ai beau te parler;
Ce que je dis ne te peut consoler.
Je vois toujours à travers ta visière,
Tomber des pleurs qui bordent ta paupière.

EUPHEMON fils.

Quel coup du sort, ou quel ordre des cieux,
A pu guider ma misère en ces lieux ?
Hélas !

JASMIN.

Ton œil contemple ces demeures.
Tu restes là tout pensif, & tu pleures.

EUPHEMON fils.

J'en ai sujet.

JASMIN.

Mais connais-tu Rondon?
Serais-tu pas parent de la maison ?

EUPHEMON fils.

Ah! laisse-moi.

Par charité, mon maître,

JASMIN, *en l'embraſſant.*

Mon cher ami, dis-moi qui tu peux être.

EUPHEMON fils, *en pleurant.*

Je ſuis..... je ſuis un malheureux mortel,
Je ſuis un fou, je ſuis un criminel,
Qu'on doit haïr, que le ciel doit pourſuivre,
Et qui devrait être mort.

JASMIN.

Songe à vivre :
Mourir de faim eſt par trop rigoureux.
Tiens, nous avons quatre mains à nous deux,
Servons-nous en, ſans complainte importune.
Vois-tu d'ici ces gens dont la fortune
Eſt dans leurs bras, qui la bèche à la main,
Le dos courbé, retournent ce jardin ?
Enrôlons-nous parmi cette canaille ;
Viens avec eux, imite-les, travaille,
Gagne ta vie.

EUPHEMON fils.

Hélas ! dans leurs travaux,
Ces vils humains, moins hommes qu'animaux,
Goûtent des biens dont toujours mes caprices
M'avaient privé dans mes fauſſes délices ;
Ils ont au moins, ſans trouble, ſans remords,
La paix de l'ame & la ſanté du corps.

SCENE II.

Mad. CROUPILLAC, EUPHEMON fils, JASMIN.

Mad. CROUPILLAC, *dans l'enfoncement.*

Que vois-je ici? Serais-je aveugle ou borgne?
C'eſt lui, ma foi: plus j'aviſe & je lorgne
Cet homme-là, plus je dis que c'eſt lui.
Elle le conſidère.
Mais ce n'eſt plus le même homme aujourd'hui,
Ce cavalier brillant dans Angoulême,
Jouant gros jeu, couſu d'or..... c'eſt lui-même.
Elle s'approche d'Euphémon.
Mais l'autre était riche, heureux, beau, bien fait;
Et celui-ci me ſemble pauvre & laid.
La maladie altère un beau viſage;
La pauvreté change encor davantage.

JASMIN.

Mais pourquoi donc ce ſpectre féminin
Nous pourſuit-il de ſon regard malin?

EUPHEMON fils.

Je la connais, hélas! ou je me trompe;
Elle m'a vu dans l'éclat, dans la pompe.
Il eſt affreux d'être ainſi dépouillé
Aux mêmes yeux auxquels on a brillé.
Sortons.

Mad. CROUPILLAC, *s'avançant vers Euphémon fils.*

Mon fils, quelle étrange aventure
T'a donc réduit en si pièrre posture ?

EUPHEMON fils.

Ma faute.

Mad. CROUPILLAC.

Hélas ! comme te voilà mis !

JASMIN.

C'eſt pour avoir eu d'excellens amis :
C'eſt pour avoir été volé, Madame.

Mad. CROUPILLAC.

Volé ! par qui ? comment ?

JASMIN.

Par bonté d'ame.
Nos voleurs ſont de très-honnêtes gens,
Gens du beau monde, aimables fainéans,
Buveurs, joueurs & conteurs agréables,
Des gens d'eſprit, des femmes adorables.

Mad. CROUPILLAC.

J'entends, j'entends, vous avez tout mangé ;
Mais vous ſerez cent fois plus affligé,
Quand vous ſaurez les exceſſives pertes
Qu'en fait d'hymen j'ai depuis peu ſouffertes.

EUPHEMON fils.

Adieu, Madame.

Mad. CROUPILLAC.

Adieu ! non, tu ſauras
Mon accident. Parbleu, tu me plaindras.

EUPHEMON fils.

Soit, je vous plains : adieu.

Mad. CROUPILLAC.

Non, je te jure
Que tu sauras toute mon aventure.
Un Fierenfat, robin de son métier,
Vint avec moi connaissance lier
Elle court après lui.
Dans Angoulême, au temps où vous battîtes
Quatre Sergens, & la fuite vous prîtes.
Ce Fierenfat habite en ce canton
Avec son père, un Seigneur Euphémon.

EUPHEMON fils, *revenant.*

Euphémon!

Mad. CROUPILLAC.

Oui.

EUPHEMON fils.

Ciel! Madame, de grâce,
Cet Euphémon, cet honneur de sa race,
Que ses vertus ont rendu si fameux,
Serait.....

Mad. CROUPILLAC.

Eh oui.

EUPHEMON fils.

Quoi! dans ces mêmes lieux!

Mad. CROUPILLAC.

Oui.

Puis-je au moins savoir..... comme il se porte?

Mad. CROUPILLAC.

Fort bien, je crois..... que diable vous importe?

EUPHEMON fils.

Et que dit-on?

Mad.

Mad. CROUPILLAC.

De qui ?

EUPHEMON fils.

D'un fils aîné
Qu'il eût jadis.

Mad. CROUPILLAC.

Ah ! c'eſt un fils mal né,
Un garnement, une tête légère,
Un fou fieffé, le fléau de ſon père,
Depuis long-temps de débauches perdu,
Et qui peut-être eſt à préſent pendu.

EUPHEMON fils.

En vérité..... je ſuis confus dans l'ame
De vous avoir interrompu, Madame.

Mad. CROUPILLAC.

Pourſuivons donc. Fierenfat, ſon cadet,
Chez moi l'amour hautement me faiſait ;
Il me devoit avoir par mariage.

EUPHEMON fils.

Eh bien ! a-t-il ce bonheur en partage ?
Eſt-il à vous ?

Mad. CROUPILLAC.

Non, ce fat engraiſſé
De tout le lot de ſon frère inſenſé,
Devenu riche, & voulant l'être encore,
Rompt aujourd'hui cet hymen qui l'honore,
Il veut ſaiſir la fille d'un Rondon,
D'un plat Bourgeois, le coq de ce canton.

EUPHEMON fils.

Que dites-vous ? Quoi, Madame ! il l'épouſe !

Mad. CROUPILLAC.

Vous m'envoyez terriblement jalouſe.

EUPHEMON fils.

Ce jeune objet aimable..... dont Jaſmin
M'a tantôt fait un portrait ſi divin,
Se donnerait.....

JASMIN.

Quelle rage eſt la vôtre !
Autant lui vaut ce mari-là qu'un autre.
Quel diable d'homme ! il s'afflige de tout.

EUPHEMON fils, *à part.*

Ce coup a mis ma patience à bout.
(*A Mad. Croupillac.*)
Ne doutez point que mon cœur ne partage
Amèrement un ſi ſenſible outrage.
Si j'étais cru, cette Liſe aujourd'hui
Aſſurément ne ſeroit pas pour lui.

Mad. CROUPILLAC.

Oh ! tu le prends du ton qu'il le faut prendre.
Tu plains mon ſort : un gueux eſt toujours tendre.
Tu paraiſſais bien moins compatiſſant
Quand tu roulais ſur l'or & ſur l'argent.
Ecoute ; on peut s'entr'aider dans la vie.

JASMIN.

Aidez-nous donc, Madame, je vous prie.

Mad. CROUPILLAC.

Je veux ici te faire agir pour moi.

EUPHEMON fils.

Moi, vous ſervir ? Hélas, Madame ! en quoi ?

Mad. CROUPILLAC.

En tout. Il faut prendre en main mon injure.
Un autre habit, quelque peu de parure,
Te pourroient rendre encor assez joli.
Ton esprit est insinuant, poli;
Tu connais l'art d'empaumer une fille;
Introduis-toi, mon cher, dans la famille;
Fais le flatteur auprès de Fierenfat;
Vante son bien, son esprit, son rabat;
Sois en faveur; & lorsque je proteste
Contre son vol, toi, mon cher, fais le reste,
Je veux gagner du temps en protestant.

EUPHEMON, *voyant son père.*

Que vois-je? ô ciel!

(*Il s'enfuit.*)

Mad. CROUPILLAC.

Cet homme est fou vraimenr;
Pourquoi s'enfuir?

JASMIN.

C'est qu'il vous craint, sans doute.

Mad. CROUPILLAC.

Poltron! demeure; arrête, écoute, écoute.

SCENE III.

EUPHEMON père, JASMIN.

EUPHEMON.

JE l'avoûrai, cet aſpect imprévu
D'un malheureux avec peine entrevu,
Porte à mon cœur je ne ſais quelle atteinte
Qui me remplit d'amertume & de crainte.
Il a l'air noble, & même certains traits
Qui m'ont touché. Las! je ne vois jamais
De malheureux à-peu-près de cet âge,
Que de mon fils la douloureuſe image
Ne vienne alors, par un retour cruel,
Perſécuter ce cœur trop paternel.
Mon fils eſt mort, ou vit dans la misère,
Dans la débauche, & fait honte à ſon père.
De tous côtés je ſuis bien malheureux;
J'ai deux enfans, ils m'accablent tous deux;
L'un par ſa perte & par ſa vie infame
Fait mon ſupplice & déchire mon ame;
L'autre en abuſe, il ſent trop que ſur lui
De mes vieux ans j'ai fondé tout l'appui.
Pour moi la vie eſt un poids qui m'accable.
(*Apercevant Jaſmin, qui le ſalue.*)
Que me veux-tu, l'ami?

JASMIN.

Seigneur aimable,
Reconnaiſſez, digne & noble Euphémon,

Certain Jasmin élevé chez Rondon.

EUPHEMON.

Ah, ah, c'est toi ! le temps change un visage,
Et mon front chauve en sent le long outrage.
Quand tu partis, tu me vis encor frais ;
Mais l'âge avance, & le terme est bien près.
Tu reviens donc enfin enfin dans ta patrie ?

JASMIN.

Oui, je suis las de tourmenter ma vie,
De vivre errant & damné comme un Juif :
Le bonheur semble un être fugitif.
Le Diable enfin, qui toujours me promène,
Me fit partir, le Diable me ramène.

EUPHEMON.

Je t'aiderai : sois sage, si tu peux.
Mais quel était cet autre malheureux
Qui te parlait dans cette promenade,
Qui s'est enfui ?

JASMIN.

Mais..... c'est mon camarade,
Un pauvre hère affamé comme moi,
Qui n'ayant rien, cherche aussi de l'emploi.

EUPHEMON.

On peut tous deux vous occuper peut-être
A-t-il des mœurs ? est-il sage ?

JASMIN.

Il doit l'être ;
Je lui connais d'assez bons sentimens :
Il a de plus de fort jolis talens ;

Il sait écrire, il fait l'arithmétique,
Dessine un peu, sait un peu de musique :
Ce drôle-là fut très-bien élevé.

EUPHEMON.

S'il est ainsi, son poste est tout trouvé.
Jasmin, mon fils deviendra votre maître ;
Il se marie, & dès ce soir peut-être :
Avec son bien son train doit augmenter.
Un de ses gens qui vient de le quitter,
Vous laisse encor une place vacante ;
Tous deux ce soir il faut qu'on vous présente ;
Vous le verrez chez Rondon mon voisin.
J'en parlerai. J'y vais : adieu, Jasmin.
En attendant, tiens : voici de quoi boire.

SCENE IV.

JASMIN, *seul.*

Ah, l'honnête homme ! ô ciel ! pourroit-on croire
Qu'il soit encor, en ce siècle félon,
Un cœur si droit, un mortel aussi bon ?
Cet air, ce port, cette ame bienfaisante,
Du bon vieux temps est l'image parlante.

SCENE V.

EUPHEMON fils revenant, JASMIN.

JASMIN, *en l'embraſſant.*

JE t'ai trouvé déjà condition,
Et nous ſerons laquais chez Euphémon.

EUPHEMON.

Ah!
S'il te plaît, quel excès de ſurpriſe!
Pourquoi ces yeux de gens qu'on exorciſe,
Et ces ſanglots coup ſur coup redoublés,
Preſſant tes mots au paſſage étranglés.

EUPHEMON fils.

Ah! je ne puis contenir ma tendreſſe;
Je cède au trouble, au remords qui me preſſe.

JASMIN.

Qu'a-t-elle dit qui t'ait tant agité?

EUPHEMON fils.

Elle m'a dit..... Je n'ai rien écouté.

JASMIN.

Qu'avez-vous donc?

EUPHEMON fils.

Mon cœur ne peut ſe taire:
Cet Euphémon.....

JASMIN.

Eh bien!

EUPHEMON fils.

Ah!.... c'eſt mon père.

JASMIN.

Qui, lui, Monſieur?

EUPHEMON fils.

Oui, je ſuis cet aîné,
Ce criminel & cet infortuné
Qui déſola ſa famille éperdue.
Ah, que mon cœur palpitait à ſa vue!
Qu'il lui portait ſes vœux humiliés!
Que j'étais près de tomber à ſes pieds!

JASMIN.

Qui, vous, ſon fils? Ah! pardonnez, de grâce,
Ma familière & ridicule audace,
Pardon, Monſieur,

EUPHEMON fils.

Va, mon cœur oppreſſé
Peut-il ſavoir ſi tu m'as offenſé?

JASMIN.

Vous êtes fils d'un homme qu'on admire,
D'un homme unique; & s'il faut tout vous dire,
D'Euphémon fils la réputation
Ne flaire pas, à beaucoup près, ſi bon.

EUPHEMON fils.

Et c'eſt auſſi ce qui me déſeſpère.
Mais, réponds-moi, que te diſait mon père?

JASMIN.

Moi, je diſais que nous étions tous deux

Prêts à servir, bien élevés, très-gueux;
Et lui, plaignant nos destins sympatiques,
Nous recevait tous deux pour domestiques.
Il doit ce soir vous placer chez ce fils,
Ce Président à Lise tant promis,
Ce Président, votre fortuné frère,
De qui Rondon doit être le beau-père.

EUPHEMON fils.

Eh bien, il faut développer mon cœur:
Vois tous mes maux, connais leur profondeur.
S'être attiré, par un tissu de crimes,
D'un père aimé les fureurs légitimes,
Être maudit, être déshérité,
Sentir l'horreur de la mendicité,
A mon cadet voir passer ma fortune,
Être exposé, dans ma honte importune,
A le servir, quand il m'a tout ôté:
Voilà mon sort, je l'ai bien mérité.
Mais croirais-tu qu'au sein de la souffrance,
Mort aux plaisirs, & mort à l'espérance,
Haï du monde, & mépriſé de tous,
N'attendant rien, j'ose être encor jaloux?

JASMIN.

Jaloux! de qui?

EUPHEMON fils.

De mon frère, de Lise.

JASMIN.

Vous sentiriez un peu de convoitise
Pour votre sœur? Mais vraiment c'est un trait
Digne de vous; ce péché vous manquait.

EUPHEMON fils.

Tu ne sais pas qu'au sortir de l'enfance,
(Car chez Rondon tu n'étais plus, je pense)
Par nos parens l'un à l'autre promis,
Nos cœurs étaient à leurs ordres soumis :
Tout nous liait, la conformité d'âge,
Celle des goûts, les jeux, le voisinage.
Plantés exprès, deux jeunes arbrisseaux
Croissent ainsi pour unir leurs rameaux.
Le temps, l'amour, qui hâtait sa jeunesse,
La fit plus belle, augmenta sa tendresse :
Tout l'univers alors m'eût envié ;
Mais jeune, aveugle, à des méchans lié,
Qui de mon cœur corrompaient l'innocence,
Ivre de tout dans mon extravagance,
Je me faisais un lâche point d'honneur
De mépriser, d'insulter son ardeur.
Le croirais-tu? je l'accablai d'outrages.
Quel temps, hélas! Les violens orages
Des passions qui troublaient mon destin,
A mes parens m'arrachèrent enfin.
Tu sais depuis quel fut mon sort funeste.
J'ai tout perdu : mon amour seul me reste.
Le ciel, ce ciel qui doit nous désunir,
Me laisse un cœur, & c'est pour me punir.

JASMIN.

S'il est ainsi, si dans votre misère,
Vous la r'aimez, n'ayant pas mieux à faire,
De Croupillac le conseil était bon,
De vous fourrer, s'il se peut, chez Rondon.

Le sort maudit épuisa votre bourse,
L'amour pourrait vous servir de ressource.

EUPHEMON fils.

Moi, l'oser voir! moi, m'offrir à ses yeux,
Après mon crime, en cet état hideux!
Il me faut fuir un père, une maîtresse;
J'ai de tous deux épuisé la tendresse,
Et je ne sais, ô regrets superflus!
Lequel des deux doit me haïr le plus.

SCENE VI.

EUPHEMON fils, FIERENFAT, JASMIN.

JASMIN.

Voila, je crois, ce Président si sage.

EUPHEMON fils.

Lui! je n'avais jamais vu son visage.
Quoi! c'est donc là mon frère, mon rival?

FIERENFAT.

En vérité, cela ne va pas mal;
J'ai tant pressé, tant sermonné mon père,
Que, malgré lui, nous finissons l'affaire.
(*En voyant Jasmin.*)
Où sont ces gens qui voulaient me servir?

JASMIN.

C'est nous, Monsieur; nous venions nous offrir
Très-humblement.

FIERENFAT.

Qui de vous deux sait lire ?

JASMIN.

C'est lui, Monsieur.

FIERENFAT.

Il sait sans doute écrire ?

JASMIN.

Oh oui, Monsieur, déchiffrer, calculer.

FIERENFAT.

Mais il devrait savoir aussi parler.

JASMIN.

Il est timide, & sort de maladie.

FIERENFAT.

Il a pourtant la mine assez hardie ;
Il me paraît qu'il sent assez son bien.
Combien veux-tu gagner de gages ?

EUPHEMON fils.

Rien.

JASMIN.

Oh, nous avons, Monsieur, l'ame héroïque.

FIERENFAT.

A ce prix-là, viens, sois mon domestique ;
C'est un marché que je veux accepter.
Viens, à ma femme il faut te présenter.

EUPHEMON fils.

A votre femme!

FIERENFAT.

Oui, oui, je me marie.

EUPHEMON fils.

Quand ?

FIERENFAT.

Dès ce soir.

EUPHEMON fils.

Ciel !.... Monsieur, je vous prie,
De cet objet vous êtes donc charmé ?

FIERENFAT.

Oui.

EUPHEMON fils.

Monsieur !

FIERENFAT.

Hem!

EUPHEMON fils.

En seriez-vous aimé ?

FIERENFAT.

Oui. Vous semblez bien curieux, mon drôle !

EUPHEMON fils.

Que je voudrais lui couper la parole,
Et le punir de son trop de bonheur !

FIERENFAT.

Qu'est-ce qu'il dit ?

JASMIN.

Il dit que de grand cœur
Il voudrait bien vous ressembler & plaire.

FIERENFAT.

Eh !.... je le crois ; mon homme est téméraire.
Çà, qu'on me suive, & qu'on soit diligent,
Sobre, frugal, soigneux, adroit, prudent,
Respectueux. Allons, la Fleur, la Brie,
Venez, faquins.

EUPHEMON fils.

Il me prend une envie ;
C'eſt d'affubler ſa face de palais,
A poing fermé, de deux larges ſoufflets.

JASMIN.

Vous n'êtes pas trop corrigé, mon maître.

EUPHEMON fils.

Ah! ſoyons ſage : il eſt bien temps de l'être.
Le fruit au moins que je dois recueillir
De tant d'erreurs, eſt de ſavoir ſouffrir.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Mad. CROUPILLAC, EUPHEMON fils, JASMIN.

Mad. CROUPILLAC.

J'AI, mon très-cher, par prévoyance extrême,
Fait arriver deux Huissiers d'Angoulême.
Et toi, t'es-tu servi de ton esprit?
As-tu bien fait tout ce que je t'ai dit?
Pourras-tu bien, d'un air de prud'hommie,
Dans la maison semer la zizanie?
As-tu flatté le bonhomme Euphémon?
Parle: as-tu vu la future?

EUPHEMON fils.

Hélas! non.

Mad. CROUPILLAC.

Comment?

EUPHEMON fils.

Croyez que je me meurs d'envie
D'être à ses pieds.

Mad. CROUPILLAC.

Allons donc, je t'en prie,
Attaque-la, pour me plaire, & rends-moi

Ce traître ingrat qui séduisit ma foi.
Je vais pour toi procéder en justice,
Et tu feras l'amour pour mon service.
Reprends cet air imposant & vainqueur,
Si sûr de soi, si puissant sur un cœur,
Qui triomphait si-tôt de la sagesse :
Pour être heureux, reprends ta hardiesse.

EUPHEMON fils.

Je l'ai perdue.

Mad. CROUPILLAC.

Eh quoi ! quel embarras !

EUPHEMON fils.

J'étais hardi lorsque je n'aimais pas.

JASMIN.

D'autres raisons l'intimident peut-être :
Ce Fierenfat est, ma foi, notre maître ;
Pour ses valets il nous retient tous deux.

Mad. CROUPILLAC.

C'est fort bien fait, vous êtes trop heureux :
De sa maîtresse être le domestique
Est un bonheur, un destin presque unique.
Profitez-en.

JASMIN.

Je vois certains attraits
S'acheminer pour prendre ici le frais ;
De chez Rondon, me semble, elle est sortie.

Mad. CROUPILLAC.

Eh, fois donc vîte amoureux, je t'en prie :
Voici le temps, ose un peu lui parler.

Quoi ! je te vois soupirer & trembler !
Tu l'aimes donc ? ah, mon cher ! ah, de grâce !

EUPHEMON fils.

Si vous saviez, hélas ! ce qui se passe
Dans mon esprit interdit & confus,
Ce tremblement ne vous surprendrait plus.

JASMIN, *en voyant Lise.*

L'aimable enfant ! comme elle est embellie !

EUPHEMON fils.

C'est elle, ô Dieux ! je meurs de jalousie,
De désespoir, de remords & d'amour.

Mad. CROUPILLAC.

Adieu, je vais te servir à mon tour.

EUPHEMON fils.

Si vous pouvez, faites que l'on differe
Ce triste hymen.

Mad. CROUPILLAC.

C'est ce que je vais faire.

EUPHEMON fils.

Je tremble, hélas !

JASMIN.

Il faut tâcher du moins
Que vous puissiez lui parler sans témoins.
Retirons-nous.

EUPHEMON fils.

Oh ! je te suis ; j'ignore
Ce que j'ai fait, ce qu'il faut faire encore :
Je n'oserai jamais m'y présenter.

SCENE II.

LISE, MARTHE, JASMIN, *dans l'enfoncemen*
& EUPHEMON *plus reculé.*

LISE.

J'AI beau me fuir, me chercher, m'éviter,
Rentrer, sortir, goûter la solitude,
Et de mon cœur faire en secret l'étude;
Plus j'y regarde, hélas! & plus je voi
Que le bonheur n'était pas fait pour moi.
Si quelque chose un moment me console,
C'est Croupillac, c'est cette vieille folle,
A mon hymen mettant empêchement.
Mais ce qui vient redoubler mon tourment,
C'est qu'en effet Fierenfat & mon père
En sont plus vifs à presser ma misère;
Ils ont gagné le bon homme Euphémon.

MARTHE.

En vérité, ce vieillard est trop bon.
Ce Fierenfat est par trop tyrannique;
Il le gouverne.

LISE.

Il aime un fils unique;
Je lui pardonne; accablé du premier,
Aú moins sur l'autre il cherche à s'appuyer.

MARTHE.

Mais, après tout, malgré ce qu'on publie,
Il n'est pas sûr que l'autre soit sans vie.

LISE.

Hélas! il faut (quel funeste tourment!)
Le pleurer mort, ou le haïr vivant.

MARTHE.

De son danger cependant la nouvelle
Dans votre cœur mettait quelque étincelle.

LISE.

Ah! sans l'aimer on peut plaindre son sort.

MARTHE.

Mais n'être plus aimé, c'est être mort.
Vous allez donc enfin être à son frère.

LISE.

Ma chère enfant, ce mot me désespère.
Pour Fierenfat tu connais ma froideur;
L'aversion s'est changée en horreur;
C'est un breuvage affreux, plein d'amertume,
Que dans l'excès du mal qui me consume,
Je me résous de prendre malgré moi,
Et que ma main rejette avec effroi.

JASMIN, *tirant Marthe par la robe.*

Puis-je en secret, ô gentille merveille,
Vous dire ici quatre mots à l'oreille?

MARTHE, *à Jasmin.*

Très-volontiers.

LISE, *à part.*

O sort! pourquoi faut-il
Que de mes jours tu respecte le fil,
Lorsqu'un ingrat, un amant si coupable,
Rendit ma vie, hélas! si misérable?

MARTHE, *venant à Lise.*

C'est un des gens de votre Président ;
Il est à lui, dit-il, nouvellement ;
Il voudroit bien vous parler.

LISE.

Qu'il attende.

MARTHE, *à Jasmin.*

Mon cher ami, Madame vous commande
D'attendre un peu.

LISE.

Quoi ! toujours m'excéder !
Et même absent en tous lieux m'obséder !
De mon hymen que je suis déjà lasse !

JASMIN, *à Marthe.*

Ma belle enfant, obtiens-nous cette grâce.

MARTHE, *revenant.*

Absolument il prétend vous parler.

LISE.

Ah ! je vois bien qu'il faut nous en aller.

MARTHE.

Ce quelqu'un-là veut vous voir tout-à-l'heure :
Il faut, dit-il, qu'il vous parle, ou qu'il meure.

LISE.

Rentrons donc vîte, & courons me cacher.

SCENE III.

LISE, MARTHE, EUPHEMON fils, *s'appuyant sur* JASMIN.

EUPHEMON fils.

La voix me manque, & je ne peux marcher:
Mes faibles yeux ſont couverts d'un nuage.

JASMIN.

Donnez la main : venons ſur ſon paſſage.

EUPHEMON fils.

Un froid mortel a paſſé dans mon cœur.
(*A Liſe.*)
Souffrirez-vous ?....

LISE, *ſans le regarder.*

Que voulez-vous, Monſieur ?

EHUPEMON fils, *ſe jetant à genoux.*

Ce que je veux ? la mort que je mérite.

LISE.

Que vois-je ? ô ciel !

MARTHE.

Quelle étrange viſite !
C'eſt Euphémon ! grand Dieu ! qu'il eſt changé !

EUPHEMON fils.

Oui, je le ſuis, votre cœur eſt vengé ;
Oui, vous devez en tout me méconnaître :

Je ne ſuis plus ce furieux, ce traître
Si déteſté, ſi craint dans ce ſéjour,
Qui fit rougir la nature & l'amour.
Jeune, égaré, j'avais tous les caprices;
De mes amis j'avais pris tous les vices,
Et le plus grand, qui ne peut s'effacer,
Le plus affreux fut de vous offenſer.
J'ai reconnu, j'en jure par vous-même,
Par la vertu, que j'ai fui, mais que j'aime,
J'ai reconnu ma déteſtable erreur.
Le vice était étranger dans mon cœur.
Ce cœur n'a plus les taches criminelles
Dont il couvrit ſes clartés naturelles.
Mon feu pour vous, ce feu ſaint & ſacré,
Y reſte ſeul, il a tout épuré.
C'eſt cet amour, c'eſt lui qui me ramène,
Non pour briſer votre nouvelle chaîne,
Non pour oſer traverſer vos deſtins;
Un malheureux n'a pas de tels deſſeins,
Mais quand les maux où mon eſprit ſuccombe,
Dans mes beaux jours avaient creuſé ma tombe,
A peine encor échappé du trépas,
Je ſuis venu, l'amour guidait mes pas:
Oui, je vous cherche à mon heure dernière,
Heureux cent fois, en quittant la lumière,
Si, deſtiné pour être votre époux,
Je meurs au moins ſans être haï de vous.

LISE.

Je ſuis à peine en mon ſens revenue.
C'eſt vous! ô ciel! vous qui cherchez ma vue!

Dans quel état! quel jour!.... Ah, malheureux!
Que vous avez fait de tort à tous deux!

EUPHEMON fils.

Oui, je le ſais, mes excès, que j'abhorre,
En vous voyant, ſemblent plus grands encore;
Ils ſont affreux, & vous les connaiſſez;
J'en ſuis puni, mais point encor aſſez.

LISE.

Eſt-il bien vrai, malheureux que vous êtes!
Qu'enfin domptant vos fougues indiſcrètes,
Dans votre cœur, en effet combattu,
Tant d'infortune ait produit la vertu?

EUPHEMON fils.

Qu'importe, hélas! que la vertu m'éclaire?
Ah! j'ai trop tard apperçu ſa lumière;
Trop vainement mon cœur en eſt épris:
De la vertu je perds en vous le prix.

LISE.

Mais répondez, Euphémon, puis-je croire
Que vous ayez gagné cette victoire?
Conſultez-vous, ne trompez point mes vœux:
Seriez-vous bien & ſage & vertueux?

EUPHEMON fils.

Oui, je le ſuis, car mon cœur vous adore.

LISE.

Vous, Euphémon! vous m'aimeriez encore?

EUPHEMON fils.

Si je vous aime! hélas! je n'ai vécu
Que par l'amour, qui ſeul m'a ſoutenu.
J'ai tout ſouffert, tout juſqu'à l'infamie;

Ma main cent fois allait trancher ma vie;
Je respectai les maux qui m'accablaient,
J'aimai mes jours : ils vous appartenaient.
Oui, je vous dois mes sentimens, mon être,
Ces jours nouveaux qui me luiront peut-être.
De ma raison je vous dois le retour,
Si j'en conserve avec autant d'amour.
Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes
Ce front serein, brillant de nouveaux charmes.
Regardez-moi, tout changé que je suis,
Voyez l'effet de mes cruels ennuis.
De longs remords, une horrible tristesse,
Sur mon visage ont flétri la jeunesse.
Je fus peut-être autrefois moins affreux;
Mais voyez-moi, c'est tout ce que je veux.

LISE.

Si je vous vois constant & raisonnable,
C'en est assez, je vous vois trop aimable.

EUPHEMON fils.

Que dites-vous? juste ciel! vous pleurez?

LISE, *à Marthe.*

Ah! soutiens-moi, mes sens sont égarés.
Moi, je serais l'épouse de son frère?....
N'avez-vous point vu déjà votre père?

EUPHEMON fils.

Mon front rougit, il ne s'est point montré
A ce vieillard, que j'ai déshonoré.
Haï de lui, proscrit, sans espérance,
J'ose l'aimer, mais je fuis sa présence.

LISE.

Eh, quel eſt donc votre projet, enfin ?

EUPHEMON fils.

Si de mes jours Dieu recule la fin,
Si votre ſort vous attache à mon frère,
Je vais chercher le trépas à la guerre ;
Changeant de nom, auſſi bien que d'état,
Avec honneur je ſervirai Soldat.
Peut-être un jour le bonheur de mes armes
Fera ma gloire, & m'obtiendra vos larmes.
Par ce métier l'honneur n'eſt point bleſſé ;
Roſe & Fabert ont ainſi commencé.

LISE.

Ce déſeſpoir eſt d'une ame bien haute,
Il eſt d'un cœur au-deſſus de ſa faute ;
Ces ſentimens me touchent encor plus
Que vos pleurs même à mes pieds répandus.
Non, Euphémon, ſi de moi je diſpoſe,
Si je peux fuir l'hymen qu'on me propoſe,
De votre ſort ſi je peux prendre ſoin,
Pour le changer vous n'irez pas ſi loin.

EUPHEMON fils.

O ciel ! mes maux ont attendri votre ame !

LISE.

Ils me touchaient : votre remords m'enflamme.

EUPHEMON fils.

Quoi ! vos beaux yeux, ſi long-temps courroucés,
Avec amour ſur les miens ſont baiſſés !
Vous rallumez ces feux ſi légitimes,
Ces feux ſacrés qu'avaient éteints mes crimes ;

Ah! si mon frère, aux trésors attaché,
Garde mon bien à mon père arraché,
S'il engloutit à jamais l'héritage
Dont la nature avait fait mon partage,
Qu'il porte envie à ma félicité;
Je vous suis cher, il est déshérité.
Ah, je mourrai de l'excès de ma joie!

MARTHE.

Ma foi, c'est lui qu'ici le diable envoie.

LISE.

Contraignez-donc ces soupirs enflammés.
Dissimulez.

EUPHEMON fils.

Pourquoi, si vous m'aimez?

LISE.

Ah! redoutez mes parens, votre père;
Nous ne pouvons cacher à votre frère
Que vous avez embrassé mes genoux;
Laissez-le au moins ignorer que c'est vous.

MARTHE.

Je ris déjà de sa grave colère.

SCENE IV.

LISE, EUPHEMON fils, MARTHE, JASMIN, FIERENFAT *dans le fond, pendant qu'Euphémon lui tourne le dos.*

FIERENFAT.

Ou quelque diable a troublé ma visière,
Ou, si mon œil est toujours clair & net,
Je suis..... j'ai vu..... je le suis..... j'ai mon fait.
En avançant vers Euphémon.
Ah! c'est donc toi, traître, impudent, faussaire.....

EUPHEMON, *en colère.*

Je.....

JASMIN, *se mettant entr'eux.*

C'est, Monsieur, une importante affaire
Qui se traitait, & que vous dérangez;
Ce sont deux cœurs en peu de temps changés;
C'est du respect, de la reconnaissance,
De la vertu..... Je m'y perds quand j'y pense.

FIERENFAT.

De la vertu? Quoi, lui baiser la main!
De la vertu? scélérat!

EUPHEMON fils.

Ah! Jasmin,
Que si j'osais.....

FIERENFAT.

Non, tout ceci m'assomme:

Si c'eût été du moins un gentilhomme!
Mais un valet, un gueux contre lequel,
En intentant un procès criminel,
C'eſt de l'argent que je perdrai peut-être!

LISE, *à Euphémon.*

Contraignez-vous, ſi vous m'aimez.

FIERENFAT.

Ah! traître,
Je te ferai pendre ici, ſur ma foi.
(*A Marthe.*)
Tu ris, coquine?

MARTHE.

Oui, Monſieur.

FIERENFAT.

Et pourquoi?
De quoi ris-tu?

MARTHE.

Mais, Monſieur, de la choſe....

FIERENFAT.

Tu ne ſais pas à quoi ceci t'expoſe,
Ma bonne amie, & ce qu'au nom du Roi
On fait par fois aux filles comme toi.

MARTHE.

Pardonnez-moi, je le ſais à merveille.

FIERENFAT, *à Liſe.*

Et vous ſemblez vous boucher les oreilles,
Vous, infidelle, avec votre air ſucré,
Qui m'avez fait ce tour prématuré;
De votre cœur l'inconſtance eſt précoce.

Un jour d'hymen! une heure avant la noce!
Voilà, ma foi, de votre probité.

LISE.

Calmez, Monsieur, votre esprit irrité:
Il ne faut pas, sur la simple apparence,
Légèrement condamner l'innocence.

FIERENFAT.

Quelle innocence!

LISE.

Oui, quand vous connaîtrez
Mes sentimens, vous les estimerez.

FIERENFAT.

Plaisant chemin pour avoir de l'estime!

EUPHEMON fils.

Oh! c'en est trop.

LISE, *à Euphémon.*

Quel courroux vous anime?
Eh, réprimez.....

EUPHEMON fils.

Non, je ne peux souffrir
Que d'un reproche il ose vous couvrir.

FIERENFAT.

Savez-vous bien que l'on perd son douaire,
Son bien, sa dot, quand.....

EUPHEMON, *en colère, & mettant la main sur la garde de son épée.*

Savez-vous vous taire?

LISE.

Eh! mo d z.....

EUPHEMON fils.

Monsieur le Président,
Prenez un air un peu moins imposant,
Moins fier, moins haut, moins Juge ; car Madame
N'a pas l'honneur d'être encor votre femme ;
Elle n'est point votre maîtresse aussi.
Eh ! pourquoi donc gronder de tout ceci ?
Vos droits sont nuls ; il faut avoir su plaire,
Pour obtenir le droit d'être en colère.
De tels appas n'étaient pas faits pour vous ;
Il vous sied mal d'oser être jaloux.
Madame est bonne, & fait grâce à mon zèle :
Imitez-la, soyez aussi bon qu'elle.

FIERENFAT, *en posture de se battre.*

Je n'y puis plus tenir. A moi, mes gens.

EUPHEMON fils.

Comment ?

FIERENFAT.

Allez me chercher des Sergens.

LISE, *à Euphémon fils.*

Retirez-vous.

FIERENFAT.

Je te ferai connaître
Ce que l'on doit de respect à son maître,
A mon état, à ma robe.

EUPHEMON fils.

Observez
Ce qu'à Madame ici vous en devez ;
Et quant à moi, quoi qu'il puisse en paraître,
C'est vous, Monsieur, qui m'en devez peut-être.

FIERENFAT.

Moi, moi ?

EUPHEMON fils.

Vous..... vous.

FIERENFAT.

Ce drôle est bien osé.
C'est quelque amant en valet déguisé.
Qui donc es-tu ? réponds-moi.

EUPHEMON fils.

Je l'ignore ;
Ma destinée est incertaine encore ;
Mon sort, mon rang, mon état, mon bonheur,
Mon être enfin, tout dépend de son cœur,
De ses regards, de sa bonté propice.

FIERENFAT.

Il dépendra bientôt de la justice,
Je t'en réponds ; va, va, je cours hâter
Tous mes recors, & vîte instrumenter.
Allez, perfide, & craignez ma colère ;
J'amenerai vos parens, votre père ;
Votre innocence en son jour paraîtra,
Et comme il faut on vous estimera.

SCENE V.

LISE, EUPHEMON fils, MARTHE

LISE.

Eh, cachez-vous, de grâce, rentrons vîte ;
De tout ceci je crains pour nous la ſuite.
Si votre père apprenait que c'eſt vous,
Rien ne pourrait appaiſer ſon courroux,
Il penſerait qu'une fureur nouvelle,
Pour l'inſulter, en ces lieux vous rappelle,
Que vous venez entre nos deux maiſons
Porter le trouble & les diviſions ;
Et l'on pourrait, pour ce nouvel eſclandre,
Vous enfermer, hélas! ſans vous entendre.

MARTHE.

Laiſſez-moi donc le ſoin de le cacher.
Soyez-en sûre, on aura beau chercher.

LISE.

Allez, croyez qu'il eſt très-néceſſaire
Que j'adouciſſe en ſecret votre père.
De la nature il faut que le retour
Soit, s'il ſe peut, l'ouvrage de l'amour.
Cachez-vous bien.....
(*A Marthe.*)
Prends ſoin qu'il ne paraiſſe.
Eh! va donc vîte.

SCENE VI.

RONDON, LISE.

RONDON.

Eh bien! ma Lise, qu'est-ce?
Je te cherchais, & ton époux aussi.

LISE.

Il ne l'est pas, que je crois, Dieu merci!

RONDON.

Où vas-tu donc?

LISE.

Monsieur, la bienséance
M'oblige encor d'éviter sa présence.

(*Elle sort.*)

RONDON.

Ce Président est donc bien dangereux!
Je voudrais être *incognito* près d'eux,
Là..... voir un peu quelle plaisante mine
Font deux amans qu'à l'hymen on destine.

SCENE VII.

FIERENFAT, RONDON, Sergens.

FIERENFAT.

Ah, les fripons! ils ſont fins & ſubtils.
Où les trouver? où ſont-ils? où ſont-ils?
Où cachent-ils ma honte & leur fredaine?

RONDON.

Ta gravité me ſemble hors d'haleine.
Que prétends-tu? que cherches-tu? qu'as-tu?
Que t'a-t-on fait?

FIERENFAT.

J'ai, qu'on m'a fait cocu.

RONDON.

Cocu! tu-dieu! prends garde, arrête, obſerve.....

FIERENFAT.

Oui, oui, ma femme. Allez, Dieu me préſerve
De lui donner le nom que je lui dois!
Je ſuis cocu, malgré toutes les lois.

RONDON.

Mon gendre!

FIERENFAT.

Hélas! il eſt trop vrai, beau-père.

RONDON.

Eh quoi! la choſe.....

FIERENFAT.

Oh! la choſe eſt fort claire.

RONDON.

Vous me pouſſez.

FIERENFAT.

C'eſt moi qu'on pouſſe à bout.

RONDON.

Si je croyois.....

FIERENFAT.

Vous pouvez croire tout.

RONDON.

Mais plus j'entends, moins je comprends, mon gendre.

FIERENFAT.

Mon fait pourtant eſt facile à comprendre.

RONDON.

S'il étoit vrai, devant tous mes voiſins
J'étranglerais ma Liſe de mes mains.

FIERENFAT.

Etranglez donc, car la choſe eſt prouvée.

RONDON.

Mais, en effet, ici je l'ai trouvée,
La voix éteinte & le regard baiſſé :
Elle avait l'air timide, embarraſſé.
Mon gendre, allons, ſurprenons la pendarde ;
Voyons le cas, car l'honneur me poignarde.
Tu-dieu l'honneur ! Oh voyez-vous ? Rondon,
En fait d'honneur, n'entend jamais raiſon.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISE, MARTHE.

LISE.

Ah! je me sauve à peine entre tes bras.
Que de dangers! quel horrible embarras!
Faut-il qu'une ame aussi tendre, aussi pure,
D'un tel soupçon souffre un moment l'injure?
Cher Euphémon, cher & funeste amant,
Es-tu donc né pour faire mon tourment?
A ton départ tu m'arrachas la vie,
Et ton retour m'expose à l'infamie.
(*A Marthe.*)
Prends garde, au moins, car on cherche partout.

MARTHE.

J'ai mis, je crois, tous mes chercheurs à bout.
Nous braverons le greffe & l'écritoire;
Certains recoins, chez moi, dans mon armoire,
Pour mon usage en secret pratiqués,
Par ces furets ne sont point remarqués.
Là, votre amant se tapit, se dérobe
Aux yeux hagards des noirs pédans en robe;
Je les ai tous fait courir comme il faut,
Et de ces chiens la meute est en défaut.

SCENE II.

LISE, MARTHE, JASMIN.

LISE.

Eh bien, Jasmin, qu'a-t-on fait?

JASMIN.

Avec gloire
J'ai soutenu mon interrogatoire;
Tel qu'un fripon blanchi dans le métier,
J'ai répondu sans jamais m'effrayer.
L'un vous trainaît sa voix de pédagogue,
L'un braillait d'un ton cas, d'un air rogue,
Tandis qu'un autre, avec un ton flûté,
Disait, mon fils, sachons la vérité.
Moi toujours ferme & toujours laconique,
Je rembarrais la troupe scolastique.

LISE.

On ne sait rien?

JASMIN.

Non, rien, mais dès demain
On saura tout; car tout se fait enfin.

LISE.

Ah! que du moins Fierenfat en colère
N'ait pas le temps de prévenir son père:
Je tremble encor, & tout accroît ma peur;
Je crains pour lui, je crains pour mon honneur.
Dans mon amour j'ai mis mes espérances;
Il m'aidera.....

MARTHE.

Moi, je suis dans des transes,
Que tout ceci ne soit cruel pour vous ;
Car nous avons deux pères contre nous,
Un Président, les bégueules, les prudes.
Si vous saviez quels airs hautains & rudes,
Quel ton sévère, & quel sourcil froncé,
De leur vertu le faste rehaussé
Prend contre vous, avec quelle insolence
Leur âcreté poursuit votre innocence ;
Leurs cris, leur zèle & leur sainte fureur,
Vous feraient rire, ou vous feraient horreur.

JASMIN.

J'ai voyagé, j'ai vu du tintamarre ;
Je n'ai jamais vu semblable bagarre ;
Tout le logis est sens-dessus-dessous.
Ah! que les gens sont sots, méchans & fous!
On vous accuse, on augmente, on murmure,
En cent façons on conte l'aventure.
Les violons sont déjà renvoyés,
Tout interdits, sans boire, & point payés.
Pour le festin six tables bien dressées,
Dans ce tumulte ont été renversées ;
Le peuple accourt, le laquais boit & rit ;
Et Rondon jure, & Fierenfat écrit.

LISE.

Et d'Euphémon le père respectable,
Que fait-il donc dans ce trouble effroyable ?

MARTHE.

Madame, on voit sur son front éperdu

Cette douleur qui sied à la vertu ;
Il lève au ciel les yeux ; il ne peut croire
Que vous ayez d'une tache si noire
Souillé l'honneur de vos jours innocens ;
Par des raisons il combat vos parens.
Enfin, surpris des preuves qu'on lui donne,
Il en gémit, & dit que sur personne
Il ne faudra s'assurer désormais,
Si cette tache a flétri vos attraits.

LISE.

Que ce vieillard m'inspire de tendresse !

MARTHE.

Voici Rondon, vieillard d'une autre espèce.
Fuyons, Madame.

LISE.

Ah ! gardons-nous-en bien :
Mon cœur est pur, il ne doit craindre rien.

JASMIN.

Moi, je crains donc.....

SCENE III.

LISE, MARTHE, RONDON.

RONDON.

MATOISE, mijaurée!
Fille preſſée, ame dénaturée!
Ah! Liſe, Liſe! allons, je veux ſavoir
Tous les entours de ce procédé noir.
Çà, depuis quand connais-tu le corſaire?
Son nom, ſon rang: comment t'a-t-il pu plaire?
De ſes méfais je veux ſavoir le fil.
D'où nous vient-il? en quel endroit eſt-il?
Réponds, réponds. Tu ris de ma colère!
Tu ne meurs pas de honte?

LISE.

Non, mon père.

RONDON.

Encor des *non*! toujours ce chien de ton!
Et toujours *non*, quand on parle à Rondon!
La négative eſt pour moi trop ſuſpecte.
Quand on a tort, il faut qu'on me reſpecte,
Que l'on me craigne, & qu'on ſache obéir.

LISE.

Oui, je ſuis prête à vous tout découvrir.

RONDON.

Ah! c'eſt parler, cela..... Quand je menace,
On eſt petit.....

LISE.

Je ne veux qu'une grâce,
C'eſt qu'Euphémon daignât auparavant
Seul en ce lieu me parler un moment.

RONDON.

Euphémon? bon! eh, que pourra-t-il faire?
C'eſt à moi ſeul qu'il faut parler.

LISE.

Mon père,
J'ai des ſecrets qu'il faut lui confier;
Pour votre honneur daignez me l'envoyer;
Daignez..... c'eſt tout ce que je puis vous dire.

RONDON.

A ſa demande encor faut-il ſouſcrire?
A ce bonhomme elle veut s'expliquer:
On peut fort bien ſouffrir, ſans rien riſquer,
Qu'en confidence elle lui parle ſeule.
Puis ſur le champ je cloître ma bégueule.

SCENE IV.

LISE, MARTHE.

LISE.

DIGNE Euphémon, pourrai-je te toucher!
Mon cœur de moi semble se détacher.
J'attends ici mon trépas ou ma vie.
(*A Marthe.*)
Ecoute un peu.
(*Elle lui parle à l'oreille.*)

MARTHE.

Vous serez obéie.

SCENE V.

EUPHEMON père, LISE.

LISE.

UN siège..... Hélas!.... Monsieur, asseyez-vous,
Et permettez que je parle à genoux.

EUPHEMON *l'empêchant de se mettre à genoux.*

Vous m'outragez.

LISE.

Non, mon cœur vous révère :
Je vous regarde à jamais comme un père.

EUPHEMON père.

Qui, vous ma fille !

LISE.

Oui, j'ose me flatter
Que c'est un nom que j'ai su mériter.

EUPHEMON père.

Après l'éclat & la triste aventure
Qui de nos nœuds a causé la rupture !

LISE

Soyez mon juge, & lisez dans mon cœur.
Mon juge enfin sera mon protecteur.
Ecoutez-moi : vous allez reconnaître
Mes sentimens, & les vôtres peut-être.
(*Elle prend un siège à côté de lui.*)
Si votre cœur avait été lié
Par la plus tendre & plus pure amitié
A quelque objet de qui l'aimable enfance
Donna d'abord la plus belle espérance,
Et qui brilla dans son heureux printemps,
Croissant en grâce, en mérite, en talens ;
Si quelque temps sa jeunesse abusée,
Des vains plaisirs suivant la pente aisée,
Au feu de l'âge avait sacrifié
Tous ses devoirs, & même l'amitié.....

EUPHEMON père.

Eh bien ?

LISE.

Monsieur, si son expérience
Eût reconnu la triste jouissance
De ces faux biens, objets de ses transports,

Nés de l'erreur, & suivis des remords ;
Honteux enfin de sa folle conduite,
Si sa raison, par le malheur instruite,
De ses vertus rallumant le flambeau,
Le ramenoit avec un cœur nouveau ;
Ou que plutôt, honnête homme & fidelle,
Il eût repris sa forme naturelle ;
Pourriez-vous bien lui fermer aujourd'hui
L'accès d'un cœur qui fut pour lui ?

EUPHEMON père.

De ce portrait que voulez-vous conclure ?
Et quel rapport a-t-il à mon injure ?
Le malheureux qu'à vos pieds on a vu
Est un jeune homme en ces lieux inconnu ;
Et cette veuve ici dit elle-même
Qu'elle l'a vu six mois dans Angoulême.
Un autre dit que c'est un effronté
D'amours obscurs follement entêté.
Et j'avoûrai que ce portrait redouble
L'étonnement & l'horreur qui me trouble.

LISE.

Hélas ! Monsieur, quand vous aurez appris
Tout ce qu'il est, vous serez plus surpris.
De grâce, un mot : votre ame est noble & belle ;
La cruauté n'est pas faite pour elle.
N'est-il pas vrai qu'Euphémon votre fils
Fut long-temps cher à vos yeux attendris ?

EUPHEMON père.

Oui, je l'avoue, & ses lâches offenses
Ont d'autant mieux mérité mes vengeances,

J'ai plaint sa mort, j'avais plaint ses malheurs ;
Mais la nature, au milieu de mes pleurs,
Aurait laissé ma raison saine & pure
De ses excès punir sur lui l'injure.

LISE.

Vous ! vous pourriez à jamais le punir,
Sentir toujours le malheur de haïr,
Et repousser encor avec outrage
Ce fils changé, devenu votre image,
Qui de ses plurs arroserait vos pieds ?
Le pourriez-vous ?

EUPHEMON père.

Hélas ! vous oubliez
Qu'il ne faut point par de nouveaux supplices,
De ma blessure ouvrir les cicatrices.
Mon fils est mort, ou mon fils loin d'ici
Est dans le crime à jamais endurci.
De la vertu s'il eût repris la trace,
Viendrait-il pas me demander sa grâce ?

LISE.

La demander ! sans doute il y viendra ;
Vous l'entendrez, il vous attendrira.

EUPHEMON père.

Que dites-vous ?

LISE.

Oui, si la mort trop prompte
N'a pas fini sa douleur & sa honte,
Peut-être ici vous le verrez mourir
A vos genoux, d'excès de repentir.

EUPHEMON père.

Vous sentez trop quel est mon trouble extrême.

Mon fils vivrait!

LISE.

S'il reſpire, il vous aime.

EUPHEMON père.

Ah! s'il m'aimait! mais quelle vaine erreur!
Comment? de qui l'apprendre?

LISE.

De ſon cœur.

EUPHEMON père.

Mais, ſauriez-vous?....

LISE.

Sur tout ce qui le touche
La vérité vous parle par ma bouche.

EUPHEMON père.

Non, non, c'eſt trop me tenir en ſuſpens:
Ayez pitié du déclin de mes ans:
J'eſpère encor, & je ſuis plein d'alarmes.
J'aimais mon fils, jugez-en par mes larmes;
Ah! s'il vivait, s'il était vertueux!
Expliquez-vous; parlez-moi.

LISE.

Je le veux.
Il en eſt temps, il faut vous ſatisfaire.
(*Elle fait quelque pas, & s'adreſſe à Euphémon fils, qui eſt dans la couliſſe.*)
Venez enfin.

*

SCENE VI.

EUPHEMON père, EUPHEMON fils, LISE.

EUPHEMON père.

Que vois-je ? ô ciel !

EUPHEMON fils.

Mon père,
Connaiſſez-moi, décidez de mon ſort.
J'attends d'un mot, ou la vie ou la mort.

EUPHEMON père.

Ah ! qui t'amène en cette conjoncture ?

EUPHEMON fils.

Le repentir, l'amour & la nature.

LISE, *ſe mettant auſſi à genoux.*

A vos genoux vous voyez vos enfans.
Oui, nous avons les mêmes ſentimens,
Le même cœur.

EUPHEMON fils, *en montrant Liſe.*

Hélas ! ſon indulgence
De mes fureurs a pardonné l'offenſe.
Suivez, ſuivez pour cet infortuné
L'exemple heureux que l'amour a donné.
Je n'eſpérais, dans ma douleur mortelle,
Que d'expirer, aimé de vous & d'elle :
Et ſi je vis, ah ! c'eſt pour mériter
Ces ſentimens dont j'oſe me flatter.

D'un malheureux vous détournez la vue!
De quels transports votre ame eſt-elle émue?
Eſt-ce la haine? Et ce fils condamné.....

EUPHEMON père, *ſe levant & l'embraſſant.*

C'eſt la tendreſſe, & tout eſt pardonné,
Si la vertu règne enfin dans ton ame:
Je ſuis ton père.

LISE.

Et j'oſe être ſa femme.
J'étais à lui: permettez qu'à vos pieds
Nos premiers nœuds ſoient enfin renoués.
Non, ce n'eſt pas votre bien qu'il demande;
D'un cœur plus pur il vous porte l'offrande;
Il ne veut rien, & s'il eſt vertueux,
Tout ce que j'ai ſuffira pour nous deux.

SCENE VII & dernière.

Les Acteurs précédens, RONDON, Mad. CROUPILLAC, FIERENFAT, Recors, Suite.

FIERENFAT.

AH! le voici qui parle encor à Liſe;
Prenons notre homme hardiment par ſurpriſe;
Montrons un cœur au-deſſus du commun.

RONDON.

Soyons hardis, nous ſommes ſix contre un.

LISE, *à Rondon.*

Ouvrez les yeux, & connaiſſez qui j'aime.

RONDON.

RONDON.

C'eſt lui!

FIERENFAT.

Qui donc?

LISE.

Votre frère.

EUPHEMON père.

Lui-même.

FIERENFAT.

Vous vous moquez, ce fripon, mon frère?

LISE.

Oui.

Mad. CROUPILLAC.

J'en ai le cœur tout à fait réjoui.

RONDON.

Quel changement! quoi? c'eſt donc là mon drôle?

FIERENFAT.

Oh, oh, je joue un fort ſingulier rôle:
Tu-dieu quel frère!

EUPHEMON père.

Oui, je l'avais perdu;
Le repentir, le ciel me l'a rendu.

Mad. CROUPILLAC.

Bien à propos pour moi.

FIERENFAT.

La vilaine ame!
Il ne revient que pour m'ôter ma femme!

EUPHEMON fils, *à Fierenfat.*

Il faut enfin que vous me connaiſſiez;
C'eſt vous, Monſieur, qui me la raviſſiez.

Dans d'autres temps j'avais eu ſa tendreſſe.
L'emportement d'une folle jeuneſſe
M'ôta ce bien, dont on doit être épris,
Et dont j'avais trop mal connu le prix.
J'ai retrouvé, dans ce jour ſalutaire,
Ma probité, ma maîtreſſe, mon père.
M'envîrez-vous l'inopiné retour
Des droits du ſang, & des droits de l'amour?
Gardez mes biens, je vous les abandonne,
Vous les aimez..... moi: j'aime ſa perſonne,
Chacun de nous aura ſon vrai bonheur,
Vous dans mes biens, moi, Monſieur, dans ſon cœur.

EUPHEMON père.

Non, ſa bonté ſi déſintéreſſée
Ne ſera pas ſi mal récompenſée:
Non, Euphémon, ton père ne veut pas
T'offrir ſans bien, ſans dot, à ſes appas.

RONDON.

Oh! bon cela.

Mad. CROUPILLAC.

Je ſuis émerveillée,
Toute ébaudie, & toute conſolée.
Ce gentilhomme eſt venu tout exprès,
En vérité, pour venger mes attraits.
(*A Euphémon fils.*)
Vîte, épouſez: le ciel vous favoriſe;
Car tout exprès pour vous il a fait Liſe,
Et je pourrais, par ce bel accident,
Si l'on voulait, ravoir mon Préſident.

LISE, *à Rondon.*

De tout mon cœur. Et vous, souffrez, mon père,
Souffrez qu'une ame & fidelle & sincère,
Qui ne pouvait se donner qu'une fois,
Soit ramenée à ses premières lois.

RONDON.

Si sa cervelle est enfin moins volage.....

LISE.

Oh! j'en réponds.

RONDON.

S'il t'aime, s'il est sage.....

LISE.

N'en doutez pas.

RONDON.

Si sur-tout Euphémon
D'un ample dot lui fait un large don,
J'en suis d'accord.

FIERENFAT.

Je gagne en cette affaire
Beaucoup, sans doute, en trouvant un mien frère:
Mais cependant je perds en moins de rien
Mes frais de noce, une femme & du bien.

Mad. CROUPILLAC.

Eh! fi, vilain! quel cœur sordide & chiche!
Faut-il toujours courtiser la plus riche?
N'ai-je donc pas en contrats, en châteaux,
Assez pour vivre, & plus que tu ne vaux?
Ne suis-je pas en date la première?
N'as-tu pas fait, dans l'ardeur de me plaire,
De longs sermens, tous couchés par écrit,

Des madrigaux, des chanſons ſans eſprit ?
Entre les mains j'ai toutes tes promeſſes ;
Nous plaiderons : je montrerai les pièces.
Le Parlement doit en ſemblable cas
Rendre un arrêt contre tous les ingrats.

RONDON.

Ma foi, l'ami, crains ſa juſte colère ;
Epouſe-la, crois-moi, pour t'en défaire.

EUPHEMON père, *à Mad. Croupillac.*

Je ſuis confus du vif empreſſement
Dont vous flattez mon fils le Préſident ;
Votre procès lui devrait plaire encore ;
C'eſt un dépit dont la cauſe l'honore.
Mais permettez que mes ſoins réunis
Soient pour l'objet qui m'a rendu mon fils.
Vous, mes enfans, dans ces momens proſpères,
Soyez unis, embraſſez-vous en frères.
Nous, mon ami, rendons grâces aux cieux,
Dont les bontés ont tout fait pour le mieux.
Non, il ne faut, & mon cœur le confeſſe,
Déſeſpérer jamais de la jeuneſſe.

Fin du cinquième & dernier Acte.

NANINE,

OU

LE PRÉJUGÉ VAINCU,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES.

Représentée d'abord en 1749.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

CETTE bagatelle fut représentée à Paris dans l'été de 1749, parmi la foule des spectacles qu'on donne à Paris tous les ans.

Dans cette autre foule beaucoup plus nombreuse de brochures dont on est inondé, il en parut une dans ce temps-là qui mérite d'être distinguée. C'est une dissertation ingénieuse & approfondie d'un Académicien de la Rochelle, sur cette question, qui semble partager depuis quelques années la littérature, savoir, s'il est permis de faire des comédies attendrissantes? Il paraît se déclarer fortement contre ce genre, dont la petite comédie de *Nanine* tient beaucoup en quelques endroits. Il condamne avec raison tout ce qui aurait l'air d'une tragédie bourgeoise. En effet, que serait-ce qu'une intrigue tragique entre des hommes du commun? Ce serait avilir le cothurne, ce serait manquer à la fois l'objet de la tragédie & de la comédie; ce serait une espèce bâtarde, un monstre né de l'impuissance de faire une comédie & une tragédie véritable.

Cet Académicien judicieux blâme sur-tout les intrigues romanesques & forcées, dans ce genre de comédie où

l'on veut attendrir les spectateurs, & qu'on appelle par dérision *Comédie larmoyante*. Mais dans quel genre les intrigues romanesques & forcées peuvent-elles être admises ? Ne sont-elles pas toujours un vice essentiel dans quelque ouvrage que ce puisse être ? Il conclut enfin en disant que si dans une comédie l'attendrissement peut aller quelquefois jusqu'aux larmes, il n'appartient qu'à la passion de l'amour de les faire répandre. Il n'entend pas sans doute l'amour tel qu'il est représenté dans les bonnes tragédies, l'amour furieux, barbare, funeste, suivi de crimes & de remords ; il entend l'amour naïf & tendre, qui seul est du ressort de la comédie.

Cette réflexion en fait naître une autre, qu'on soumet au jugement des gens de lettres. C'est que dans notre nation la tragédie a commencé par s'approprier le langage de la comédie. Si l'on y prend garde, l'amour, dans beaucoup d'ouvrages dont la terreur & la pitié devraient être l'ame, est traité comme il doit l'être en effet dans le genre comique. La galanterie, les déclarations d'amour, la coquetterie, la naïveté, la familiarité, tout cela ne se trouve que trop chez nos Héros & nos Héroïnes de Rome & de la Grèce dont nos théâtres retentissent. De sorte qu'en effet, l'amour naïf & attendrissant dans une comédie n'est point un larcin fait à *Melpomène*, mais c'est au contraire *Melpomène* qui, depuis longtemps, a pris chez nous les brodequins de *Thalie*.

Qu'on jette les yeux sur les premières tragédies, qui eurent de si prodigieux succès vers le temps du Cardinal

de Richelieu; la *Sophonisbe* de *Mairet*, la *Mariamne*, l'*Amour tyrannique*, *Alcionée*; on verra que l'amour y parle toujours sur un ton aussi familier, & quelquefois aussi bas, que l'héroïsme s'y exprime avec une amphase ridicule. C'est peut-être la raison pour laquelle notre nation n'eut en ce temps-là aucune comédie supportable. C'est qu'en effet le théâtre tragique avait envahi tous les droits de l'autre. Il est même vraisemblable que cette raison détermina *Molière* à donner rarement aux amans qu'il met sur la scène une passion vive & touchante; il sentait que la tragédie l'avait prévenu.

Depuis la *Sophonisbe* de *Mairet*, qui fut la première pièce dans laquelle on trouva quelque régularité, on avait commencé à regarder les déclarations d'amour des Héros, les réponses artificieuses & coquettes des Princesses, les peintures galantes de l'amour, comme des choses essentielles au théâtre tragique. Il est resté des écrits de ce temps-là, dans lesquels on cite avec de grands éloges ces vers que dit *Massiniſſa* après la bataille de Cirthe:

J'aime plus de moitié quand je me sens aimé,
Et ma flamme s'accroît par un cœur enflammé;
Comme par une vague une vague s'irrite,
Un soupir amoureux par un autre s'excite.
Quand les chaînes d'hymen étreignent deux esprits,
Un plaisir doit se rendre aussi-tôt qu'il est pris.

Cette habitude de parler ainsi d'amour, influe sur les meilleurs esprits; & ceux mêmes dont le génie mâle &

sublime était fait pour rendre en tout à la tragédie so ancienne dignité, se laissèrent entraîner à la contagion.

On vit, dans les meilleures pièces,

Un malheureux visage,
D'un chevalier Romain captiva le courage.

Le Héros dit à sa maîtresse,

Adieu, trop vertueux objet, & trop charmant.

L'Héroïne lui répond :

Adieu, trop malheureux & trop parfait amant.

Cléopatre dit qu'une Princesse

aimant sa renommée
En avouant qu'elle aime, est sûre d'être aimée :

que *César*

trace des soupirs, & d'un style plaintif,
Dans son champ de victoire il se dit son captif.

Elle ajoute qu'il ne tient qu'à elle d'avoir des rigueurs, & de rendre *César* malheureux. Sur quoi sa confidente lui répond :

J'oserais bien jurer que vos charmans appas
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'useront pas.

Dans toutes les pièces du même Auteur qui suivent *la Mort de Pompée*, on est obligé d'avouer que l'amour est toujours traité de ce ton familier. Mais sans prendre la peine inutile de rapporter des exemples de ces défauts trop visibles, examinons seulement les meilleurs vers que

l'Auteur de *Cinna* ait fait débiter sur le théâtre, comme des maximes de galanterie :

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
Dont par le doux rapport les ames assorties
S'attachent l'une à l'autre, & se laissent piquer
Par ce je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.

De bonne foi croirait-on que ces vers, du haut comique, fussent dans la bouche d'une Princesse des Parthes, qui va demander à son amant la tête de sa mère ? Est-ce dans un jour si terrible qu'on parle d'*un je ne sais quoi*, *dont par le doux rapport les ames sont assorties ? Sophocle* aurait-il débité de tels madrigaux ? Et toutes ces petites sentences amoureuses ne sont-elles pas uniquement du ressort de la comédie ?

Le grand homme, qui a porté à un si haut point la véritable éloquence dans les vers, qui a fait parler à l'amour un langage si touchant à la fois & si noble, a mis cependant dans ses tragédies plus d'une scène que *Boileau* trouvait plus propre de la haute comédie de *Térence* que du rival & du vainqueur d'*Euripide*.

On pourrait citer plus de trois cents vers dans ce goût. Ce n'est pas que la simplicité, qui a ses charmes, la naïveté, qui quelquefois même tient du sublime, ne soient nécessaires, pour servir ou de préparation ou de liaison & de passage au pathétique. Mais si ces traits naïfs & simples appartiennent même au tragique, à plus forte raison appartiennent-ils au grand comique : c'est dans ce

point où la tragédie s'abaisse, & ou la comédie s'élève que ces deux arts se rencontrent & se touchent. C'est l seulement que leurs bornes se confondent. Et s'il est per mis à *Oreste* & à *Hermione* de se dire :

Ah! ne souhaitez pas le destin de Pyrrhus;
Je vous haïrais trop... Vous m'en aimeriez plus.
Ah! que vous me verriez d'un regard moins contraire
Vous me voulez aimer, & je ne peux vous plaire.
Vous m'aimeriez, Madame, en me voulant haïr...
Car enfin il vous hait, son ame ailleurs épriſe
N'a plus... Qui vous l'a dit, Seigneur, qu'il me mépriſe?
Jugez-vous que ma vue inſpire des mépris?

Si ces Héros, dis-je, se sont exprimés avec cette familiarité, à combien plus forte raison le *Misantrope* est-il bien reçu à dire à sa maîtresse avec véhémence :

Rougissez bien plutôt, vous en avez raison,
Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison.

. . . . . .

Ce n'était pas en vain que s'alarmait ma flamme;
Mais ne présumez pas que sans être vengé,
Je succombe à l'affront de me voir outragé.

. . . . . .

C'est une trahison, c'est une perfidie,
Qui ne saurait trouver de trop grands châtimens.
Oui, je peux tout permettre à mes ressentimens.
Redoutez tout, Madame, après un tel outrage.
Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage.

Percé

Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,
Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés.

Certainement si toute la pièce du *Misantrope* était dans ce goût, ce ne serait plus une comédie. Si *Oreste* & *Hermione* s'exprimaient toujours comme on vient de le voir, ce ne serait plus une tragédie. Mais après que ces deux genres si différens se sont ainsi rapprochés, ils rentrent chacun dans leur véritable carrière. L'un reprend le ton plaisant, l'autre le ton sublime.

La comédie peut donc se passionner, s'emporter, attendrir, pourvu qu'ensuite elle fasse rire le honnêtes gens. Si elle manquait de comique, si elle n'était que larmoyante, c'est alors qu'elle serait un genre très-vicieux, & très-désagréable.

On avoue qu'il est rare de faire passer les spectateurs insensiblement de l'attendrissement au rire. Mais ce passage, tout difficile qu'il est de le saisir dans un comédie, n'en est pas moins naturel aux hommes. On a déjà remarqué ailleurs que rien n'est plus ordinaire que des aventures qui affligent l'ame, & dont certaines circonstances inspirent ensuite une gaieté passagère. C'est ainsi malheureusement que le genre humain est fait. *Homère* représente même les Dieux riant de la mauvaise grâce de *Vulcain*, dans le temps qu'ils décident du destin du monde.

Hector sourit de la peur de son fils *Astianax*, tandis

qu'*Andromaque* répand des larmes. On voit souvent juſ
que dans l'horreur des batailles, des incendies, d
tous les déſaſtres qui nous affligent, qu'une naïveté
un bon mot, excitent le rire juſque dans le ſein de l
déſolation & de la pitié. On défendit à un régimen
dans la bataille de Spire de faire quartier; un Officie
Allemand demande la vie à l'un des nôtres, qui lu
répond : *Monſieur, demandez-moi toute autre choſe, mais pour la vie il n'y a pas moyen.* Cette naïveté paſſe
auſſi-tôt de bouche en bouche, & on rit au milieu du
carnage. A combien plus forte raiſon le rire peut-il ſuc-
céder dans la comédie à des ſentimens touchans. Ne
s'attendrit-on pas avec *Alcmène ?* ne rit-on pas avec
Soſie ? Quel miſérable & vain travail, de diſputer contre
l'expérience ? Si ceux qui diſputent ainſi ne ſe payaient
pas de raiſon, & aimaient mieux des vers, on leur ci-
terait ceux-ci :

L'amour règne par le délire
Sur ce ridicule univers.
Tantôt aux eſprits de travers
Il fait rimer de mauvais vers ;
Tantôt il renverſe un empire.
L'œil en feu, le fer à la main,
Il frémit dans la tragédie ;
Non moins touchant & plus humain,
Il anime la comédie.
Il affadit dans l'élégie ;

Et dans un madrigal badin
Il se joue aux pieds de Sylvie.
Tous les genres de poésie,
De Virgile jusqu'à Chaulieu,
Sont aussi soumis à ce Dieu
Que tous les états de la vie.

ACTEURS.

LE COMTE D'OLBAN, Seigneur retiré à la campagne.

LA BARONNE DE L'ORME, parente du Comte, femme impérieuse, aigre, difficile à vivre.

LA MARQUISE D'OLBAN, mère du Comte.

NANINE, fille élevée dans la maison du Comte.

PHILIPPE HOMBERT, payſan du voiſinage.

BLAISE, Jardinier.

GERMON, MARIN, } Domeſtiques.

La ſcène eſt dans le château du Comte d'Olban.

NANINE,

OU

LE PRÉJUGÉ VAINCU,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'OLBAN, LA BARONNE DE L'ORME.

LA BARONNE.

Il faut parler, il faut, Monsieur le Comte,
Vous expliquer nettement sur mon compte.
Ni vous ni moi n'avons un cœur tout neuf;
Vous êtes libre & depuis deux ans veuf.
Devers ce temps j'eus cet honneur moi-même.
Et nos procès, dont l'embarras extrême
Etait si triste & si peu fait pour nous,
Sont enterrés, ainsi que mon époux.

LE COMTE.

Oui, tout procès m'est fort insupportable,

LA BARONNE.

Ne ſuis-je pas, comme eux, fort haïſſable?

LE COMTE.

Qui? vous, Madame?

LA BARONNE.

Oui, moi. Depuis deux ans,
Libres tous deux, comme tous deux parens,
Pour terminer nous habitons enſemble;
Le ſang, le goût, l'intérêt nous raſſemble.

LE COMTE.

Ah! l'intérêt! parlez mieux!

LA BARONNE.

Non, Monſieur,
Je parle bien, & c'eſt avec douleur;
Et je ſais trop que votre ame inconſtante
Ne me voit plus que comme une parente.

LE COMTE.

Je n'ai pas l'air d'un volage, je crois.

LA BARONNE.

Vous avez l'air de me manquer de foi.

LE COMTE. *à part.*

Ah!

LA BARONNE.

Vous ſavez que cette longue guerre
Que mon mari vous faiſait pour ma terre
A dû finir en confondant nos droits
Dans un hymen dicté par notre choix:
Votre promeſſe à ma foi vous engage:
Vous différez, & qui diffère outrage.

LE COMTE.

'attends ma mère.

LA BARONNE.

Elle radote ; bon !

LE COMTE.

e la reſpecte, & je l'aime.

LA BARONNE.

Et moi, non.

Mais pour me faire un affront qui m'étonne,
Aſſurément vous n'attendez perſonne,
Perfide, ingrat !

LE COMTE.

D'où vient ce grand courroux ?
Qui vous a donc dit tout cela ?

LA BARONNE.

Qui ? vous ;
Vous, votre ton, votre air d'indifférence,
Votre conduite, en un mot, qui m'offenſe,
Qui me ſoulève, & qui choque mes yeux.
Ayez moins tort, ou défendez-vous mieux.
Ne vois-je pas l'indignité, la honte,
L'excès, l'affront du goût qui vous ſurmonte ?
Quoi ! pour l'objet le plus vil, le plus bas,
Vous me trompez !

LE COMTE.

Non, je ne trompe pas ;
Diſſimuler n'eſt pas mon caractère.
J'étais à vous, vous aviez ſu me plaire,
Et j'eſpérais avec vous retrouver
Ce que le ciel a voulu m'enlever ;

Goûter en paix, dans cet heureux asile,
Les nouveaux fruits d'un nœud doux & tranquille ;
Mais vous cherchez à détruire vos lois.
Je vous l'ai dit, l'amour a deux carquois :
L'un est rempli de ces traits tout de flamme,
Dont la douceur porte la paix dans l'ame,
Qui rend plus purs nos goûts, nos sentimens,
Nos soins plus vifs, nos plaisirs plus touchans :
L'autre n'est plein que de flèches cruelles,
Qui répandant les soupçons, les querelles,
Rebutent l'ame, y portent la tiédeur,
Font succéder les dégoûts à l'ardeur.
Voilà les traits que vous prenez vous-même
Contre nous deux ; & vous voulez qu'on aime ?

LA BARONNE.

Oui, j'aurai tort. Quand vous vous détachez,
C'est donc à moi que vous le reprochez.
Je dois souffrir vos belles incartades,
Vos procédés, vos comparaisons fades.
Qu'ai-je donc fait pour perdre votre cœur?
Que me peut-on reprocher ?

LE COMTE.

Votre humeur.
N'en doutez pas ; oui, la beauté, Madame,
Ne plaît qu'aux yeux : la douceur charme l'ame.

LA BARONNE.

Mais êtes-vous sans humeur, vous ?

LE COMTE.

Moi ? non ;
J'en ai sans doute ; & pour cette raison,

Je veux, Madame, une femme indulgente,
Dont la beauté douce & compatiſſante,
A mes défauts facile à ſe plier,
Daigne avec moi me réconcilier,
Me corriger, ſans prendre un ton cauſtique,
Me gouverner, ſans être tyrannique,
Et dans mon cœur pénétrer pas à pas,
Comme un jour deux dans des yeux délicats.
Qui ſent le joug le porte avec murmure ;
L'amour tyran eſt un Dieu que j'abjure.
Je veux aimer, & ne veux point ſervir ;
C'eſt votre orgueil qui peut ſeul m'avilir.
J'ai des défauts, mais le ciel fit les femmes
Pour corriger le levain de nos ames,
Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs.
C'eſt là leur lot ; & pour moi je préfere
Laideur affable à beauté rude & fiere.

LA BARONNE.

C'eſt fort bien dit, traître, vous prétendez,
Quand vous m'outrez, m'inſultez, m'excédez,
Que je pardonne, en lâche complaiſante,
De vos amours la honte extravagante ?
Et qu'à mes yeux un faux air de hauteur
Excuſe en vous les baſſeſſes du cœur ?

LE COMTE.

Comment, Madame ?

LA BARONNE.

Oui, la jeune Nanine
Fait tout mon tort. Un enfant vous domine,

Une servante, une fille des champs,
Que j'élevai par mes soins imprudens,
Que par pitié votre facile mère
Daigna tirer du sein de la misère.
Vous rougissez.

LE COMTE.

Moi! je lui veux du bien.

LA BARONNE.

Non, vous l'aimez; j'en suis très-sûre.

LE COMTE.

Eh bien!
Si je l'aimais, apprenez donc, Madame,
Que hautement je publirais ma flamme.

LA BARONNE.

Vous en êtes capable.

LE COMTE.

Assurément.

LA BARONNE.

Nous oseriez trahir impudemment
De votre rang toute la bienséance,
Humilier ainsi votre naissance,
Et dans la honte, où vos sens sont plongés,
Braver l'honneur!

LE COMTE.

Dites, les préjugés.
Je ne prends point, quoi qu'on en puisse croire,
La vanité pour l'honneur & la gloire.
L'éclat vous plaît; vous mettez la grandeur
Dans des blasons, je la veux dans le cœur.
L'homme de bien, modeste avec courage,

Et la beauté ſpirituelle, ſage,
Sans bien, ſans nom, ſans tous ces titres vains,
Sont à mes yeux les premiers des humains.

LA BARONNE.

Il faut au moins être bon gentilhomme.
Un vil ſavant, un obſcur honnête-homme,
Serait chez vous, pour un peu de vertu,
Comme un ſeigneur avec honneur reçu?

LE COMTE.

Le vertueux aurait la préférence.

LA BARONNE.

Peut-on ſouffrir cette humble extravagance?
Ne doit-on rien, s'il vous plaît, à ſon rang?

LE COMTE.

Être honnête-homme eſt ce qu'on doit.

LA BARONNE.

Mon ſang
Exigerait un plus haut caractère.

LE COMTE.

Il eſt très-haut; il brave le vulgaire.

LA BARONNE.

Vous dégradez ainſi la qualité!

LE COMTE.

Non; mais j'honore ainſi l'humanité.

LA BARONNE.

Vous êtes fou: quoi, le public, l'uſage!

LE COMTE.

L'uſage eſt fait pour le mépris du ſage;
Je me conforme à ſes ordres gênans,
Pour mes habits, non pour mes ſentimens.

Il faut être homme & d'une ame ſenſée
Avoir à ſoi ſes goûts & ſa penſée.
Irai-je en ſot aux autres m'informer
Qui je dois fuir, chercher, louer, blâmer?
Quoi! de mon être il faudra qu'on décide?
J'ai ma raiſon; c'eſt ma mode & mon guide.
Le ſinge eſt né pour être imitateur,
Et l'homme doit agir d'après ſon cœur.

LA BARONNE.

Voilà parler en homme libre, en ſage.
Allez, aimez des filles de village,
Cœur noble & grand; ſoyez l'heureux rival
Du Magiſter & du Greffier fiſcal;
Soutenez bien l'honneur de votre race.

LE COMTE.

Ah, juſte ciel! que faut-il que je faſſe?

SCENE II.

LE COMTE, LA BARONNE, BLAISE.

LE COMTE.

QUE veux-tu, toi?

BLAISE.

C'eſt votre Jardinier,
Qui vient, Monſieur, humblement ſupplier
Votre grandeur.

LE COMTE.

Ma grandeur! Eh bien, Blaiſe,
Que te faut-il?

BLAISE.

BLAISE.

Mais, c'eſt, ne vous déplaiſe,
Que je voudrais me marier.....

LE COMTE.

D'accord,
Très-volontiers. Ce projet me plaît fort.
Je t'aiderai, j'aime qu'on ſe marie.
Et la future, eſt-elle un peu jolie ?

BLAISE.

Ah ! oui ; ma foi, c'eſt un morceau friand.

LA BARONNE.

Et Blaiſe en eſt aimé ?

BLAISE.

Certainement.

LE COMTE.

Et nous nommons cette beauté divine ?

BLAISE.

Mais, c'eſt.....

LE COMTE.

Eh bien ?....

BLAISE.

C'eſt la belle Nanine.

LE COMTE.

Nanine ?

LA BARONNE.

Ah ! bon ! Je ne m'oppoſe point
A de pareils amours.

LE COMTE, *à part*;

Ciel ! à quel point
On m'avilit ! Non, je ne le puis être.

BLAISE.

Ce parti-là doit bien plaire à mon maître.

LE COMTE.

Tu dis qu'on t'aime, impudent!

BLAISE.

Ah! pardon.

LE COMTE.

T'a-t-elle dit qu'elle t'aimât?

BLAISE.

Mais..... non,
Pas tout-à-fait; elle m'a fait entendre,
Tant seulement, qu'elle a pour nous du tendre.
D'un ton si bon, si doux, si familier,
Elle m'a dit cent fois: cher Jardinier,
Cher ami Blaise, aide-moi donc à faire
Un beau bouquet de fleurs, qui puisse plaire
A Monseigneur, à ce maître charmant;
Et puis d'un air si touché, si touchant,
Elle faisait ce bouquet; & sa vue
Etait troublée, elle était toute émue,
Toute rêveuse, avec un certain air,
Un air, là, qui..... peste! l'on y voit clair.

LE COMTE.

Blaise, va-t-en..... Quoi, j'aurais su lui plaire?

BLAISE.

Çà, n'allez pas traînasser notre affaire.

LE COMTE.

Hem!....

BLAISE.

Vous verrez comme ce terrain-là

Entre mes mains bientôt profitera.
Répondez donc, pourquoi ne me rien dire ?

LE COMTE.

Ah ! mon cœur eſt trop plein. Je me retire.....
Adieu, Madame.

SCENE III.

LA BARONNE, BLAISE.

LA BARONNE.

Il l'aime comme un fou :
J'en ſuis certaine. Et comment donc ? par où ?
Par quels attraits, par quelle heureuſe adreſſe
A-t-elle pu me ravir ſa tendreſſe ?
Nanine ! ô ciel ! quel choix ! quelle fureur !
Nanine ! non. J'en mourrai de douleur.

BLAISE, *revenant.*

Ah ! vous parlez de Nanine.

LA BARONNE.

Inſolente !

BLAISE.

Eſt-il pas vrai que Nanine eſt charmante ?

LA BARONNE.

Non.

BLAISE.

Et ſi fait : parlez un peu pour nous ;
Protégez Blaiſe.

LA BARONNE.

Ah, quels horribles coups !

BLAISE.

J'ai des écus. Pierre Blaiſe mon père
M'a bien laiſſé trois bons journaux de terre ;
Tout eſt pour elle, écus comptans, journaux,
Tout mon avoir, & tout ce que je vaux,
Mon corps, mon cœur, tout moi-même, tout Blaiſe.

LA BARONNE.

Autant que toi crois que j'en ſerais aiſe,
Mon pauvre enfant, ſi je peux te ſervir ;
Tous deux ce ſoir je voudrais vous unir ;
Je lui paîrai ſa dot.

BLAISE.

Digne Baronne,
Que j'aimerai votre chère perſonne !
Que de plaiſirs ! eſt-il poſſible ?

LA BARONNE.

Hélas !
Je crains, ami, de ne réuſſir pas.

BLAISE.

Ah ! par pitié, réuſſiſſez, Madame.

LA BARONNE.

Va. Plût au ciel qu'elle devînt ta femme !
Attends mon ordre.

BLAISE.

Eh ! puis-je attendre ?

LA BARONNE.

Va.

BLAISE.

Adieu. J'aurai, ma foi, cette enfant-là.

SCENE IV.

LA BARONNE, *seule.*

Vit-on jamais une telle aventure?
Peut-on sentir une plus vive injure?
Plus lâchement se voir sacrifier?
Le Comte Olban rival d'un Jardinier!
(*à un Laquais.*)
Holà, quelqu'un. Qu'on appelle Nanine.
C'est mon malheur qu'il faut que j'examine.
Où pourrait-elle avoir pris l'art flatteur,
L'art de séduire & de garder un cœur,
L'art d'allumer un feu vif & qui dure?
Où? dans ses yeux, dans la simple nature.
Je crois pourtant que cet indigne amour
N'a point encore osé se mettre au jour.
J'ai vu qu'Olban se respecte avec elle;
Ah! c'est encor une douleur nouvelle;
J'espérerais, s'ils se respectait moins.
D'un amour vrai le traître a tous les soins.
Ah! la voici; je me sens au supplice:
Que la nature est pleine d'injustice!
A qui va-t-elle accorder la beauté?
C'est un affront fait à la qualité.
Approchez-vous, venez, Mademoiselle.

SCENE V.

LA BARONNE, NANINE.

NANINE.

MADAME.

LA BARONNE.

Mais! eſt-elle donc ſi belle!
Ces grands yeux noirs ne diſent rien du tout;
Mais s'ils ont dit: j'aime..... ah! je ſuis à bout.
Poſſédons-nous. Venez.

NANINE.

Je viens me rendre
A mon devoir.

LA BARONNE.

Vous vous faites attendre
Un peu de temps; avancez-vous. Comment!
Comme elle eſt miſe! & quel ajuſtement!
Il n'eſt pas fait pour une créature
De votre eſpèce.

NANINE.

Il eſt vrai. Je vous jure,
Par mon reſpect, qu'en ſecret j'ai rougi
Plus d'une fois d'être vêtue ainſi;
Mais c'eſt l'effet de vos bontés premières,
De ces bontés qui me ſont toujours chères.
De tant de ſoins vous daignez m'honorer!

Vous vous plaisiez vous-même à me parer.
Songez combien vous m'aviez protégée ;
Sous cet habit je ne suis point changée.
Voudriez-vous, Madame, humilier
Un cœur soumis, qui ne peut s'oublier ?

LA BARONNE.

Approchez-moi ce fauteuil..... Ah ! j'enrage.....
D'où venez-vous ?

NANINE.

Je lisais.

LA BARONNE.

Quel ouvrage ?

NANINE.

Un livre anglais dont on m'a fait présent.

LA BARONNE.

Sur quel sujet ?

NANINE.

Il est intéressant :
L'Auteur prétend que les hommes sont frères,
Nés tous égaux ; mais ce sont des chimères :
Je ne puis croire à cette égalité.

LA BARONNE.

Elle y croira. Quel fond de vanité !
Que l'on m'apporte ici mon écritoire.....

NANINE.

J'y vais.

LA BARONNE.

Restez. Que l'on me donne à boire.

NANINE.

Quoi ?

LA BARONNE.

Rien. Prenez mon éventail..... Sortez.
Allez chercher mes gants..... Laiſſez..... Reſtez.
Avancez-vous..... Gardez-vous, je vous prie,
D'imaginer que vous ſoyez jolie.

NANINE.

Vous me l'avez ſi ſouvent répété,
Que ſi j'avais ce fond de vanité,
Si l'amour propre avait gâté mon ame,
Je vous devrais ma guériſon, Madame.

LA BARONNE.

Où trouve-t-elle ainſi ce qu'elle dit?
Que je la hais! quoi! belle, & de l'eſprit!
(*Avec dépit.*)
Écoutez-moi. J'eus bien de la tendreſſe
Pour votre enfance.

NANINE.

Oui. Puiſſe ma jeuneſſe
Etre honorée encor de vos bontés!

LA BARONNE.

Eh bien, voyez ſi vous le méritez.
Je prétends, moi, ce jour, cette heure même,
Vous établir; jugez ſi je vous aime.

NANINE.

Moi?

LA BARONNE.

Je vous donne une dot. Votre époux
Eſt fort bien fait, & très-digne de vous:
C'eſt un parti de tout point fort ſortable;
C'eſt le ſeul même aujourd'hui convenable;

Et vous devez bien m'en remercier :
C'eſt, en un mot, Blaiſe le Jardinier.

NANINE.

Blaiſe, Madame !

LA BARONNE.

Oui. D'où vient ce ſourire ?
Héſitez-vous un moment d'y ſouſcrire ?
Mes offres ſont un ordre, entendez-vous ?
Obéiſſez, ou craignez mon courroux.

NANINE.

Mais.....

LA BARONNE.

Apprenez qu'un *mais* eſt une offenſe.
Il vous ſied bien d'avoir l'impertinence,
De refuſer un mari de ma main !
Ce cœur ſi ſimple eſt devenu bien vain ;
Mais votre audace eſt trop prématurée ;
Votre triomphe eſt de peu de durée.
Vous abuſez du caprice d'un jour,
Et vous verrez quel en eſt le retour ;
Petite ingrate, objet de ma colère,
Vous avez donc l'inſolence de plaire ?
Vous m'entendez ; je vous ferai rentrer
Dans le néant d'où j'ai ſu vous tirer.
Tu pleureras ton orgueil, ta folie.
Je te ferai renfermer pour ta vie
Dans un couvent.

NANINE.

J'embraſſe vos genoux.
Renfermez-moi, mon ſort ſera trop doux.

Oui, des faveurs que vous vouliez me faire,
Cette rigueur eſt pour moi la plus chère.
Enfermez-moi dans un cloître à jamais ;
J'y bénirai mon maître & vos bienfaits ;
J'y calmerai des alarmes mortelles,
Des maux plus grands, des craintes plus cruelles,
Des ſentimens plus dangereux pour moi
Que ce courroux qui me glace d'effroi.
Madame, au nom de ce courroux extrême,
Délivrez-moi, s'il ſe peut, de moi-même ;
Dès cet inſtant je ſuis prête à partir.

LA BARONNE.

Eſt-il poſſible ? & que viens-je d'ouir ?
Eſt-il bien vrai ? me trompez-vous, Nanine ?

NANINE.

Non. Faites-moi cette faveur divine ;
Mon cœur en a trop beſoin.

LA BARONNE (*avec un emportement de tendreſſe.*)

Lève-toi ;
Que je t'embraſſe. O jour heureux pour moi !
Ma chère amie ! eh bien, je vais ſur l'heure
Préparer tout pour ta belle demeure.
Ah, quel plaiſir que de vivre en couvent !

NANINE.

C'eſt pour le moins un abri conſolant.

LA BARONNE.

Non : c'eſt, ma fille, un ſéjour déteſtable.

NANINE.

Le croyez-vous ?

LA BARONNE.

Le monde eſt haïſſable,

ılo ux.

NANINE.

Oh! oui.

LA BARONNE.

Fou, méchant, vain, trompeur,

:hangeant, ingrat; tout cela fait horreur.

NANINE.

)ui, j'entrevois qu'il me ſerait funeſte,

!u'il faut le fuir.....

LA BARONNE.

La choſe eſt manifeſte:

In bon couvent eſt un port aſſuré.

Monſieur le Comte, ah! je vous préviendrai.

NANINE.

)ue dites-vous de Monſeigneur?

LA BARONNE.

Je t'aime

. la fureur; & dès ce moment même

e voudrais bien te faire le plaiſir

)e t'enfermer pour ne jamais ſortir.

Mais il eſt tard, hélas! il faut attendre

e point du jour. Ecoute, il faut te rendre

'ers le minuit dans mon appartement.

ſous partirons d'ici ſecrètement

our ton couvent, à cinq heures ſonnantes;

ois prête au moins.

SCENE VI.

NANINE, *seule.*

QUELLES douleurs cuisantes!
Quel embarras! quel tourment! quel dessein!
Quels sentimens combattent dans mon sein!
Hélas! je fuis le plus aimable maître!
En le fuyant je l'offense peut-être:
Mais en restant, l'excès de ses bontés,
M'attirerait trop de calamités,
Dans sa maison mettrait un trouble horrible.
Madame croit qu'il est pour moi sensible,
Que jusqu'à moi ce cœur peut s'abaisser:
Je le redoute, & n'ose le penser.
De quel courroux Madame est animée!
Quoi, l'on me hait, & je crains d'être aimée!
Mais moi, mais moi! je me crains encor plus:
Mon cœur troublé de lui-même est confus.
Que devenir? De mon état tirée,
Pour mon malheur je suis trop éclairée.
C'est un danger, c'est peut-être un grand tort,
D'avoir une ame au-dessus de son sort.
Il faut partir; j'en mourrai, mais n'importe.

SCENE VII.

LE COMTE, NANINE, un Laquais.

LE COMTE.

HOLA, quelqu'un, qu'on reste à cette porte.
Des sièges, vîte.
Il fait la révérence à Nanine, qui lui en fait une profonde.
Asseyons-nous ici.

NANINE.

Qui, moi, Monsieur?

LE COMTE.

Oui, je le veux ainsi;
Et je vous rends ce que votre conduite,
Votre beauté, votre vertu mérite.
Un diamant trouvé dans un désert,
Est-il moins beau, moins précieux, moins cher?
Quoi! vos beaux yeux semblent mouillés de larmes!
Ah! je le vois. Jalouse de vos charmes,
Notre Baronne aura, par ses aigreurs,
Par son courroux, fait répandre vos pleurs.

NANINE.

Non, Monsieur, non; sa bonté respectable
Jamais pour moi ne fut si favorable;
Et j'avoûrai qu'ici tout m'attendrit.

LE COMTE.

Vous me charmez; je craignais son dépit.

NANINE.

Hélas! pourquoi?

LE COMTE.

Jeune & belle Nanine,
La jalousie en tous les cœurs domine.
L'homme est jaloux dès qu'il peut s'enflammer;
La femme l'est même avant que d'aimer.
Un jeune objet, beau, doux, discret, sincère,
A tout son sexe est bien sûr de déplaire.
L'homme est plus juste, & d'un sexe jaloux
Nous vous vengeons autant qu'il est en nous.
Croyez sur-tout que je vous rends justice;
J'aime ce cœur, qui n'a point d'artifice;
J'admire encor à quel point vous avez
Développé vos talens cultivés.
De votre esprit la naïve justesse
Me rend surpris autant qu'il m'intéresse.

NANINE.

J'en ai bien peu; mais quoi! je vous ai vu;
Et je vous ai tous les jours entendu;
Vous avez trop relevé ma naissance;
Je vous dois trop; c'est pour vous que je pense.

LE COMTE.

Ah! croyez-moi, l'esprit ne s'apprend pas.

NANINE.

Je pense trop pour un état si bas;
Au dernier rang les destins m'ont compriſe.

LE COMTE.

Dans le premier vos vertus vous ont mise,

Naïvement dites-moi quel effet
Ce livre anglais sur votre esprit a fait ?

NANINE.

Il ne m'a point du tout persuadée :
Plus que jamais, Monsieur, j'ai dans l'idée
Qu'il est des cœurs si grands, si généreux,
Que tout le reste est bien vil auprès d'eux.

LE COMTE.

Vous en êtes la preuve..... Ah çà, Nanine,
Permettez-moi qu'ici l'on vous destine
Un sort, un rang, moins indigne de vous.

NANINE.

Hélas ! mon sort était trop haut, trop doux.

LE COMTE.

Non. Désormais soyez de la famille ;
Ma mère arrive, elle vous voit en fille ;
Et mon estime, & sa tendre amitié,
Doivent ici vous mettre sur un pié
Fort éloigné de cette indigne gêne
Où vous tenait une femme hautaine.

NANINE.

Elle n'a fait, hélas ! que m'avertir
De mes devoirs..... Qu'ils sont durs à remplir !

LE COMTE.

Quoi ? quel devoir ? Ah ! le vôtre est de plaire.
Il est rempli ; le nôtre ne l'est guère.
Il vous fallait plus d'aisance & d'éclat.
Vous n'êtes pas encor dans votre état.

NANINE.

J'en suis sortie, & c'est ce qui m'accable ;

C'eſt un malheur peut-être irréparable.
(*ſe levant.*)
Ah, Monſeigneur! ah, mon Maître! écartez
De mon eſprit toutes ces vanités.
De vos bienfaits confuſe, pénétrée,
Laiſſez-moi vivre à jamais ignorée.
Le ciel me fit pour un état obſcur;
L'humilité n'a pour moi rien de dur.
Ah! laiſſez-moi ma retraite profonde.
Et que ferai-je, & que verrai-je au monde,
Après avoir admiré vos vertus?

LE COMTE.

Non, c'en eſt trop, je n'y réſiſte plus.
Qui? vous, obſcure! vous!

NANINE.

Quoi que je faſſe,
Puis-je de vous obtenir une grâce?

LE COMTE.

Qu'ordonnez-vous? parlez.

NANINE.

Depuis un temps
Votre bonté me comble de préſens.

LE COMTE.

Eh bien! pardon. J'en agis comme un père,
Un père tendre à qui ſa fille eſt chère.
Je n'ai point l'art d'embellir un préſent;
Et je ſuis juſte, & ne ſuis point galant.
De la fortune il faut venger l'injure;
Elle vous traita mal, mais la nature,
En récompenſe, à voulu vous doter

De tous ſes biens ; j'aurais dû l'imiter.

NANINE.

Vous en avez trop fait ; mais je me flatte
Qu'il m'eſt permis, ſans que je ſois ingrate,
De diſpoſer de ces dons précieux,
Que votre main rend ſi chers à mes yeux.

LE COMTE.

Vous m'outragez.

SCENE VIII.

LE COMTE, NANINE, GERMON.

MADAME vous demande,
Madame attend.

LE COMTE.

Eh ! que Madame attende.
Quoi ! l'on ne peut un moment vous parler,
Sans qu'auſſi-tôt on vienne nous troubler ?

NANINE.

Avec douleur, ſans doute, je vous laiſſe ;
Mais vous ſavez qu'elle fut ma maîtreſſe.

LE COMTE.

Non, non, jamais je ne veux le ſavoir.

NANINE.

Elle conſerve un reſte de pouvoir.

LE COMTE.

Elle n'en garde aucun, je vous aſſure.

Vous gémiſſez..... Quoi ! votre cœur murmure ?
Qu'avez-vous donc ?

NANINE.

Je vous quitte à regret ;
Mais il le faut..... O ciel ! c'en eſt donc fait !
(*Elle ſort.*)

SCENE IX.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE, *ſeul.*

Elle pleurait. D'une femme orgueilleuſe
Depuis long-temps l'aigreur capricieuſe
La fait gémir ſous trop de dureté ;
Et de quel droit ? par quelle autorité ?
Sur ces abus ma raiſon ſe récrie.
Ce monde-ci n'eſt qu'une loterie
De biens, de rangs, de dignités, de droits,
Brigués ſans titre, & répandus ſans choix.
Eh !....

GERMON.

Monſeigneur.

LE COMTE.

Demain ſur ſa toilette
Vous porterez cette ſomme complette

De trois cens louis d'or; n'y manquez pas;
Puis vous irez chercher ſes gens là-bas;
Ils attendront.

GERMON.

Madame la Baronne
Aura l'argent que Monſeigneur me donne
Sur ſa toilette.

LE COMTE.

Eh! l'eſprit lourd! eh non!
C'eſt pour Nanine, entendez-vous?

GERMON.

Pardon.

LE COMTE.

Allez, allez, laiſſez-moi.

(*Germon ſort.*)

Ma tendreſſe
Aſſurément n'eſt point une faibleſſe.
Je l'idolâtre, il eſt vrai, mais mon cœur
Dans ſes yeux ſeuls n'a point pris ſon ardeur.
Son caractère eſt fait pour plaire au ſage;
Et ſa belle ame a mon premier hommage.
Mais ſon état?.... Elle eſt trop au-deſſus;
Fût-il plus bas, je l'en aimerais plus.
Mais puis-je enfin l'épouſer? Oui, ſans doute.
Pour être heureux qu'eſt-ce donc qu'il en coûte!
D'un monde vain dois-je craindre l'écueil,
Et de mon goût me priver par orgueil?
Mais la coutume..... Eh bien, elle eſt cruelle,

Et la nature eut ſes droits avant elle.
Eh quoi! rival de Blaiſe! pourquoi non?
Blaiſe eſt un homme; il l'aime, il a raiſon.
Elle fera, dans une paix profonde,
Le bien d'un ſeul, & les déſirs du monde.
Elle doit plaire aux Jardiniers, aux Rois;
Et mon bonheur juſtifira mon choix.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'OLBAN, MARIN.

LE COMTE, *seul.*

Ah! cette nuit est une année entière.
Que le sommeil est loin de ma paupière!
Tout dort ici; Nanine dort en paix;
Un doux repos rafraîchit ses attraits;
Et moi je vais, je cours, je veux écrire,
Je n'écris rien; vainement je veux lire;
Mon œil troublé voit les mots sans les voir,
Et mon esprit ne les peut concevoir.
Dans chaque mot le seul nom de Nanine
Est imprimé par une main divine.
Holà, quelqu'un! qu'on vienne. Quoi! mes gens
Sont-ils pas las de dormir si long-temps?
Germon, Marin.

MARIN, *derrière le théâtre.*

J'accours.

LE COMTE.

Quelle paresse!
Eh! venez vîte, il fait jour: le temps presse:
Arrivez donc.

NANINE,

MARIN.

Eh, Monſieur, quel lutin
Vous a ſans nous éveillé ſi matin?

LE COMTE.

L'amour.

MARIN.

Oh, oh! la Baronne de l'Orme
Ne permet pas qu'en ce logis on dorme.
Qu'ordonnez-vous?

LE COMTE.

Je veux, mon cher Marin,
Je veux avoir, au plus tard pour demain,
Six chevaux neufs, un nouvel équipage,
Femme-de-chambre adroite, bonne & ſage,
Valet-de-chambre, avec deux grands Laquais,
Point libertins, qui ſoient jeunes, bien faits;
Des diamans, des boucles des plus belles,
Des bijoux d'or, des étoffes nouvelles.
Pars dans l'inſtant, cours en poſte à Paris;
Creve tous les chevaux.

MARIN.

Vous voilà pris.
J'entends, j'entends. Madame la Baronne
Eſt la maîtreſſe aujourd'hui qu'on nous donne;
Vous l'épouſez?

LE COMTE.

Quel que ſoit mon projet,
Vole & reviens.

MARIN.

Vous ſerez ſatisfait.

SCENE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE, *seul.*

Quoi! j'aurai donc cette douceur extrême,
De rendre heureux, d'honorer ce que j'aime.
Notre Baronne avec fureur crîra,
Très-volontiers, & tant qu'elle voudra.
Les vains discours, le monde, la Baronne,
Rien ne m'émeut, & je ne crains personne:
Aux préjugés c'est trop être soumis,
Il faut les vaincre, ils sont nos ennemis,
Et ceux qui font les esprits raisonnables,
Plus vertueux, sont les seuls respectables.
Et mais..... quel bruit entends-je dans ma cour?
C'est un carrosse. Oui..... mais..... au point du jour
Qui peut venir?.... C'est ma mère peut-être,
Germon?....

GERMON *arrivant.*

Monsieur.

LE COMTE.

Vois ce que ce peut être;

GERMON.

C'est un carrosse.

LE COMTE.

Et qui? par quel hasard?
Qui vient ici?

GERMON.

L'on ne vient point, l'on part.

LE COMTE.

Comment? on part?

GERMON.

Madame la Baronne
Sort tout à l'heure.

LE COMTE.

Oh! je le lui pardonne;
Que pour jamais puisse-t-elle sortir!

GERMON.

Avec Nanine elle est prête à partir.

LE COMTE.

Ciel! que dis-tu? Nanine.....

GERMON.

La suivante
Le dit tout haut.

LE COMTE.

Quoi donc?

GERMON.

Votre parente
Part avec elle; elle va, ce matin,
Mettre Nanine à ce couvent voisin.

LE COMTE.

Courons, volons. Mais quoi! que vais-je faire?
Pour leur parler je suis trop en colère.
N'importe: allons. Quand je devrais..... mais non;
On verrait trop toute ma passion.

Qu'on

Qu'on ferme tout, qu'on vole, qu'on l'arrête;
Répondez-moi d'elle sur votre tête:
Amenez-moi Nanine.

(*Germon sort.*)

Ah, juste ciel!
On l'enlevait. Quel jour! quel coup mortel!
Qu'ai-je donc fait? pourquoi, par quel caprice,
Par quelle ingrate & cruelle injustice?
Qu'ai-je donc fait, hélas! que l'adorer,
Sans la contraindre, & sans me déclarer,
Sans alarmer sa timide innocence?
Pourquoi me fuir? je m'y perds, plus j'y pense.

SCENE III.

LE COMTE, NANINE.

LE COMTE.

Belle Nanine, est-ce vous que je voi?
Quoi! vous voulez vous dérober à moi?
Ah! répondez, expliquez-vous de grâce.
Vous avez craint, sans doute, la menace
De la Baronne; & ces purs sentimens
Que vos vertus m'inspirent dès long-temps,
Plus que jamais l'auront sans doute aigrie.
Vous n'auriez point de vous-même eu l'envie
De nous quitter, d'arracher à ces lieux
Leur seul éclat, que leur prêtaient vos yeux?
Hier au soir, de pleurs toute trempée,
De ce dessein étiez-vous occupée?

Répondez donc : pourquoi me quittiez-vous?

NANINE.

Vous me voyez tremblante à vos genoux.

LE COMTE, *la relevant.*

Ah! parlez-moi. Je tremble plus encore.

NANINE.

Madame.....

LE COMTE.

Eh bien?

NANINE.

Madame, que j'honore,
Pour le couvent n'a point forcé mes vœux.

LE COMTE.

Ce serait vous? qu'entends-je? ah malheureux!

NANINE.

Je vous l'avoue : oui, je l'ai conjurée
De mettre un frein à mon ame égarée.....
Elle voulait, Monsieur, me marier.

LE COMTE.

Elle? à qui donc?

NANINE.

A votre jardinier.

LE COMTE.

Le digne choix!

NANINE.

Et moi toute honteuse,
Plus qu'on ne croit peut-être malheureuse,
Moi qui repousse avec un vain effort
Des sentimens au-dessus de mon sort,
Que vos bontés avaient trop élevée,

Pour m'en punir, j'en dois être privée.

LE COMTE.

Vous, vous punir? ah! Nanine! & de quoi?

NANINE.

D'avoir osé soulever contre moi
Votre parente, autrefois ma maîtresse.
Je lui déplais; mon seul aspect la blesse;
Elle a raison; & j'ai près d'elle, hélas!
Un tort bien grand.... qui ne finira pas.
J'ai craint ce tort, il est peut-être extrême.
J'ai prétendu m'arracher à moi-même,
Et déchirer dans les austérités
Ce cœur trop haut, trop fier de vos bontés;
Venger sur lui sa faute involontaire.
Mais ma douleur, hélas! la plus amère,
En perdant tout, en courant m'éclipser,
En vous fuyant, fut de vous offenser.

LE COMTE (*se détournant & se promenant.*)

Quels sentimens, & quelle ame ingénue!
En ma faveur est-elle prévenue?
A-t-elle craint de m'aimer? O vertu!

NANINE.

Cent fois pardon, si je vous ai déplu.
Mais permettez qu'au fond d'une retraite
J'aille cacher ma douleur inquiète,
M'entretenir en secret à jamais
De mes devoirs, de vous, de vos bienfaits.

LE COMTE.

N'en parlons plus. Écoutez; la Baronne
Vous favorise, & noblement vous donne

Un domeſtique, un ruſtre pour époux;
Moi, j'en ſais un moins indigne de vous.
Il eſt d'un rang fort au-deſſus de Blaiſe,
Jeune, honnête-homme; il eſt fort à ſon aiſe;
Je vous réponds qu'il a des ſentimens;
Son caractère eſt loin des mœurs du temps;
Et je me trompe, ou pour vous j'enviſage
Un deſtin doux, un excellent ménage.
Un tel parti flatte-t-il votre cœur?
Vaut-il pas bien le couvent?

NANINE.

Non, Monſieur....
Ce nouveau bien que vous daignez me faire,
Je l'avoûrai ne peut me ſatisfaire.
Vous pénétrez mon cœur reconnaiſſant;
Daignez y lire, & voyez ce qu'il ſent;
Voyez ſur quoi ma retraite ſe fonde.
Un jardinier, un monarque du monde,
Qui pour époux s'offriraient à mes vœux,
Egalement me déplairaient tous deux.

LE COMTE.

Vous décidez mon ſort. Eh bien, Nanine,
Connaiſſez donc celui qu'on vous deſtine.
Vous l'eſtimez; il eſt ſous votre loi,
Il vous adore, & cet époux.... c'eſt moi.
L'étonnement, le trouble l'a ſaiſie.
Ah! parlez-moi; diſpoſez de ma vie;
Ah! reprenez vos ſens trop agités.

NANINE.

Qu'ai-je entendu?

LE COMTE.

Ce que vous méritez.

NANINE.

Quoi, vous m'aimez?.... Ah! gardez-vous de croire
Que j'ose user d'une telle victoire.
Non, Monsieur, non, je ne souffrirai pas
Qu'ainsi pour moi vous descendiez si bas.
Un tel hymen est toujours trop funeste:
Le goût se passe, & le repentir reste.
J'ose à vos pieds attester vos aïeux.....
Hélas! sur moi ne jetez point les yeux.
Vous avez pris pitié de mon jeune âge;
Formé par vous, ce cœur est votre ouvrage;
Il en serait indigne désormais,
S'il acceptait le plus grand des bienfaits.
Oui, je vous dois des refus. Oui, mon ame
Doit s'immoler.

LE COMTE.

Non, vous serez ma femme.
Quoi! tout-à-l'heure, ici vous m'affuriez,
Vous l'avez dit que vous refuseriez
Tout autre époux, fût-ce un Prince.

NANINE.

Oui, sans doute
Et ce n'est pas ce refus qui me coûte.

LE COMTE.

Mais me haïssez-vous?

NANINE.

Aurais-je fui?
Craindrais-je tant, si vous étiez haï?

LE COMTE.

Ah! ce mot seul a fait ma destinée.

NANINE.

Eh! que prétendez-vous?

LE COMTE.

Notre hyménée.

NANINE.

Songez.....

LE COMTE.

Je songe à tout.

NANINE.

Mais prévoyez.....

LE COMTE.

Tout est prévu.

NANINE.

Si vous m'aimez, croyez.....

LE COMTE.

Je crois former le bonheur de ma vie.

NANINE.

Vous oubliez....

LE COMTE.

Il n'est rien que j'oublie.
Tout sera prêt, & tout est ordonné.

NANINE.

Quoi! malgré moi votre amour obstiné....

LE COMTE.

Oui, malgré vous, ma flamme impatiente
Va tout presser pour cette heure charmante.
Un seul instant je quitte vos attraits,
Pour que mes yeux n'en soient privés jamais;
Adieu, Nanine; adieu, vous que j'adore,

SCENE IV.

NANINE, *seule.*

CIEL! est-ce un rêve? & puis-je croire encore
Que je parvienne au comble du bonheur?
Non, ce n'est pas l'excès d'un tel honneur,
Tout grand qu'il est, qui me plaît & me frappe;
A mes regards tant de grandeur échappe.
Mais épouser ce mortel généreux,
Lui, cet objet de mes timides vœux,
Lui que j'avais tant craint d'aimer, que j'aime,
Lui qui m'élève au-dessus de moi-même;
Je l'aime trop pour pouvoir l'avilir;
Je devrais.... Non, je ne peux plus le fuir;
Non, mon état ne saurait se comprendre.
Moi, l'épouser? quel parti dois-je prendre?
Le ciel pourra m'éclairer aujourd'hui;
Dans ma faiblesse il m'envoie un appui.
Peut-être même.... Allons, il faut écrire,
Il faut.... Par où commencer, & que dire?
Quelle surprise! Ecrivons promptement,
Avant d'oser prendre un engagement.

Elle se met à écrire.

SCENE V.

NANINE, BLAISE.

BLAISE.

AH! la voici. Madame la Baronne
En ma faveur vous a parlé, mignonne.
Ouais, elle écrit ſans me voir ſeulement.

NANINE *écrivant toujours.*

Blaiſe, bon jour.

BLAISE.

Bon jour eſt ſec vraiment.

NANINE *écrivant.*

A chaque mot mon embarras redouble;
Toute ma lettre eſt pleine de mon trouble.

BLAISE.

Le grand génie! elle écrit tout courant:
Qu'elle a d'eſprit! & que n'en ai-je autant!
Çà, je diſais....

NANINE.

Eh bien?

BLAISE.

Elle m'impoſe
Par ſon maintien: devant elle je n'oſe
M'expliquer....là.... tout comme je voudrais:
Je ſuis venu cependant tout exprès.

NANINE.

Cher Blaiſe, il faut me rendre un grand ſervice.

BLAISE.

Oh! deux plutôt.

NANINE.

Je te fais la justice
De me fier à ta discrétion,
A ton bon cœur.

BLAISE.

Oh! parlez sans façon:
Car, voyez-vous, Blaise est prêt à tout faire
Pour vous servir; vîte, point de mystère.

NANINE.

Tu vas souvent au village prochain,
A Rémival, à droite du chemin?

BLAISE.

Oui.

NANINE.

Pourrais-tu trouver dans ce village
Philippe Hombert?

BLAISE.

Non. Quel est ce visage?
Philippe Hombert? Je ne connais pas ça.

NANINE.

Hier au soir je crois qu'il arriva;
Informe-t-en. Tâche de lui remettre,
Mais sans délai, cet argent, cette lettre.

BLAISE.

Oh! de l'argent!

NANINE.

Donne aussi ce paquet;
Monte à cheval, pour avoir plutôt fait:

Pars, & ſois sûr de ma reconnoiſſance.

BLAISE.

J'irais pour vous au fin fond de la France.
Philippe Hombert eſt un heureux manant.
La bourſe eſt pleine : ah ! que d'argent comptant !
Eſt-ce une dette ?

NANINE.

Elle eſt très-avérée ;
Il n'en eſt point, Blaiſe, de plus ſacrée.
Écoute. Hombert eſt peut-être inconnu ;
Peut-être même il n'eſt pas revenu.
Mon cher ami, tu me rendras ma lettre,
Si tu ne peux en ſes mains la remettre.

BLAISE.

Mon cher ami !

NANINE.

Je me fie à ta foi.

BLAISE.

Son cher ami !

NANINE.

Va, j'attends tout de toi.

SCENE VI.

LA BARONNE, BLAISE.

BLAISE.

D'où diable vient cet argent ? quel meſſage !
Il nous aurait aidé dans dans le ménage !
Allons, elle a pour nous de l'amitié,
Et ça vaut mieux que de l'argent, morgué :
Courons, courons.

(*Il met l'argent & le paquet dans ſa poche : il rencontre la Baronne, & la heurte.*)

LA BARONNE.

Eh, le butor !.... arrête.
L'étourdi m'a penſé caſſer la tête.

BLAISE.

Pardon, Madame.

LA BARONNE.

Où vas-tu ? que tiens-tu ?
Que fait Nanine ? As-tu rien entendu ?
Monſieur le Comte eſt-il bien en colère ?
Quel billet eſt-ce là ?

BLAISE.

C'eſt un myſtère.
Peſte !....

LA BARONNE.

Voyons.

BLAISE.

Nanine gronderait.

LA BARONNE.

Comment dis-tu? Nanine! Elle pourrait
Avoir écrit, te charger d'un meſſage!
Donne, ou je romps ſoudain ton mariage;
Donne, te dis-je.

BLAISE, *riant.*

Oh, oh.

LA BARONNE.

De quoi ris-tu?

BLAISE, *riant encore.*

Ah, ah.

LA BARONNE.

J'en veux ſavoir le contenu.

Elle décachette la lettre.

Il m'intéreſſe, ou je ſuis bien trompée.

BLAISE, *riant encore.*

Ah, ah, ah, ah, qu'elle eſt bien attrapée!
Elle n'a là qu'un chiffon de papier;
Moi, j'ai l'argent, & je m'en vais payer
Philippe Hombert: faut ſervir ſa maîtreſſe.
Courons.

SCENE VII.

LA BARONNE, *seule.*

Lisons. « Ma joie & ma tendresse
» Sont sans mesure, ainsi que mon bonheur;
» Vous arrivez, quel moment pour mon cœur!
» Quoi! je ne puis vous voir & vous entendre!
» Entre vos bras je ne puis me jeter!
» Je vous conjure au moins de vouloir prendre
» Ces deux paquets: daignez les accepter.
» Sachez qu'on m'offre un sort digne d'envie,
» Et dont il est permis de s'éblouir;
» Mais il n'est rien que je ne sacrifie
» Au seul mortel que mon cœur doit chérir. »
Ouais. Voilà donc le style de Nanine;
Comme elle écrit, l'innocente orpheline!
Comme elle fait parler la passion!
En vérité ce billet est bien bon.
Tout est parfait, je ne me sens pas d'aise.
Ah, ah, rusée, ainsi vous trompiez Blaise!
Vous m'enleviez en secret mon amant!
Vous avez feint d'aller dans un couvent;
Et tout l'argent que le Comte vous donne,
C'est pour Philippe Hombert? Fort bien, friponne;
J'en suis charmée, & le perfide amour
Du Comte d'Olban méritait bien ce tour.
Je m'en doutais, que le cœur de Nanine
Était plus bas que sa basse origine.

SCENE VIII.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

VENEZ, venez, homme à grands sentimens,
Homme au-dessus des préjugés du temps,
Sage amoureux, Philosophe sensible,
Vous allez voir un trait assez risible.
Vous connaissez sans doute à Rémival
Monsieur Philippe Hombert votre rival?

LE COMTE.

Ah! quel discours vous me tenez!

LA BARONNE.

Peut-être
Ce billet-là vous le fera connaître.
Je crois qu'Hombert est un fort beau garçon.

LE COMTE.

Tous vos efforts ne sont plus de saison;
Mon parti pris, je suis inébranlable.
Contentez-vous du tour abominable
Que vous vouliez me jouer ce matin.

LA BARONNE.

Ce nouveau tour est un peu plus malin.
Tenez, lisez. Ceci pourra vous plaire;
Vous connaîtrez les mœurs, le caractère
Du digne objet qui vous a subjugué.

(*Tandis que le Comte lit.*)

Tout en lisant il me semble intrigué.
Il a pâli, l'affaire émeut sa bile.....
Eh bien, Monsieur, que pensez-vous du style?
Il ne voit rien, ne dit rien, n'entend rien:
Oh, le pauvre homme! il le méritait bien.

LE COMTE.

Ai-je bien lu? Je demeure stupide.
O tour affreux! sexe ingrat, cœur perfide!

LA BARONNE.

Je le connais, il est né violent;
Il est prompt, ferme; il va dans un moment
Prendre un parti.

SCENE IX.

LE COMTE, LA BARONNE, GERMON.

GERMON.

Voici dans l'avenue
Madame Olban.

LA BARONNE.

La vieille est revenue?

GERMON.

Madame votre mère, entendez-vous?
Est près d'ici, Monsieur.

LA BARONNE.

Dans son courroux

Il est devenu sourd. La lettre opère.

GERMON, *criant.*

Monsieur?

LE COMTE.

Plaît-il?

GERMON, *haut.*

Madame votre mère,

Monsieur.....

LE COMTE.

Que fait Nanine en ce moment?

GERMON.

Mais..... Elle écrit dans son appartement.

LE COMTE, *d'un air froid & sec.*

Allez saisir ses papiers, allez prendre
Ce qu'elle écrit, vous viendrez me le rendre;
Qu'on la renvoie à l'instant.

GERMON.

Qui, Monsieur?

LE COMTE.

Nanine.

GERMON.

Non, je n'aurais pas ce cœur:
Si vous saviez à quel point sa personne
Nous charme tous, comme elle est noble, bonne!

LE COMTE.

Obéissez, ou je vous chasse.

GERMON.

Allons.

(*Il sort.*)

SCENE X.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Ah! je respire; enfin nous l'emportons:
Vous devenez un homme raisonnable.
Ah çà, voyez s'il n'est pas véritable
Qu'on tient toujours de son premier état,
Et que les gens, dans un certain éclat,
Ont un cœur noble, ainsi que leur personne?
Le sang fait tout, & la naissance donne
Des sentimens à Nanine inconnus.

LE COMTE.

Je n'en crois rien; mais soit, n'en parlons plus;
Réparons tout; le plus sage, en sa vie,
A quelquefois ses accès de folie:
Chacun s'égare, & le moins imprudent
Est celui-là qui plutôt se repent.

LA BARONNE.

Oui.

LE COMTE.

Pour jamais cessez de parler d'elle.

LA BARONNE.

Très-volontiers.

LE COMTE.

Ce sujet de querelle
Doit s'oublier.

LA BARONNE.

Mais, vous, de vos sermens
Souvenez-vous.

LE COMTE.

Fort bien. Je vous entends;
Je les tiendrai.

LA BARONNE.

Ce n'est qu'un prompt hommage,
Qui peut ici réparer mon outrage.
Indignement notre hymen différé
Est un affront.

LE COMTE.

Il sera réparé
Madame, il faut.....

LA BARONNE.

Il ne faut qu'un Notaire.

LE COMTE.

Vous savez bien..... que j'attendais ma mère.

LA BARONNE.

Elle est ici.

SCENE XI.

LA MARQUISE, LE COMTE, LA BARONNE.

LE COMTE, *à sa mère.*

MADAME, j'aurais dû.....

A part. *A sa mère.*

Philippe Hombert!.... vous m'avez prévenu;
Et mon respect, mon zèle, ma tendresse.....

A part.

Avec cet air innocent, la traîtresse!

LA MARQUISE.

Mais vous extravaguez, mon très-cher fils.
On m'avait dit, en passant par Paris,
Que vous aviez la tête un peu frappée;
Je m'apperçois qu'on ne m'a pas trompée:
Mais ce mal-là.....

LE COMTE.

Ciel, que je suis confus!

LA MARQUISE.

Prend-il souvent?

LE COMTE.

Il ne me prendra plus.

LA MARQUISE.

Çà, je voudrais ici vous parler seule.

Faisant une petite révérence à la Baronne.

Bon jour, Madame.

LA BARONNE, *à part.*

Hom ! La vieille bégueule !
Madame, il faut vous laiſſer le plaiſir
D'entretenir Monſieur tout à loiſir.
Je me retire.

(*Elle ſort.*)

SCENE XII.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE, *parlant fort vîte, & d'un ton de petite vieille babillarde.*

Eh bien, Monſieur le Comte,
Vous faites donc à la fin votre compte
De me donner la Baronne pour bru?
C'eſt ſur cela que j'ai vîte accouru.
Votre Baronne eſt une acariâtre,
Impertinente, altière, opiniâtre,
Qui n'eut jamais pour moi le moindre égard,
Qui l'an paſſé, chez la Marquiſe Agard,
En plein ſouper, me traita de bavarde.
D'y plus ſouper, déſormais, Dieu m'en garde.
Bavarde, moi! Je ſais d'ailleurs très-bien
Qu'elle n'a pas, entre nous, tant de bien:
C'eſt un grand point, il faut qu'on s'en informe;
Car on m'a dit que ſon château de l'Orme

A son mari n'appartint qu'à moitié ;
Qu'un vieux procès, qui n'est pas oublié,
Lui disputait la moitié de la terre.
J'ai su cela de feu votre grand-père :
Il disait vrai : c'était un homme, lui ;
On n'en voit plus de sa trempe aujourd'hui.
Paris est plein de ces petits bouts d'homme,
Vains, fiers, fous, sots, dont le caquet m'assomme ;
Parlans de tout avec l'air empressé,
Et se moquans toujours du temps passé.
J'entends parler de nouvelle cuisine,
De nouveaux goûts ; on crève, on se ruine :
Les femmes sont sans frein, & les maris
Sont des benêts. Tout va de pis en pis.

LE COMTE, *relisant le billet.*

Qui l'aurait cru ? Ce trait me désespère.
Eh bien, Germon ?

SCENE XIII.

LA MARQUISE, LE COMTE, GERMON.

GERMON.

Voici votre Notaire.

LE COMTE.

Oh! qu'il attende.

GERMON.

Et voici le papier
Qu'elle devait, Monsieur, vous envoyer.

LE COMTE, *lisant.*

Donne..... Fort bien. Elle m'aime, dit-elle,
Et par respect me refuse!.... Infidelle!
Tu ne dis pas la raison du refus!

LA MARQUISE.

Ma foi, mon fils a le cerveau perclus;
C'est sa Baronne, & l'amour le domine.

LE COMTE, *à Germon.*

M'a-t-on bientôt délivré de Nanine?

GERMON.

Hélas! Monsieur, elle a déjà repris
Modestement ses champêtres habits,
Sans dire un mot de plainte & de murmure.

LE COMTE.

Je le crois bien.

GERMON.

Elle a pris cette injure

Tranquillement, lorſque nous pleurons tous.

LE COMTE.

Tranquillement ?

LA MARQUISE.

Hem ! de qui parlez-vous ?

GERMON.

Nanine, hélas ! Madame, que l'on chaſſe :
Tout le château pleure de ſa diſgrace.

LA MARQUISE.

Vous la chaſſez ; je n'entends point cela.
Quoi ! ma Nanine ? allons, rappelez-la.
Qu'a-t-elle fait, ma charmante orpheline ?
C'eſt moi, mon fils, qui vous donnai Nanine.
Je me ſouviens qu'à l'âge de dix ans
Elle enchantait tout le monde céans.
Notre Baronne ici la prit pour elle ;
Et je prédis dès-lors que cette belle
Serait fort mal, & j'ai très-bien prédit :
Mais j'eus toujours chez vous peu de crédit.
Vous prétendez tout faire à votre tête :
Chaſſer Nanine eſt un trait malhonnête.

LE COMTE.

Quoi ! ſeule, à pied, ſans ſecours, ſans argent ?

GERMON.

Ah ! j'oubliais de dire qu'à l'inſtant
Un vieux bon hommme à vos gens ſe préſente :
Il dit que c'eſt une affaire importante,
Qu'il ne ſaurait communiquer qu'à vous ;
Il veut, dit-il, ſe mettre à vos genoux.

LE COMTE.

Dans le chagrin où mon cœur s'abandonne,
Suis-je en état de parler à perſonne?

LA MARQUISE.

Ah! vous avez du chagrin, je le croi;
Vous m'en donnez auſſi beaucoup à moi.
Chaſſer Nanine, & faire un mariage
Qui me déplaît! Non, vous n'êtes pas ſage:
Allez, trois mois ne ſeront pas paſſés,
Que vous ſerez l'un de l'autre laſſés.
Je vous prédis la pareille aventure
Qu'à mon couſin le Marquis de Marmure.
Sa femme était aigre comme verjus;
Mais, entre nous, la vôtre l'eſt bien plus.
En s'épouſant ils crurent qu'ils s'aimèrent;
Deux mois après tous deux ſe ſéparèrent.
Madame alla vivre avec un galant,
Fat, petit-maître, eſcroc, extravagant;
Et Monſieur prit une franche coquette,
Une intrigante & friponne parfaite.
Des ſoupers fins, la petite maiſon,
Chevaux, habits, maître-d'hôtel fripon,
Bijoux nouveaux pris à crédit, Notaires,
Contrats vendus & dettes uſuraires:
Enfin, Monſieur & Madame, en deux ans,
A l'hôpital allèrent tout d'un temps.
Je me ſouviens encor d'une autre hiſtoire,
Bien plus tragique, & difficile à croire;
C'était.....

LE COMTE.

LE COMTE.

Ma mère, il faut aller dîner.
Venez..... O ciel ! ai-je pu soupçonner
Pareille horreur !

LA MARQUISE.

Elle est épouvantable :
Allons, je vais la raconter à table ;
Et vous pourrez tirer un grand profit,
En temps & lieu, de tout ce que j'ai dit.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NANINE, *vêtue en payſanne*, GERMON.

GERMON.

Nous pleurons tous en vous voyant ſortir.

NANINE.

J'ai tardé trop, il eſt temps de partir.

GERMON.

Quoi! pour jamais, & dans cet équipage?

NANINE.

L'obſcurité fut mon premier partage.

GERMON.

Quel changement! Quoi! du matin au ſoir!
Souffrir n'eſt rien, c'eſt tout que de déchoir.

NANINE.

Il eſt des maux mille fois plus ſenſibles.

GERMON.

J'admire encor des regrets ſi paiſibles.
Certes, mon maître eſt bien mal aviſé:
Notre Baronne a ſans doute abuſé
De ſon pouvoir, & vous fait cet outrage.
Jamais Monſieur n'aurait eu ce courage.

NANINE.

Je lui dois tout : il me chasse aujourd'hui ;
Obéissons. Ses bienfaits sont à lui ;
Il peut user du droit de les reprendre.

GERMON.

A ce trait-là qui diable eût pu s'attendre ?
En cet état qu'allez-vous devenir ?

NANINE.

Me retirer, long-temps me repentir.

GERMON.

Que nous allons haïr notre Baronne ?

NANINE.

Mes maux sont grands, mais je les lui pardonne.

GERMON.

Mais que dirai-je au moins de votre part
A notre maître, après votre départ ?

NANINE.

Vous lui direz que je le remercie
Qu'il m'ait rendu à ma première vie ;
Et qu'à jamais, sensible à ses bontés,
Je n'oublirai..... rien..... que ses cruautés.

GERMON.

Vous me fendez le cœur, & tout à l'heure
Je quitterais pour vous cette demeure.
J'irais par-tout avec vous m'établir ;
Mais Monsieur Blaise a su nous prévenir.
Qu'il est heureux ! avec vous il va vivre :
Chacun voudrait l'imiter, & vous suivre.

NANINE.

On est bien loin de me suivre !.... Ah, Germon !

Je suis chassée..... Et par qui?....

GERMON.

Le démon
A mis du sien dans cette brouillerie;
Nous vous perdons..... & Monsieur se marie.

NANINE.

Il se marie!.... Ah! partons de ce lieu;
Il fut pour moi trop dangereux..... Adieu.....

(*Elle sort.*)

GERMON.

Monsieur le Comte a l'ame un peu bien dure:
Comment chasser pareille créature!
Elle paraît une fille de bien;
Mais il ne faut pourtant jurer de rien.

SCENE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

Eh bien, Nanine est donc enfin partie?

GERMON.

Oui, c'en est fait.

LE COMTE.

J'en ai l'ame ravie.

GERMON.

Votre ame est donc de fer?

LE COMTE.

Dans le chemin

Philippe Hombert lui donnait-il la main ?

GERMON.

Qui ! quel Philippe Hombert ? Hélas ! Nanine,
Sans écuyer, fort tristement chemine,
Et de ma main ne veut pas seulement.

LE COMTE.

Où donc va-t-elle ?

GERMON.

Où ?.... mais apparemment
Chez ses amis.

LE COMTE.

A Rémival, sans doute.

GERMON.

Oui, je crois bien qu'elle prend cette route.
Va la conduire à ce couvent voisin,
Où la Baronne allait dès ce matin :
Mon dessein est qu'on la mette sur l'heure
Dans cette utile & décente demeure ;
Ces cent louis la feront recevoir.
Va..... Garde-toi de laisser entrevoir
Que c'est un don que je veux bien lui faire ;
Dis-lui que c'est un présent de ma mère ;
Je te défends de prononcer mon nom.

GERMON.

Fort bien ; je vais vous obéir.

(*Il fait quelques pas.*)

LE COMTE.

Germon,
A son départ tu dis que tu l'a vue ?

GERMON.

Eh! oui, vous dis-je.

LE COMTE.

Elle était abattue ?

Elle pleurait ?

GERMON.

Elle faisait bien mieux,
Ses pleurs coulaient à peine de ses yeux ;
Elle voulait ne pas pleurer.

LE COMTE.

A-t-elle
Dit quelque mot qui marque, qui décèle
Ses sentimens ? As-tu remarqué ?....

GERMON.

Quoi ?

LE COMTE.

A-t-elle enfin, Germon, parlé de moi ?

GERMON.

Oh, oui, beaucoup.

LE COMTE.

Eh bien, dis-moi donc, traître,
Qu'a-t-elle dit ?

GERMON.

Que vous êtes son maître,
Que vous avez des vertus, des bontés.....
Qu'elle oublira tout..... hors vos cruautés.

LE COMTE.

Va..... mais sur-tout garde qu'elle revienne.

(*Germon sort.*)

Germon ?

GERMON.

Monsieur ?

LE COMTE.

Un mot ; qu'il te souvienne,
Si par hasard, quand tu la conduiras,
Certain Hombert venait suivre ses pas,
De le chasser de la belle manière.

GERMON.

Oui, poliment, à grands coups d'étrivière :
Comptez sur moi ; je sers fidellement.
Le jeune Hombert, dites-vous ?

LE COMTE.

Justement.

GERMON

Bon : je n'ai pas l'honneur de le connaître ;
Mais le premier que je verrai paraître,
Sera rossé de la bonne façon ;
Et puis après il me dira son nom.

(*Il fait un pas, & revient.*)

Ce jeune Hombert est quelque amant, je gage,
Un beau garçon, le coq de son village ?
Laissez-moi faire.

LE COMTE.

Obéis promptement.

GERMON.

Je me doutais qu'elle avait quelque amant.

Et Blaise aussi lui tient au cœur, peut-être :
On aime mieux son égal que son maître.

LE COMTE.

Ah! cours, te dis-je.

SCENE III.

LE COMTE, *seul.*

HÉLAS! il a raison;
Il prononçait ma condamnation;
Et moi du coup qui m'a pénétré l'ame,
Je me punis; la Baronne est ma femme.
Il le faut bien, le sort en est jeté.
Je souffrirai, je l'ai bien mérité.
Ce mariage est au moins convenable.
Notre Baronne a l'humeur peu traitable;
Mais, quand on veut, on sait donner la loi:
Un esprit ferme est le maître chez soi.

SCENE IV.

LE COMTE, LA BARONNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Or çà, mon fils, vous épouſez Madame ?

LE COMTE.

Eh oui.

LA MARQUISE.

Ce ſoir elle eſt donc votre femme ?
Elle eſt ma bru?

LA BARONNE.

Si vous le trouvez bon ;
J'aurai, je crois, votre approbation.

LA MARQUISE.

Allons, allons, il faut bien y ſouſcrire ;
Mais dès demain chez moi je me retire.

LE COMTE.

Vous retirer ! Eh ! ma mère, pourquoi ?

LA MARQUISE.

J'emmenerai ma Nanine avec moi.
Vous la chaſſez, & moi je la marie ;
Je fais la noce en mon château de Brie ;
Et je la donne au jeune Sénéchal,
Propre neveu du Procureur fiſcal,
Jean-Roc Souci ; c'eſt lui de qui le père
Eut à Corbeil cette plaiſante affaire.

De cet enfant je ne peux me paſſer ;
C'eſt un bijou que je veux enchaſſer.
Je vais la marier..... Adieu.

LE COMTE.

Ma mère,
Ne ſoyez pas contre nous en colère ;
Laiſſez Nanine aller dans le couvent ;
Ne changez rien à notre arrangement.

LA BARONNE.

Oui, croyez-nous, Madame, une famille
Ne ſe doit point charger de telle fille.

LA MARQUISE.

Comment? quoi donc ?

LA BARONNE.

Peu de choſe.

LA MARQUISE.

Mais.....

LA BARONNE.

Rien.

LA MARQUISE.

Rien, c'eſt beaucoup. J'entends, j'entends fort bien;
Aurait-elle eu quelque tendre folie ?
Cela ſe peut, car elle eſt ſi jolie !
Je m'y connais : on tente, on eſt tenté ;
Le cœur a bien de la fragilité.
Les filles ſont toujours un peu coquettes.
Le mal n'eſt pas ſi grand que vous le faites.
Çà, contez-moi, ſans nul déguiſement,
Tout ce qu'a fait notre charmante enfant.

LE COMTE.

Moi, vous conter?

LA MARQUISE.

Vous avez bien la mine
D'avoir au fond quelque goût pour Nanine :
Et vous pourriez.....

SCENE V.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, MARIN, *en bottes.*

MARIN.

Enfin, tout eſt baclé,
Tout eſt fini.

LA MARQUISE.

Quoi?

LA BARONNE.

Qu'eſt-ce?

MARIN.

J'ai parlé
A nos marchands, j'ai bien fait mon meſſage,
Et vous aurez demain tout l'équipage.

LA BARONNE.

Quel équipage?

MARIN.

Oui, tout ce que pour vous
A commandé votre futur époux;
Six beaux chevaux, & vous ſerez contente

De la berline; elle est bonne, brillante;
Tous les panneaux par Martin sont vernis.
Les diamans sont beaux, très-bien choisis;
Et vous verrez des étoffes nouvelles,
D'un goût charmant..... Oh! rien n'approche d'elles.

LA BARONNE, (*au Comte.*)

Vous avez donc commandé tout cela?

LE COMTE. (*à part.*)

Oui..... Mais pour qui?

MARIN.

Le tout arrivera
Demain matin dans ce nouveau carrosse,
Et sera prêt le soir pour votre noce.
Vive Paris pour avoir sur le champ
Tout ce qu'on veut, quand on a de l'argent.
En revenant j'ai revu le Notaire,
Tout près d'ici, griffonnant votre affaire.

LA BARONNE.

Ce mariage a traîné bien long-temps.

LA MARQUISE (*à part.*)

Ah! je voudrais qu'il traînât quarante ans.

MARIN.

Dans ce fallon j'ai trouvé tout-à-l'heure
Un bon vieillard qui gémit & qui pleure.
Depuis long-temps il voudrait vous parler.

LA BARONNE.

Quel importun! qu'on le fasse en aller:
Il prend trop mal son temps.

LA MARQUISE.

Pourquoi, Madame?

Mon

Mon fils, ayez un peu de bonté d'ame,
Et croyez-moi, c'eſt un mal des plus grands
De rebuter ainſi les pauvres gens.
Je vous ai dit cent fois dans votre enfance
Qu'il faut pour eux avoir de l'indulgence,
Les écouter d'un air affable, doux.
Ne ſont-ils pas hommes tout comme nous?
On ne ſait pas à qui l'on fait injure;
On ſe repent d'avoir eu l'ame dure.
Les orgueilleux ne proſpèrent jamais.
(*A Marin.*)
Allez chercher ce bon homme.

MARIN.

J'y vais.
(*Il ſort.*)

LE COMTE.

Pardon, ma mère, il a fallu vous rendre
Mes premier ſoins, & je ſuis prêt d'entendre
Cet homme-là, malgré mon embarras.

SCENE VI.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, le Payſan.

LA MARQUISE, *au Payſan.*

Approchez-vous, parlez, ne tremblez pas.

LE PAYSAN.

Ah! Monſeigneur, écoutez-moi, de grâce:
Je ſuis..... je tombe à vos pieds, que j'embraſſe;
Je viens vous rendre.....

LE COMTE.

Ami, relevez-vous;
Je ne veux point qu'on me parle à genoux;
D'un tel orgueil je suis trop incapable.
Vous avez l'air d'être un homme estimable.
Dans ma maison cherchez-vous de l'emploi?
A qui parlé-je?

LA MARQUISE.

Allons, rassure-toi.

LE PAYSAN.

Je suis, hélas! le père de Nanine.

LE COMTE.

Vous?

LA BARONNE.

Ta fille est une grande coquine.

LE PAYSAN.

Ah! Monseigneur, voilà ce que j'ai craint,
Voilà le coup dont mon cœur est atteint:
J'ai bien pensé qu'une somme si forte
N'appartient pas à des gens de sa sorte;
Et les petits perdent bientôt leurs mœurs,
Et sont gâtés auprès des grands Seigneurs.

LA BARONNE.

Il a raison; mais il trompe, & Nanine
N'est point sa fille, elle était orpheline.

LE PAYSAN.

Il est trop vrai: chez de pauvres parens
Je la laissai dès ses plus jeunes ans.
Ayant perdu mon bien avec sa mère,
J'allai servir, forcé par la misère,

Ne voulant pas, dans mon funeſte état,
Qu'elle paſsât pour fille d'un Soldat,
Lui défendant de me nommer ſon père.

LA MARQUISE.

Pourquoi cela ? Pour moi, je conſidère
Les bons Soldats ; on a grand beſoin d'eux.

LE COMTE.

Qu'a ce métier, s'il vous plaît, de honteux!

LE PAYSAN.

Il eſt bien moins honoré qu'honorable.

LE COMTE.

Ce préjugé fut toujours condamnable.
J'eſtime plus un vertueux Soldat,
Qui de ſon ſang ſert ſon Prince & l'Etat,
Qu'un important, que ſa lâche induſtrie
Engraiſſe en paix du ſang de la patrie.

LA MARQUISE.

Çà, vous avez vu beaucoup de combats ;
Contez-les moi bien tous, n'y manquez pas.

LE PAYSAN.

Dans la douleur, hélas ! qui me déchire,
Permettez-moi ſeulement de vous dire
Qu'on me promit cent fois de m'avancer ;
Mais ſans appui comment peut-on percer ?
Toujours jeté dans la foule commune,
Mais diſtingué, l'honneur fut ma fortune.

LA MARQUISE.

Vous êtes donc né de condition ?

LA BARONNE.

Fi, quelle idée !

LE PAYSAN, *à la Baronne.*

Hélas ! Madame, non ·
Mais je ſuis né d'une honnête famille;
Je méritais peut-être une autre fille.

LA MARQUISE.

Que vouliez-vous de mieux ?

LE COMTE.

Eh ! pourſuivez.

LA MARQUISE.

Mieux que Nanine ?

LE COMTE.

Ah ! de grâce, achevez.

LE PAYSAN.

J'appris qu'ici ma fille fut nourrie,
Qu'elle y vivait bien traitée & chérie.
Heureux alors, & béniſſant le ciel,
Vous, vos bontés, votre ſoin paternel,
Je ſuis venu dans le prochain village,
Mais plein de trouble & craignant ſon jeune âge,
Tremblant encor, lorſque j'ai tout perdu,
De retrouver le bien qui m'eſt rendu.

Montrant la Baronne.

Je viens d'entendre, au diſcours de Madame,
Que j'eus raiſon : elle m'a percé l'ame.
Je vois fort bien que ces cent louis d'or,
Des diamans, ſont un trop grand tréſor,
Pour les tenir par un droit légitime :
Elle ne peut les avoir eus ſans crime.
Ce ſeul ſoupçon me fait frémir d'horreur,
Et j'en mourrai de honte & de douleur.

Je ſuis venu ſoudain pour vous les rendre ;
Ils ſont à vous, vous devez les reprendre ;
Et ſi ma fille eſt criminelle, hélas !
Puniſſez-moi, mais ne la perdez pas.

LA MARQUISE.

Ah, mon cher fils ! je ſuis toute attendrie.

LA BARONNE.

Ouais ! eſt-ce un ſonge ? eſt-ce une fourberie ?

LE COMTE.

Ah ! qu'ai-je fait ?

LE PAYSAN.

(*Il tire la bourſe & le paquet.*)
Tenez, Monſieur, tenez.

LE COMTE.

Moi, les reprendre ! ils ont été donnés ;
Elle en a fait un reſpectable uſage.
C'eſt donc à vous qu'on a fait le meſſage ?
Qui l'a porté ?

LE PAYSAN.

C'eſt votre Jardinier,
A qui Nanine oſa ſe confier.

LE COMTE.

Quoi ! c'eſt à vous que le préſent s'adreſſe ?

LE PAYSAN.

Oui, je l'avoue.

LE COMTE.

O douleur ! ô tendreſſe !
Des deux côtés quel excès de vertu !
Et votre nom ? Je demeure éperdu.

LA MARQUISE.

Eh! dites donc votre nom. Quel myſtère!

LE PAYSAN.

Philippe Hombert de Gatine.

LE COMTE.

Ah! mon père!

LA BARONNE.

Que dit-il là?

LE COMTE.

Quel jour vient m'éclairer!
J'ai fait un crime, il le faut réparer.
Si vous ſaviez combien je juis coupable!
J'ai maltraité la vertu reſpectable.

Il va lui-même à un de ſes gens.

Holà, courez.....

LA BARONNE.

Eh quel empreſſement?

LE COMTE.

Vite, un carroſſe.

LA MARQUISE.

Oui, Madame, à l'inſtant,
Vous devriez être en tout ſa protectrice.
Quand on a fait une telle injuſtice,
Sachez de moi que l'on ne doit rougir
Que de ne pas aſſez ſe repentir.
Monſieur mon fils a ſouvent des lubies,
Que l'on prendrait pour de franches folies;
Mais dans le fond c'eſt un cœur généreux;
Il eſt né bon, j'en fais ce que je veux.
Vous n'êtes pas, ma bru, ſi bienfaiſante:
Il s'en faut bien.

LA BARONNE.

Que tout m'impatiente!
Qu'il a l'air sombre, embarrassé, rêveur!
Quel sentiment étrange est dans son cœur?
Voyez, Monsieur, ce que vous voulez faire.

LA MARQUISE.

Oui, pour Nanine.

LA BARONNE.

On peut la satisfaire
Par des présens.

LA MARQUISE.

C'est le moindre devoir.

LA BARONNE.

Mais moi, jamais je ne veux la revoir;
Que du château jamais elle n'approche:
Entendez-vous?

LE COMTE.

J'entends.

LA MARQUISE.

Quel cœur de roche!

LA BARONNE.

De mes soupçons évitez les éclats.
Vous hésitez?

LE COMTE, *après un silence.*

Non, je n'hésite pas.

LE COMTE.

Je dois m'attendre à cette déférence:
Vous la devez à tous les deux, je pense.

LA MARQUISE.

Seriez-vous bien assez cruel, mon fils?

LA BARONNE.

Quel parti prendrez-vous ?

LE COMTE.

Il eſt tout pris.
Vous connaiſſez mon ame & ſa franchiſe :
Il faut parler. Ma main vous fut promiſe ;
Mais nous n'avions voulu former ces nœuds
Que pour finir un procès dangereux.
Je le termine ; & dès l'inſtant je donne,
Sans nul regret, ſans détour j'abandonne
Mes droits entiers, & les prétentions
Dont il naquit tant de diviſions.
Que l'intérêt encor vous en revienne ;
Tout eſt à vous, jouiſſez-en ſans peine.
Que la raiſon faſſe du moins de nous
Deux bons parens, ne pouvant être époux.
Oublions tout, que rien ne nous aigriſſe :
Pour n'aimer pas, faut-il qu'on ſe haïſſe ?

LA BARONNE.

Je m'attendais à ton manque de foi.
Va, je renonce à tes préſens, à toi.
Traître, je vois avec qui tu vas vivre,
A quel mépris ta paſſion te livre.
Sers noblement ſous les plus viles loix :
Je t'abandonne à ton indigne choix.

Elle ſort.

SCENE VII.

LE COMTE, LA MARQUISE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE.

Non, il n'eſt point indigne; non, Madame:
Un fol amour n'aveugla point mon ame.
Cette vertu qu'il faut récompenſer,
Doit m'attendrir, & ne peut m'abaiſſer.
Dans ce vieillard, ce qu'on nomme baſſeſſe
Fait ſon mérite; & voilà ſa nobleſſe.
La mienne à moi, c'eſt d'en payer le prix.
C'eſt pour des cœurs par eux-même ennoblis,
Et diſtingués par ce grand caractère,
Qu'il faut paſſer ſur la règle ordinaire;
Et leur naiſſance, avec tant de vertus,
Dans ma maiſon n'eſt qu'un titre de plus.

LA MARQUISE.

Quoi donc? quel titre? & que voulez-vous dire?

SCENE VIII & dernière.

LE COMTE, LA MARQUISE, NANINE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE, *à ſa mère.*

Son ſeul aſpect devrait vous en inſtruire.

LA MARQUISE.

Embraſſe-moi cent fois, ma chère enfant.

Elle eſt vêtue un peu meſquinement :
Mais qu'elle eſt belle, & comme elle a l'air ſage !

NANINE.

(*Courant entre les bras de Philippe Hombert, après s'être baiſſée devant la Marquiſe.*)

Ah! la nature a mon premier hommage.
Mon père !

PHILIPPE HOMBERT.

O ciel! ô ma fille! ah, Monſieur!
Vous réparez quarante ans de malheur.

LE COMTE.

Oui; mais comment faut-il que je répare
L'indigne affront qu'un mérite ſi rare,
Dans ma maiſon, put de moi recevoir ?
Sous quel habit revient-elle nous voir !
Il eſt trop vil, mais elle le décore.
Non, il n'eſt rien que Nanine n'honore.
Eh bien, parlez : auriez-vous la bonté
De pardonner à tant de dureté ?

NANINE.

Que me demandez-vous ? Ah ! je m'étonne
Que vous doutiez ſi mon cœur vous pardonne.
Je n'ai pas cru que vous puſſiez jamais
Avoir eu tort après tant de bienfaits.

LE COMTE.

Si vous avez oublié cet outrage,
Donnez-m'en donc le plus sûr témoignage ;
Je ne veux plus commander qu'une fois,
Mais jurez-moi d'obéir à mes lois.

PHILIPPE HOMBERT.

Elle le doit, & ſa reconnaiſſance.....

NANINE, *à ſon père.*

Il eſt bien sûr de mon obéiſſance.

LE COMTE.

J'oſe y compter. Oui, je vous avertis
Que vos devoirs ne ſont pas tous remplis.
Je vous ai vue aux genoux de ma mère,
Je vous ai vue embraſſer votre père ;
Ce qui vous reſte en des momens ſi doux.....
C'eſt..... à leurs yeux..... d'embraſſer..... votre époux.

NANINE.

Moi !

LA MARQUISE.

Quelle idée ! eſt-il bien vrai ?

PHILIPPE HOMBERT.

Ma fille !

LE COMTE, *à ſa mère.*

Le daignez-vous permettre ?

LA MARQUISE.

La famille,
Etrangement, mon fils, clabaudera.

LE COMTE.

En la voyant elle l'approuvera.

PHILIPPE HOMBERT.

Quel coup du ſort ! Non, je ne puis comprendre
Que juſque-là vous prétendiez deſcendre.

LE COMTE.

On m'a promis d'obéir..... je le veux.

LA MARQUISE.

Mon fils ?

LE COMTE.

Ma mère, il s'agit d'être heureux.
L'intérêt seul a fait cent mariages.
Nous avons vu les hommes les plus sages
Ne consulter que les mœurs & le bien :
Elle a les mœurs, il ne lui manque rien ;
Et je ferai par goût & par justice
Ce qu'on a fait cent fois par avarice.
Ma mère, enfin, terminez ces combats,
Et consentez.....

NANINE.

Non, n'y consentez pas.
Opposez-vous à sa flamme..... à la mienne :
Voilà de vous ce qu'il faut que j'obtienne.
L'amour l'aveugle, il le faut éclairer.
Ah ! loin de lui laissez-moi l'adorer.
Voyez mon sort, voyez ce qu'est mon père :
Puis-je jamais vous appeler ma mère !

LA MARQUISE.

Oui, tu le peux, tu le dois ; c'en est fait,
Je ne tiens pas contre ce dernier trait.
Il nous dit trop combien il faut qu'on t'aime ;
Il est unique aussi bien que toi-même.

NANINE.

J'obéis donc à votre ordre ; à l'amour
Mon cœur ne peut résister.

LA MARQUISE.

Que ce jour
Soit des vertus la digne récompense,
Mais sans tirer jamais à conséquence.

Fin du troisième & dernier Acte.

3 0112 098536946